

2 vols



VOYAGES

AU POLE NORD

ET AUX

RÉGIONS ARCTIQUES.

I.

ABRÉGÉ

DE TOUS

LES VOYAGES

AU POLE NORD,

DEPUIS NICOLO ZENO JUSQU'AU CAPITAINE ROSS

(1380—1833);

PAR H. LEBRUN.

TOME Ier.



Bruxelles.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE

POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1837.



Ayant fait examiner le livre intitulé : *Voyages au Pôle Nord*, nous en permettons l'impression.

Malines, le 13 septembre 1837.

J.-B. PAUWELS, Vic. gén.



VOYAGES
AU POLE NORD
ET
AUX RÉGIONS ARCTIQUES.



CHAPITRE PREMIER.

RÉGIONS POLAIRES.

Description géographique. — Climat. — Saisons. — Animaux. — Productions.

Avant de raconter les voyages aux terres arctiques, il nous a paru convenable de donner quelques détails sur la géographie et la nature de ces contrées si différentes de nos climats tempérés.

Les régions arctiques se composent de l'immense espace de terre et de mer compris entre le pôle boréal et les deux continents d'Asie et d'Amérique. Elles constituent par leur étendue et leur climat une des parties du globe les plus intéressantes à étudier.

A partir du détroit de Behring jusqu'à la Nouvelle-Zemble, l'Océan arctique n'offre qu'un archipel de quelque importance, celui de la *Nouvelle-Sibérie*, formé de quatre îles peu remarquables. La *Nouvelle-Zemble*, située vis-à-vis la Laponie d'Europe, s'étend du S. O. au N. O., sur une longueur de six cents lieues; séparée du continent par le détroit de Waïgatz, elle est partagée en deux portions inégales par celui de Matochkin. La plus méridionale est une terre basse et plate, tandis que l'autre présente des montagnes assez élevées dont les sommets sont couverts de neiges éternelles; l'une de ces montagnes est un volcan en activité, c'est le plus boréal de tout le globe.

Puis vient le groupe du *Spitzberg,* découvert par Barentz et composé de trois îles : le

Spitzberg proprement dit, la *terre du nord-est* et l'*île Edges ;* au sud de cette dernière, est l'archipel des *Mille-Iles*. Le Spitzberg n'offre de loin à l'œil des navigateurs qu'une masse énorme de pics, de chaînes et de rochers qui s'élancent subitement du sein de la mer à des hauteurs immenses, et dont les glaciers jettent au loin le plus vif éclat. Au sud-ouest du Spitzberg, et à cinquante lieues du Groënland, se trouve la petite île de *Jean-Mayen*, remarquable par une montagne de plus de six mille pieds d'élévation, et par un volcan vomissant quelquefois de la fumée.

A l'ouest, on rencontre le *Groënland*, terre immense et désolée, qui va du 60° lat. N., jusqu'à une distance inconnue dans le nord. Elle paraît néanmoins s'étendre d'un côté, à l'est, au-delà du Spitzberg, et de l'autre, à l'ouest, dans les profondeurs encore inexplorées qui avoisinent le pôle. Le Groënland forme, dans la partie occidentale, l'une des côtes du détroit de Davis, et de la mer de Baffin, qui s'étend jusqu'aux envi-

rons du 78° parallèle N., ainsi qu'une partie du rivage opposé de la même mer jusqu'au détroit de Lancastre et Barrow qui le sépare des îles situées au sud que les géographes s'accordent maintenant à désigner sous le nom d'*archipel Baffin-Parry*. Cette portion du Groënland a reçu le nom de *Devon septentrional*, et paraît formée d'un assemblage d'îles désertes encore très-imparfaitement connues. Il en est de même de la *Géorgie septentrionale*, autre groupe de l'archipel Parry, situé à l'ouest. Ses principales îles, *Cornwallis*, *Bathurst* et *Melville*, surtout la dernière, forment la limite la plus occidentale atteinte jusqu'à présent dans la mer polaire; au S. est la terre de *Banks* dont la côte septentrionale a seule été reconnue sur une étendue très-limitée.

Au sud du détroit de Lancastre, on trouve le *Sommerset du nord*, qui forme un des côtés de la passe du Prince-Régent, plus la terre *Boothia Felix* de Ross, qui n'est peut-être qu'une île; enfin la terre de *Guillaume IV* de Back, partie du continent amé-

ricain. Sur l'autre côté du détroit du Prince-Régent, est le *Nouveau-Galloway*, qui, tournant au sud, forme les rivages de la mer de Baffin et du détroit de Davis, opposés au Groënland; le Sommerset du nord et le Nouveau-Galloway appartiennent à l'archipel Baffin-Parry. La partie méridionale de cet archipel, qui prend le nom de *Cumberland*, est séparée du continent américain par la mer d'Hudson. Les autres terres de cet archipel sont la grande île de Southampton, à l'entrée de la mer d'Hudson; celles de James, de Cockburn, séparée de la péninsule Melville par le détroit de la *Fury et de l'Hecla*. Cette péninsule Melville forme un des côtés du golfe de Boothia, et fait partie du continent américain dont on l'a cru longtemps disjointe par un passage situé vers la baie Repulse, extrémité de la mer d'Hudson; tandis que le côté opposé du golfe de Boothia est la terre que Back appelle de Guillaume IV.

Enfin, dans les régions arctiques doit être comprise cette immense étendue de côtes de l'Amérique, presque entièrement reconnues,

du détroit de Behring au cap Turnagain, et de ce point au cap Victoria de Ross, espace qui reste encore à explorer.

Quelque imparfaites que soient ces notions géographiques, elles sont cependant nécessaires pour suivre les traces des différents navigateurs qui ont parcouru les régions polaires.

Les régions polaires peuvent seules donner une idée du chaos : on n'y compte que deux saisons, l'hiver et l'été; il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive chaleur de cet été sans nuits, qui dure un mois en Islande, trois mois au Groënland, cinq mois au Spitzberg, et qui est encore plus long à mesure qu'on approche du pôle. Dans ces intervalles qui constituent les climats de la zône glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon, et produit des effets analogues à ceux de la zône équatoriale; mais aussi l'absence totale de cet astre est en raison inverse, et de là résultent des froids extrêmes. On est cependant dédommagé de son absence

par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumière désignés sous le nom d'*aurores boréales*. D'un autre côté, le système des courants maintenus dans l'atmosphère contribue, par la transmission ou la dispersion de la chaleur, à prévenir l'excessive inégalité des saisons dans les hautes latitudes. La surface de l'Océan, par ces alternatives de gelée et de dégel, présente en outre une vaste couche sur laquelle les excès de chaud et de froid s'atténuent tour à tour. Il paraît que, dans le voisinage du pôle, l'action calorifique du soleil est, au moment de l'équinoxe, un quart plus puissante qu'à l'équateur, et suffisante dans l'espace d'un jour, pour fondre une nappe de glace d'un pouce et demi d'épaisseur.

Dès que l'action continue du soleil est parvenue à fondre une grande masse de glace, il survient un court et douteux intervalle de chaud. Après quelques semaines, le sol, qui a été exposé seulement aux rayons obliques et affaiblis de cet astre, se gèle de nouveau, et le froid reprend tout son empire. Il commence à neiger au mois d'août,

et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. La mer qui baigne les rivages et les baies d'eau douce provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne se changent promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent semé dans l'atmosphère, et dont les pointes aiguës semblent devoir percer ou écorcher la peau. Le givre se répand avec profusion en masses fantastiques, restant attaché sur chaque partie saillante. Toute la surface de la mer fume comme un four à chaux, parce que cette fumée est relativement moins froide que l'air. Enfin, la dispersion du brouillard et la pureté de l'atmosphère annoncent que la couche supérieure elle-même éprouve un égal degré de froid : une nappe de glace se développe rapidement sur la mer et s'épaissit souvent d'un pouce en une seule nuit. Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent le continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que

les rayons de la lune ne brillent de temps en temps pour éclairer l'horreur de cette scène de désolation. L'Esquimau, enveloppé d'une peau d'ours ou de veau marin, se renferme dans sa hutte de neige avec ses provisions, qui se gèlent souvent, à tel point qu'il ne peut y toucher qu'avec sa hachette. Dans la rigueur du froid, il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparaît sur l'horizon, peu à peu le froid diminue. Au mois de mai, l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche. La neige cesse par degrés; la glace se dissout et se détache des rochers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courants. Quelquefois ils se choquent entre eux, et se réduisent en atômes. Avant la fin de juin, tous les amas congelés ont presque disparu; mais l'atmosphère est alors presque continuellement humide et chargée de vapeurs; à cette époque, un brouillard épais couvre généralement la surface de la

mer; dans le courant de juillet, celle-ci reprend son équilibre, et le soleil brille d'un plus vif éclat. Cependant il est des années, et les exemples ne nous en manqueront pas, où les glaces, après avoir à peine commencé à se détacher, se reprennent de nouveau, et ne permettent pas au navigateur retenu par elles de quitter sa position, où il vient de passer déjà un long et cruel hiver.

Quelle que soit la brièveté de la saison dans les hautes latitudes, l'air, sur la terre ferme, devient souvent d'une chaleur suffocante. Cette excessive chaleur, se mêlant à l'humidité, engendre des nuées de mousquites dont la piqûre force les Esquimaux à chercher un refuge dans leurs huttes, où ils s'enveloppent de fumée. L'humidité marque le caractère général des régions arctiques, et est la cause que ces régions sont couvertes de froids brouillards durant la plus grande partie de l'année. Le ciel paraît rarement serein, si ce n'est durant quelques semaines d'hiver, lorsque le froid, à la surface, devient le plus intense.

Les glaces qui, à cette époque de l'année, flottent sur les mers, sont de deux espèces : celles formées d'eau douce et celles dues à la congélation de l'eau salée. Les dernières sont les plus considérables, et couvrent des espaces de plusieurs lieues en tous sens. Leur hauteur est souvent de plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles se forment le long des rivages, où les courants et les tempêtes rassemblent et empilent les uns sur les autres les fragments de la couche de glace qui s'étaient formés un peu plus loin à la surface de la mer. Détachées ensuite des rivages par les chaleurs de l'été ou par toute autre cause, elles sont transportées de côté et d'autre au gré des vagues.

La ligne que la glace embrasse dans les mers du Groënland a une longueur d'environ quatorze cents milles, depuis le cap Farewel jusqu'à deux cents milles au-delà de l'île Jean-Mayen, sur une largeur moyenne d'environ quatre-vingts milles. Telle est l'étendue de la glace qui se forme et se dissout chaque année dans cette seule portion des

régions arctiques, étendue qui surpasse la surface entière de la Grande-Bretagne.

Les glaces d'eau douce prennent naissance à terre par la fonte et la congélation des neiges et des ruisseaux : elles tombent à la mer pendant l'été, et flottent confondues avec les précédentes. Les marins, habitués à ces parages, reconnaissent, à diverses distances, non-seulement chacune de ces deux espèces de glace, mais encore leur grandeur et celle de leurs fragments, à un éclat particulier dont brille le ciel vers l'horizon, dans les lieux où elles existent. Ces glaces offrent un spectacle presque magique à celui qui les voit pour la première fois (Pl. II=1). Nous empruntons à M. Marmier la description qu'il en donne. « Au lever du soleil, dit-il, je découvris du haut des mâts l'immense espace occupé par la banquise. Cette banquise n'est point, comme on se le figure généralement, une mer de glace, unie, compacte; c'est un amas de blocs gigantesques chassés par la tempête, emportés par le courant, qui flottent comme les vagues, s'agglomèrent,

s'attachent l'un à l'autre, et quelquefois se disjoignent à une certaine distance. On ne distingue pas, il est vrai, leurs aspérités, et toutes les lignes échancrées, tortueuses, irrégulières, apparaissent comme une surface plate et continue; mais à mesure qu'on en approche, ces masses se dessinent sous les formes les plus étranges, les plus variées. Les unes projettent dans les airs leurs pics aigus, comme des flèches de cathédrales; d'autres sont arrondies comme une tour, crénelées comme un rempart. Celle-ci ouvre ses flancs aux flots impétueux qui la fatiguent; elle se creuse, se mine, s'élargit comme une voûte, et ressemble à une arche de pont; celle-là se dresse fièrement au milieu des autres comme un palais de roi; elle a ses murailles de granit, sa colonnade, sa terrasse vénitienne, et le soleil qui la colore la rend éblouissante comme un de ces temples d'or où la mythologie faisait demeurer les dieux scandinaves. Souvent aussi, au milieu de cet Océan désert, sous le rude ciel du Nord, on retrouve des formes de végétation empruntées à d'au-

tres climats. On aperçoit des plantes qui semblent se balancer sur leur tige, des arbres qui penchent vers les vagues leur feuillage, des animaux qui dorment sur leur lit de glace. Quelquefois, les Européens ont vu dans cette nature fantastique l'image des lieux qu'ils venaient de quitter. Des maisons construites symétriquement, alignées comme dans une rue, leur apparaissaient de loin; des bancs à dossier semblaient les appeler à prendre du repos; des tables se dressaient devant eux : ni les bouteilles au long cou, ni les verres, ni la nappe frangée, rien n'y manquait, mais, un instant après, l'image trompeuse disparaissait comme par enchantement, et une autre image venait la remplacer. Ce qui ajoutait encore à l'effet produit par tant de points de vue bizarres, c'est l'admirable couleur de ces glaces; c'est le bleu transparent, le bleu limpide et velouté qui les revêt. A côté de ces tons de couleurs si purs, si lumineux, l'azur du ciel paraissait pâle, et l'émeraude de la mer était terne. »

Les animaux et les végétaux que l'on trouve dans ces régions froides et désolées, souvent battues par les tempêtes, doivent être appropriés à cette nature déserte; cependant on se tromperait beaucoup si l'on croyait que la nature animale y existe sur une petite échelle et sous des formes rapetissées. Les régions arctiques renferment une profusion d'êtres, depuis le plus petit insecte jusqu'à la monstrueuse baleine. Mais par quels moyens, par quelles ressources, la nature, au milieu de ce monde désolé, entretient-elle cette multitude d'êtres vivants? La structure et la condition du monde animal fournissent la réponse à cette question.

Ces êtres vivent les uns des autres sur une échelle graduée, le grand dévorant le petit. La base de la nourriture de ces nombreuses tribus du monde arctique se trouve dans le genre des méduses, connues vulgairement sous le nom d'*orties de mer*. La méduse est une substance douce, élastique et gélatineuse, dont nous trouvons l'analogue sur nos propres rivages, et qui ne donne de signe de

vie que par une contraction lorsqu'on la touche. Au-delà du cercle polaire arctique, elle prend un accroissement extraordinaire; elle y est dévorée avec avidité par les tribus à nageoires de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui s'y trouvent. Ces méduses sont la cause d'une couleur particulière qui se montre dans une grande étendue de la mer du Groënland, sur une superficie d'environ vingt milles carrés. Pour donner une idée de la quantité prodigieuse de ces animalcules, trop petits pour être distingués sans le secours du microscope, Scoresby estime que deux milles carrés en contiennent vingt-trois quatrillions, huit cent quatre-vingt-huit millions; et, comme ce nombre dépasse les conceptions humaines, il ajoute qu'il eût fallu quatre-vingt mille individus pour les compter depuis la création. On peut considérer cette mer verte comme le pâturage polaire, dans le sein duquel les baleines se trouvent toujours en plus grand nombre. Ces énormes cétacés ne tirent pas leur subsistance immédiate de ces particules invisi-

bles; mais ceux-ci nourrissent d'autres petites créatures qui, à leur tour, en nourrissent d'autres moins petites, jusqu'à ce qu'enfin se présentent des animaux assez grands pour offrir une proie suffisante à leurs puissants ennemis. Les terres sont aussi fréquentées par des animaux de différentes espèces, dont nous n'indiquerons que les plus remarquables, tels que les ours, les rennes, les loups, les renards et les chiens. La classe des mammifères nous fournira encore les phoques, les morses et les baleines, précieux animaux pour l'huile qu'ils fournissent. Enfin, dans la classe des poissons, nous ne parlerons que des harengs. Les oiseaux, qui sont très-nombreux, et le règne végétal, nous fourniront aussi quelques remarques intéressantes.

L'ours blanc (Pl. I), ce formidable animal, ce monstrueux quadrupède, est le roi des régions arctiques; il est puissant et courageux, sauvage et plein de sagacité; lourd en apparence, quoiqu'il ne manque pas de légèreté. Ses sens sont extrêmement fins, surtout l'ouïe et l'odorat. Quand il traverse

les vastes champs de glace, il porte le nez au vent, et tourne ses regards autour de lui pour apercevoir sa proie; il distingue et sent le cadavre des baleines à une immense distance; il sent également une pièce de viande que l'on fait griller à un mille de distance. Les veaux marins semblent être sa principale nourriture; cependant l'extrême vigilance de ces derniers fait croire que les ours restent à jeun des semaines entières. Ils habitent également la glace et la terre, et on en a trouvé sur des champs de glace, à deux cents milles des côtes. Ils nagent avec une vélocité de trois milles à l'heure, et ils font plusieurs lieues sans se fatiguer : ils plongent à de grandes distances, mais peu fréquemment.

Les ours se trouvent sur toutes les terres polaires; on les a vus quelquefois en si grande quantité qu'on les a comparés à un troupeau de moutons.

L'ours, généralement haut de quatre à cinq pieds, a autant de circonférence. Barentz en a même tué deux, dont la peau étendue

avait douze pieds de long. Il pèse de six eents à mille livres. Sa peau est couverte de longs poils d'un blanc jaunâtre ; les parties internes des jambes sont très-velues ; ses pattes, larges de six à sept pouces, sont armées de griffes de deux pouces de long ; ses dents eanines sortent de la mâchoire et ont environ un pouee et demi de long. La force de sa mâchoire est telle qu'il briserait un fer de lance, eut-il même un demi-pouee de diamètre.

Lorsqu'il nage, on le prend sans danger ; mais, sur la glace, il oppose une résistanee qui peut devenir périlleuse. Poursuivi et attaqué, il se retourne sur son ennemi ; frappé d'une lanee, il la saisit dans sa gueule, la brise ou l'arraehe des mains qui la tiennent. Blessé d'une balle ailleurs qu'à la tête, au cœur ou à l'épaule, il devient furieux, et se jette avec force sur ses ennemis. Atteint à distance et pouvant s'échapper, il se retire derrière un glaçon ; et, comme s'il connaissait la propriété styptique du froid, avec sa patte il applique de la neige sur sa blessure.

Quoique courageux et armé de puissants moyens de défense, l'ours se retire à l'approche des hommes; à moins qu'il ne soit pressé par la faim, sa démarche est lente et grave; mais s'il est poursuivi ou affamé, il devance un homme à la course.

Les ours se nourrissent de carcasses de baleines, de veaux marins, d'oiseaux, de renards, de rennes, quand ils peuvent les surprendre, et enfin de toutes les substances animales qu'ils rencontrent.

Leur peau, bien préparée, fait de beaux tapis; tannée tout entière, et le poil tourné en dedans, elle forme des sacs qui servent de lits. La chair, débarrassée de la graisse, est bonne et savoureuse, surtout les jambons. Scoresby fait observer que le foie est délétère; il a vu, dit-il, mourir plusieurs matelots qui en avaient mangé, et la peau de ceux qui échappèrent tomba en écailles.

Quoiqu'on ait surpris les ours se mangeant entre eux, ils aiment tendrement leurs petits; la femelle en porte ordinairement deux à la fois; elle les défend avec tant d'ardeur,

elle veille sur eux avec tant d'anxiété, qu'elle peut servir de modèle d'attachement maternel.

Scoresby rapporte le fait suivant, qu'il tenait d'un chirurgien de ses amis, sur la véracité duquel il n'élève aucun doute. « Une femelle, qui avait deux petits, était poursuivie sur un champ de glace par des matelots armés; elle sembla d'abord presser la fuite de ses petits, en courant et tournant autour d'eux, avec des cris qui marquaient son anxiété; mais trouvant que ses ennemis gagnaient du terrain, elle poussait alternativement chacun de ses petits, comme pour hâter leur marche; les oursons, après avoir reçu le choc, couraient d'eux-mêmes se placer de manière à ce que la mère, dans sa course, leur donnât une nouvelle impulsion : ils échappèrent ainsi à la poursuite de leurs ennemis. »

Les exemples de sagacité des ours ne sont pas rares dans les relations de voyages. Nous allons en citer quelques-uns.

Un phoque, couché sur une large pièce de

glace, à peu dc distance de son trou, fut aperçu par un ours en quête de sa proie. L'ours plongea sous la glace et nagca vers le trou par lequel le veau marin devait opérer sa retraite. Cclui-ci, voyant son approche, voulut éviter l'ennemi et se jeta dans la mcr; mais l'autrc le saisit, et peu de moments après, il reparut, tenant la malheureuse victime dans son énorme gueule.

Un capitaine baleinier, désirant se procurer un ours, sans endommager sa peau, plaça sur la neige un nœud coulant, dans lequel il mit un morceau de baleine. Un ours, longeant la glace d'alentour, fut attiré par l'odeur de la viande grillée, ct, apercevant l'appât, il le saisit avec sa gueule; mais au même instant il demeura embarrassé dans le nœud coulant; il le repoussa avec sa patte, et se retira tranquillement emportant avec lui sa capture. Le nœud coulant ayant été replacé avec un autre morceau de baleine, l'ours revint, éloigna la corde et se saisit dc la proic. Les matelots qui avaient observé l'animal, en replaçant une troisième fois le

nœud coulant, couvrirent la corde de neige et mirent la viande dans un trou. Ils se croyaient assurés du succès, lorsque l'ours, plus sagace qu'ils ne pensaient, après avoir flairé pendant quelques instants, ôta la neige, repoussa la corde et s'échappa avec sa proie, au grand désappointement des matelots.

Les navigateurs ont souvent été attaqués par les ours. Outre les faits dont nous parlerons, nous allons en citer deux qui ne peuvent trouver place dans notre récit.

Un capitaine anglais, commandant le vaisseau de ligne *l'Archangel,* voulut descendre sur la côte du Spitzberg, en 1788, et se fit accompagner par son chirurgien et son maître d'équipage. A peine mettait-il le pied sur le rivage, qu'il fut saisi par un ours énorme, qui le tenait embrassé dans ses pattes. Dans cette conjoncture critique, une minute pouvait être fatale au capitaine; il cria au chirurgien de faire feu. Celui-ci, avec une présence d'esprit admirable, ajusta l'animal et fut assez heureux pour l'atteindre à la tête.

Le capitaine échappa ainsi au danger imminent d'être mis en pièces.

En 1818, le capitaine baleiner Hawkins évita un péril à peu près semblable. Étant dans le détroit de Davis, il vit un ours énorme et le blessa deux fois avec sa lance. L'animal, furieux, la brisa avec ses dents; et, saisissant le capitaine à la cuisse, il le fit sauter par-dessus sa tête dans la mer; mais, loin de courir sur lui, il prit la fuite. Les matelots n'essayèrent pas de le poursuivre, toute leur attention s'étant portée sur leur capitaine.

Le renne, ce pacifique et utile animal, si précieux pour les habitants des régions polaires, se rencontre bien plus loin au nord que les autres animaux. Il parvient toujours à trouver sous la neige la mousse et le lichen dont il fait sa nourriture favorite jusqu'aux plus hautes latitudes; mais quand le froid devient trop intense, alors il se réunit en troupes nombreuses et émigre vers le midi. De la presqu'île Melville, les rennes semblent traverser la surface glacée de la mer pour

gagner de là le climat plus doux de la côte d'Amérique, où la nourriture est plus abondante. Les habitants de la zône arctique n'apprivoisent pas les rennes et ne les attellent pas à des traîneaux comme les Lapons, dont ils sont la principale richesse. La chasse même de ces animaux ne peut pas être comptée au nombre de leurs ressources; elle n'est pour eux qu'un amusement. La chair des rennes varie cependant leurs repas, et leurs peaux font d'excellents vêtements d'hiver, car la fourrure en est toujours plus riche et plus abondante en raison de l'intensité du froid. Quoique les instruments de chasse des Esquimaux soient bien simples, les rennes tombent facilement sous leurs coups, car ils sont si curieux et si peu farouches, que dès qu'un homme marche devant eux, ils le suivent comme de petits chiens. Nous aurons occasion de raconter ailleurs les ruses qu'emploient les naturels pour s'assurer plus facilement de leur proie (Pl. 1).

Le bœuf musqué est le seul des animaux de

la race bovine qui se voit dans ces régions, où il erre, il est vrai, en très-grandes troupes. Ses formes sont grossières, sa figure et ses jambes sont enveloppées d'une grande quantité de poils; au-dessous, on trouve une couche de laine fine et soyeuse qui, tissue, égale en beauté la soie la plus délicate; cette laine ne se rencontre pas toujours; il paraît qu'elle leur sert de préservatif contre le froid (Pl. II=2).

La race canine offre plusieurs espèces qui peuvent braver la sévérité du climat, et y demeurer quand les autres quadrupèdes de cette terre, excepté l'ours, la quittent et se retirent vers le midi, quoiqu'il soit difficile de dire ce qui peut servir à leur nourriture pendant l'hiver. Dans toutes les excursions aux mers polaires, on a vu des troupes considérables de loups accompagner les vaisseaux, quêtant continuellement les restes des repas, et faisant chaque soir entendre leurs terribles hurlements. Ils n'attaquent jamais les matelots, bien qu'ils s'avancent hardiment jusqu'aux flancs des vaisseaux. Souvent ils

pénètrent le soir dans les habitations des Esquimaux et dévorent leurs chiens quand ils peuvent s'en emparer (Pl. I).

Les naturels prennent les loups au moyen de trappes construites en glace ; à l'entrée de l'espèce d'appentis qui les forme, il y a une porte également en glace et disposée de manière que lorsque le loup vient saisir l'appât placé dans l'intérieur, cette porte s'abaisse et empêche l'animal de sortir. La vie de ces loups est si tenace, qu'étant presque morts, ils se relèvent et sont encore dangereux.

Le renard arctique est un joli petit animal blanc ; sa fourrure laineuse ressemble à celle d'un bichon ; on le trouve en grand nombre. Les capitaines Parry et Ross en ont souvent pris et sont parvenus facilement à en apprivoiser quelques-uns. La chair du renard, assez semblable à celle du chevreau, figurait très-bien sur les tables de l'équipage, et fournissait un mets assez agréable à ces navigateurs fatigués du constant usage des salaisons (Pl. I).

Le chien est le plus important quadrupède

des régions arctiques, et c'est surtout le plus essentiel aux peuplades de ces pays, qui ont réussi à l'apprivoiser et à le rendre aussi utile pour le trait que pour la chasse. Les chiens du Groënland, du Kamtchatka et des Esquimaux, sont grands et ont un aspect sauvage. Le capitaine Lyon, qui les a décrits, dit que leur forme ressemble à celle des chiens de bergers, que leur hauteur est celle des chiens de Terre-Neuve, et que leur grosseur est celle des mâtins, auxquels ils ressemblent beaucoup; ils ont les oreilles courtes et pointues, le poil très-abondant et la queue touffue; en général, on s'accorde à leur trouver une si grande ressemblance avec les loups, que plusieurs savants les regardent comme étant d'une même espèce devenue différente par la domesticité. Parry et Richardson citent des exemples de chiens domestiques qui ont été attirés par des louves; cependant l'avidité avec laquelle les loups dévorent leurs frères supposés démontre qu'il n'y a pas entre eux une analogie bien étroite.

La divine providence les a défendus contre

le froid non-seulement par la profusion de poils dont ils sont couverts, mais encore en étendant au-dessous de ces poils, comme une autre toison molle et cotonneuse qui se forme au commencement de l'hiver, et qui tombe aux approches de la saison tempérée.

On reproche aux Esquimaux leurs mauvais traitements envers ces précieux serviteurs. Cependant quand ils sont jeunes, les femmes aiment à s'en occuper, et mâchent même dans leur propre bouche la pâtée qui leur est destinée. Dès qu'ils peuvent marcher, on les attelle à un petit traîneau, et les efforts qu'ils font pour se débarrasser de leur charge leur apprennent à tirer. On ne parvient néanmoins à les dresser qu'en leur administrant de sévères et fréquentes corrections. Mais leurs grandes souffrances viennent du défaut de vivres : durant la saison de disette, on leur donne à peine ce qui est nécessaire pour les empêcher de mourir de faim, et cette faible nourriture les conduit bientôt au plus haut degré de maigreur et de faiblesse. On peut juger de l'état où la faim les réduit par

la nature des substances avec lesquelles ils cherchent alors à l'assouvir. Parry en a vu un dévorer une pièce de canevas, un mouchoir de coton et un morceau de chemise de toile qu'on avait mis sécher. Il faut d'ailleurs se rappeler que les Esquimaux sont souvent sujets à de terribles famines, et que la nourriture de leurs chiens étant la même que la leur, ces animaux sont et doivent être négligés au profit de leurs maîtres. Malgré ces rudes traitements, les naturels ont pour leurs chiens un certain degré d'attachement. Ils refusaient par exemple de les vendre aux Anglais, avant d'être assurés que ce n'était pas pour les tuer qu'on les achetait. Ils virent avec joie qu'on avait construit des huttes pour eux, et dans leurs visites il y avait une sorte de reconnaissance amicale entre chaque chien et son ancien maître. Quand ces animaux sont attelés, on les conduit au moyen d'un fouet de vingt pieds de long, et des cris particuliers leur indiquent s'ils doivent tourner à droite ou à gauche, s'arrêter ou marcher. On estime que trois chiens traî-

nent un poids de cent livres à une distance d'un mille en six minutes, quoiqu'on ait vu un seul chien transporter à la même distance un poids de cent quatre-vingt-seize livres en huit minutes. Un attelage complet se compose de huit ou dix chiens; cependant sept chiens bien dressés parcourent communément un mille en quatre minutes et demie, et neuf chiens, employés à transporter les munitions de *l'Hecla* sur *la Fury*, tiraient millesix cent onze livres en neuf minutes.

Le capitaine Lyon donne les plus grands éloges à un attelage qu'il avait formé lui-même pour se transporter d'un vaisseau à un autre, distant d'un mille, au milieu des ténèbres profondes et des tourbillons de neige; il admire la remarquable précision avec laquelle ils suivaient la route, tandis que lui-même n'aurait pas pu se diriger l'espace de cent pas sans se tromper.

Les services que ces animaux rendent à la chasse sont encore plus précieux; ils sentent un veau marin dans son trou, et un renne dans les montagnes à des distances surpre-

nantes. Réunis en meute, ils tiennent tête à l'ours polaire, et le forcent à s'arrêter par leurs aboiements jusqu'à ce que leur maître vienne attaquer avec ses pieux leur terrible ennemi et le tue.

Le phoque a la tête semblable à celle d'un chien avec les oreilles écourtées; cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme : les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue et plus décharnée. Au-dessous du museau, ils ont une barbe; ils ont quelques poils au naseau et quelques-uns au-dessus des yeux en forme de sourcils, mais rarement plus de quatre; ils ont l'œil grand, arqué et fort clair. Leur peau est couverte d'un poil court : ils sont de diverses couleurs et marquetés comme le tigre; les uns sont d'un noir tacheté de blanc, les autres jaunes, quelques-uns gris et d'autres roux. Leurs dents sont aussi tranchantes et plus fortes que celles d'un chien, et peuvent couper un bâton de la grosseur du bras; leurs griffes sont noires, longues et pointues; leur queue est courte; ils aboient comme des chiens enroués, et leurs

petits ont un cri semblable au miaulement des chats; quoiqu'ils marchent comme s'ils étaient estropiés des pieds de derrière, ils peuvent grimper sur de hauts glaçons, où ils vont dormir, surtout quand ils voient luire le soleil. C'est sur la glace près du rivage qu'on les trouve en plus grand nombre. L'huile qu'ils fournissent est excellente, mais on a beaucoup de peine à les écorcher, et dans le temps où les pêcheurs peuvent les prendre, ils ne sont pas tous également gras. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de poissons. Lorsqu'on veut les tuer sur la glace, on commence par jeter de grands cris qui leur font lever le museau, alonger le cou et pousser leurs aboiements; alors on les attaque avec deux piques, c'est-à-dire, que du bois de l'arme on leur donne sur le museau des coups qui les étourdissent; mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils se relèvent et quelques-uns se défendent et mordent en courant même sur leur ennemi. La plupart se jettent dans l'eau et laissent après eux une fiente jaune fort puante qu'ils paraissent lancer contre

ceux qui les poursuivent; ils ont d'ailleurs une odeur fort infecte. Pendant qu'on fait la guerre à ceux qui sont sur la glace, les autres demeurent à demi corps dans l'eau et semblent les avertir de ce qui se passe. Lorsqu'ils veulent plonger, ils alongent le cou et lèvent le museau. Pour sauter de la glace dans l'eau, ils se jettent la tête la première. Leurs petits sont autour d'eux. Ceux qu'on prend quelquefois en vie ne veulent rien manger et se jettent sur l'homme qui veut les toucher. Les plus grands phoques ont huit pieds de long, mais la longueur ordinaire est entre cinq et six. La graisse a trois et quatre pouces d'épaisseur entre cuir et chair et se sépare quand on enlève leur peau. Leur chair est tout-à-fait noire; ils ont une extrême quantité de sang; leur foie, leurs poumons et leur cœur sont très-gros et on peut les manger; mais c'est après les avoir lavés longtemps pour en ôter l'odeur forte et les avoir fait bouillir avec divers assaisonnements, ce qui ne les empêche pas de conserver un goût d'huile très-désagréable. Ces animaux sont si fu-

rieux à certaines époques, qu'il est dangereux de s'en approcher sur les glaçons; on s'efforce alors de les tuer sans sortir des chaloupes, mais ils ne meurent pas facilement, quoique mortellement blessés. Écorchés même, ils vivent encore, et les convulsions avec lesquelles ils se roulent dans leur sang forment un spectacle affreux. Les coups qu'on leur donne sur la tête et le museau ne leur ôtent pas l'envie de mordre; ils saisissent ce qu'on leur présente avec autant de force que s'ils n'avaient pas été blessés. Enfin on est obligé de leur enfoncer une demi-pique au travers du cœur et du foie, d'où cette nouvelle blessure fait encore sortir beaucoup de sang.

Le morse ressemble au phoque par la forme du corps, mais il est beaucoup plus gros; sa grosseur commune est celle d'un bœuf; sa tête est aussi plus grosse, plus ronde et plus dure. Il a les pattes du phoque, c'est-à-dire cinq doigts et cinq griffes à chacune, mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, surtout autour du cou; les uns l'ont couverte d'un

poil couleur de souris, les autres d'un poil rouge ou gris, et d'autres en ont fort peu ; ils sont en général couverts de gale et d'écorchures qu'ils se font vraisemblablement à force de se gratter. Autour des articulations, ils ont la peau fort ridée. Leur mâchoire supérieure offre deux grandes dents qui leur descendent au-dessous des babines inférieures et qui ont chez quelques-uns plus de deux pieds de long; les jeunes n'ont pas cette espèce de défenses, qui viennent avec l'âge. Les morses ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf, et, sur les babines comme au-dessous, plusieurs soies creuses; il n'y a point de matelot qui ne fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe. Au-dessus de la barbe d'en haut, les morses ont deux ouvertures ou deux naseaux en demi-cercle par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez et bordés de sourcils; ils ont la rougeur du sang et se fixent d'un air affreux sur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles sont un

peu plus élevées que leurs yeux sans en être fort éloignées et ressemblent à celles du phoque. Leur langue a la grosseur de celle du bœuf; elle ne fait pas un mauvais aliment dans sa fraîcheur, mais deux ou trois jours suffisent pour lui faire prendre un goût rance et huileux. Ces animaux ont le cou d'une épaisseur qui ne leur permet pas de tourner la tête, ce qui les oblige à tourner beaucoup les yeux et leur donne l'air encore plus farouche; ils ont la queue courte comme celle du phoque.

Il est très-difficile d'enlever leur graisse, parce qu'elle est entremêlée avec la chair, comme celle du pourceau. Le foie et le cœur se mangent. On croit que les morses vivent d'herbes et de poissons. On voit sur les glaçons des contrées boréales un grand nombre de ces animaux qui font retentir l'air de leurs mugissements. S'ils se jettent dans l'eau, c'est la tête la première, comme les phoques. Ils dorment et ronflent non-seulement sur la glace, mais dans l'eau même, où quelquefois on les croirait morts; leur ardeur est

égale à défendre leur propre vie et celle des animaux de leur espèce. S'ils en voient un de blessé, ils vont droit à la chaloupe sans s'effrayer des coups et du bruit ; les uns plongent et de leurs défenses ils y font quelquefois de grands trous; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, et s'efforcent de la renverser. Dans ces occasions, les pêcheurs n'ont pas d'autre ressource que la fuite. L'unique méthode, lorsqu'on a lancé le harpon sur un morse, est de le laisser nager jusqu'à ce qu'il soit affaibli par la perte de son sang; on retire alors la corde qu'on a filée. L'animal, amené insensiblement près de la chaloupe, s'agite et fait plusieurs bonds, mais quelques coups de lance l'achèvent bientôt. On saisit pour le darder le temps où il se précipite d'un glaçon dans la mer, autant pour dérober la vue de sa blessure aux autres que pour lui percer plus facilement la peau, qui est alors plus tendre et plus unie, au lieu que dans son sommeil et dans son repos, elle est si lâche et si ridée que le harpon ne fait ordinairement que l'effleurer. Cet instrument

doit être du fer le meilleur et le mieux trempé. Le fer, comme celui des lances, est d'un pouce et demi de longueur et d'un pouce d'épaisseur.

Les naturalistes et les pêcheurs reconnaissent plusieurs espèces de baleines; mais la plus abondante dans les mers polaires et par conséquent celle qui mérite spécialement de fixer l'attention dans ce livre, qui n'est pas un traité d'histoire naturelle, est la baleine commune (*balœna mysticetus* (Pl. III).

La baleine est un cétacé de monstrueuse grandeur, dont l'aspect représente assez bien une forme de cordonnier renversée; elle n'a que deux nageoires placées derrière les yeux et d'une grandeur proportionnée à son corps, couvertes d'une peau épaisse, noire et marbrée de raies blanches. Cette marbrure ressemble aux veines du bois et ces raies sont croisées par d'autres veines d'un blanc jaunâtre, mélange qui donne un aspect agréable à la baleine. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-dessus de la peau, des os qui ressemblent à une main d'homme ouverte,

dont les doigts sont étendus; les intervalles de ees jointures offrent des tendons très-raides qui rebondissent lorsqu'on les jette par terre avee foree; on en peut eouper des morceaux de la grosseur d'une tête d'homme, et leur ressort se conserve longtemps si vif, qu'ils rejaillissent non-seulement fort haut comme un ballon, mais avec la vitesse d'une flèehe. La baleine, n'ayant que deux nageoires, s'en sert comme d'avirons et nage à peu près comme une ehaloupe à deux rames. Sa queue n'est pas vertieale comme dans la plupart des autres poissons ; elle est disposée horizontalement et sa longueur est de neuf à douze pieds. La tête forme le tiers de toute la masse du corps; elle est plus grande dans les unes que dans les autres; le devant est garni en dessus et en dessous des lèvres de poils assez eourts; les lèvres sont unies; l'ouverture de la gueule est extrêmement vaste, un peu recourbée à peu près dans la forme d'un S, et se termine sous les yeux en avant des nageoires. Au-dessus de la lèvre supérieure, il y a des raies noires et quelques-unes d'un brun obscur,

qui sont recourbées de même. Les deux lèvres sont fort noires, lisses, rondes et s'emboîtent l'une dans l'autre ; c'est à la mâchoire supérieure que sont attachés ce qu'on nomme les *fanons de la baleine,* et les barbes qui lui tiennent lieu de dents, de couleur brune, noire et jaune, avec les raies de diverses couleurs; il se trouve des baleines qui ont les fanons d'un bleu clair, ce qui les fait croire jeunes. Au devant de la lèvre inférieure, on remarque une cavité où la lèvre supérieure s'emboîte comme dans un étui : c'est par ce trou que la baleine prend l'eau qu'elle rejette.

Le fanon est garni partout de longs poils, assez semblables au crin du cheval, qui pendent de chaque côté et entourent la langue; on voit des baleines qui ont le fanon un peu courbé en forme de cimeterre, et d'autres qui l'ont en demi-croissant ; les plus petits fanons sont sur le devant de la gueule ; ceux du milieu sont les plus gros et les plus longs ; ils ont quelquefois la longueur de trois hommes. La gueule est garnie de chaque côté d'une rangée de deux cent cinquante fanons,

ce qui fait cinq cents, sans en compter de plus petits qu'on ne tire point, parce que la commissure des lèvres étant très-étroite, il serait trop difficile de les arracher; chaque rangée de fanons est un peu courbé en dedans et prend vers les lèvres la figure d'une demi-lune; le fanon est large dans l'endroit où il tient à la mâchoire et garni de nerfs durs et blancs vers la mâchoire; on peut mettre la main entre deux fanons. Dans les parties les plus larges du fanon, qui sont vers la racine, il croît d'autres petits fanons, comme on voit de petits et de grands arbres entremêlés dans une forêt. Le fanon se rétrécit en pointe vers son extrémité inférieure; leur cavité qui règne en dehors lui donne une ressemblance avec une gouttière, et sert à l'enchâssement des fanons qui se joignent les uns aux autres, comme les écailles d'une écrevisse ou les tuiles d'un toit. On ne fait aucun usage des poils, mais les fanons sont très-employés et sont connus dans le commerce sous le nom de *baleines*.

La partie inférieure de la queue est ordi-

nairement blanche, la langue est entre les fanons, attachée à la mâchoire d'en bas; elle est blanche comme tout ce qui la soutient, mais bordée de taches noires. C'est une masse de graisse molle et spongieuse qu'on a beaucoup de peine à découper, et qu'on jette ordinairement par cette raison.

Sur la tête de la baleine, devant les yeux et les nageoires, s'élève une bosse qui a deux trous, un de chaque côté, et l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en manière d'S. C'est par ces ouvertures nommées *évents,* que l'animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ces mouvements, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent lorsqu'il souffle dans une caverne. La baleine ne jette jamais l'eau avec plus de force que lorsqu'elle est blessée, et le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une mer agitée ou du vent dans une tempête. Immédiatement derrière la bosse, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut; elle est un peu plate, avec une pente sensible jusqu'à la lèvre inférieure, à peu près comme le toit

d'une maison. Cette lèvre est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu. Les yeux sont entre la bosse et les nageoires et ne sont pas plus gros que ceux d'un bœuf; ils sont bordés de poils qui forment une espèce de sourcil. La prunelle n'est pas plus grosse qu'un pois, et le cristallin a la blancheur, la transparence et l'éclat du cristal; les yeux sont placés fort bas, presqu'à l'extrémité de la lèvre inférieure.

Les oreilles de la baleine sont fort avant dans la tête : aussi n'entend-elle point lorsqu'elle rejette son eau, et c'est le temps qu'on saisit pour la darder. La partie antérieure du ventre et le dos sont tout-à-fait rouges; mais le bas du ventre est ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes il soit de la noirceur du charbon. Au soleil, la couleur de ces animaux est fort belle, et les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques baleines sont marbrées sur tout le dos et sur la queue. Dans les endroits où elles ont été blessées, il reste toujours une cicatrice blan-

che; mais il y a peu d'uniformité dans leurs couleurs; on en voit de toutes blanches, de demi-blanches, de jaunes et de noires, c'est-à-dire marbrées de ces deux couleurs, et de toutes noires. Une baleine qui se porte bien n'a pas la peau moins glissante et moins unie qu'une anguille. Cependant on peut se tenir sur son corps, parce que sa chair est si molle qu'elle s'enfonce sous le poids d'un homme. La peau de la superficie est aussi mince que du parchemin, et peut être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe au moyen d'une chaleur intérieure. Les baleines harponnées qui se sont échauffées à force de nager exhalent une mauvaise odeur quand on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau de cinq à six pieds de long, ce qu'on tenterait en vain lorsqu'elles sont moins échauffées; sur celles qui sont mortes depuis quelques jours et qui ont essuyé les rayons du soleil, on enlève aisément la plus grande partie de la peau, mais en même temps s'exhale une horrible puanteur causée par la fermentation de la graisse. En séchant,

la baleine perd ses couleurs : le blanc devient sale, et le noir qui servait à lui donner de l'éclat, tire sur le brun.

La période de gestation de la baleine est de neuf à dix mois, et c'est en février ou en mars qu'elle produit. Elle est vivipare, c'est-à-dire que ses petits naissent vivants et non renfermés dans un œuf; elle n'en a pas habituellement plus d'un à la fois. Elle veille avec la sollicitude la plus vive sur son nourrisson, qui a déjà quatorze pieds de long et qui ne pèse pas moins de deux mille livres. Le harponneur commence toujours par frapper le baleineau, sachant bien que sa mère ne tardera point à se montrer pour prendre la défense de son petit. Alors commence un combat terrible et périlleux, mais dont l'issue ne peut être douteuse, car la baleine ne cherche jamais son salut dans la fuite. Elle s'élance vers le canot, tire la corde avec une force extraordinaire, s'agite au milieu de la plus affreuse agonie, et se laisse frapper de plusieurs harpons sans même tenter de prendre la fuite.

Les os des baleines sont aussi durs que ceux des quadrupèdes, quoiqu'ils soient poreux comme une éponge, fort creux et remplis de moelle. La lèvre inférieure est soutenue par deux os grands et forts placés vis-à-vis l'un de l'autre, qui ont ensemble la forme d'une demi-lune; mais chacun à part ne représente que le quart d'un cercle; leur longueur est d'environ vingt pieds.

La chair des baleines est grossière et coriace: elle ressemblerait assez à celle du bœuf, si elle n'était entremêlée d'une quantité de tendons; bouillie, elle paraît sèche et maigre, parce que la graisse ne se trouve qu'entre la chair et la peau de l'animal. La chair de la queue est moins dure et moins sèche; c'est celle que les matelots mangent par gros morceaux et qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graisse dont on tire l'huile a le plus souvent six pouces d'épaisseur sur le dos et sur le ventre, quelquefois un pied sur les nageoires, et jusqu'à deux à la lèvre inférieure, qui est toujours l'endroit le plus gras. Les

unes ont plus d'huile que les autres, semblables en cela à tous les animaux.

La queue d'une baleine lui servant de gouvernail pour se tourner, et ses nageoires d'avirons, son mouvement ne diffère point de celui d'une barque. Elle nage aussi vite qu'un oiseau vole, en laissant après elle un large sillon, comme un vaisseau à la voile.

Au-dessous de l'épiderme décrit plus haut, se trouve une peau plus dense qui couvre la graisse; son épaisseur ordinaire est d'un pouce: elle est de la même couleur que la première; dès qu'elle est sèche, elle se rompt facilement, ce qui empêche de pouvoir la tanner.

Le courage de cet immense animal ne répond ni à sa force ni à sa grosseur. Dès qu'il aperçoit un homme ou une chaloupe, il se cache sous l'eau pour prendre la fuite. On ne connaît même aucun exemple d'une baleine qui ait fait volontairement du mal aux hommes, c'est-à-dire, sans y être comme forcée par son propre danger; mais alors les hommes et les chaloupes ne lui causent pas plus

d'embarras qu'un grain de sable; elle les fait sauter en mille pièces. Toute la force d'une infinité de poissons pris ensemble, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une baleine. Elle fait quelquefois filer des milliers de brasses de corde, et comme elle nage avec une prodigieuse vitesse, elle étourdit ceux qui la poursuivent. Cependant on a toujours observé qu'elle ne peut nuire aux grands vaisseaux; lorsqu'elle leur donne un coup de sa queue, elle se fait plus de mal à elle-même qu'elle ne cause de dommage au bâtiment.

L'ennemi le plus redoutable de la baleine est le *poisson à scie*, nommé vulgairement *espadon*, et par les naturalistes *dauphin gladiateur*. Cet animal est célèbre par son goût prononcé pour la langue de la baleine; c'est le seul poisson qui ose chercher à mordre la langue de ces cétacés vivants. Il s'y prend parfois avec une adresse qui fait échouer la force de son adversaire. Réunis par troupes, les dauphins gladiateurs se tiennent constamment près de la tête du cétacé, et atten-

dent qu'il entr'ouvre sa gueule pour s'y précipiter et dévorer cette partie de l'animal dont ils sont très-friands. Mais si la baleine, avertie par son instinct de la présence de ses ennemis, se tient en garde contre leurs tentatives, alors les dauphins font tous leurs efforts pour faire pénétrer leur museau, qui est long et pointu, entre la lèvre et la partie supérieure de la tête de la baleine. Le moindre écartement est aussitôt augmenté par le renfort des autres, et par cette manœuvre vraiment singulière, en peu de temps la langue du malheureux animal, dont la puissance et la force n'ont rien qui supporte la comparaison, est dévorée; il expire au milieu des convulsions les plus terribles.

Tout le monde connaît l'extrême exiguité du gosier de ce gigantesque animal. Sans être cependant aussi étroit qu'on l'a dit, en le désignant comme incapable de livrer passage à un poisson d'un volume plus considérable qu'une sardine, on n'a jamais remarqué dans les bancs de méduses où nagent ces cétacés, de morceaux plus gros qu'un hareng. Il

est reconnu que la substance qui convient le mieux à la nourriture de la baleine est du genre animal. Les mollusques, les crabes, et en général tous les insectes de mer dont elle se nourrit, ont une qualité qui donne à ses excréments une couleur d'un rouge safrané; on prétend que cette matière, qui est d'une fétidité extrême, offre une teinture aussi agréable que solide.

Aussitôt qu'un bâtiment aperçoit une baleine, tous les pêcheurs se jettent dans leurs canots: chaque canot contient ordinairement six hommes. Ils s'approchent de la baleine à force de rames; le harponneur, qui est sur l'avant, se lève et lance le harpon qu'il tient à la main. Le monstre n'est pas plus tôt frappé, qu'il plonge en tirant la corde, et il entraînerait infailliblement le canot avec lui si on ne filait continuellement la corde du harpon. Pour lancer le harpon, il faut tenir la pointe du fer vers la main gauche avec la première des deux cordes auxquelles il est attaché. Cette corde, qui a six ou sept brasses de long sur un pouce de diamètre, est dis-

posée en rouleau lâche pour ne pas retenir le harpon lorsqu'on le lance; elle doit être plus souple que l'autre corde qui est également attachée au harpon et qui, plus longue, est destinée à suivre le poisson dans sa fuite. Le harponneur lance son instrument de la main droite. Lorsque la baleine est frappée, tous les canots virent de bord; un matelot a, pour unique fonction, le soin de veiller sur la grande corde. Chaque canot est, en outre, pourvu d'un monceau de cordes divisé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient depuis quatre-vingts jusqu'à cent brasses et dont le premier tient à la corde du harpon. A mesure que la baleine s'enfonce, on lâche plus de corde, et, si le canot n'en a pas assez, on a recours à celle des autres. On met un soin extrême à empêcher la corde de se mêler, car autrement, lorsque la baleine s'enfonce elle ferait chavirer l'embarcation. La corde doit filer directement par le milieu du canot, et le harponneur mouille sans cesse avec une éponge le bord qu'elle touche en passant, dans la crainte

qu'un mouvement si rapide n'y mette le feu.

On tâche de frapper les baleines à l'oreille ou au dos; on s'efforce aussi de les percer avec des lances pour leur faire perdre plus de sang. La tête est l'endroit où le harpon a le moins de prise, parce que les os y sont fort durs et qu'il s'y trouve peu de graisse. Le fer du harpon a la forme d'une flèche par le bout, avec deux tranchants; l'extrémité qui est le plus près du manche est épaisse comme le dos d'un couperet afin qu'il ne puisse ni couper ni se détacher. Le manche est plus gros par le haut que par le bas et creux jusqu'à la moitié pour y faire entrer le fer qu'on fixe ensuite avec une grosse ficelle. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que, de quelque manière que le harpon soit lancé, il tombe toujours sur la pointe. Les meilleurs harpons sont ceux qui plient sans se rompre.

Des baleines qui remontent en vie sur l'eau, les unes paraissent seulement étonnées, d'autres sont farouches et furieuses; on a besoin d'une extrême précaution pour s'en appro-

cher, car, pour peu que le temps soit serein, une baleine entend les mouvements des rames. Dans cet état on lui lance un nouveau harpon, quelquefois deux; ordinairement elle replonge; cependant quelques-unes se mettent à nager au niveau de l'eau, en agitant la queue et les nageoires.

Les baleiniers sont souvent exposés à de grands dangers. Parmi les nombreux exemples qu'on en pourrait citer, nous choisirons le fait suivant raconté par Scoresby: « Pendant que le capitaine Lyons était, en 1802, occupé à la pêche de la baleine sur les côtes du Labrador, il aperçut à peu de distance de son bâtiment une énorme baleine; quatre canots se mirent aussitôt à sa poursuite et deux parvinrent à s'en approcher de si près qu'elle fut frappée au même moment de deux harpons. La baleine coula à peu de distance dans la direction d'un troisième canot, et quand elle reparut pour respirer, elle souleva l'embarcation avec son énorme tête, et la fit sauter à plus de quinze pieds en l'air avec les hommes qui la montaient. La barque

retomba la quille en haut; les hommes, précipités dans la mer, regagnèrent à la nage les embarcations voisines, à l'exeeption d'un matelot qui, voulant y monter avec trop de précipitation, retomba et se fracassa la tête. La baleine fut ensuite promptement achevée. (Pl. IV=1). »

Les baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces; on les entend d'aussi loin que la détonation d'un gros canon; mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou que leurs forces sont épuisées, elles ne rejettent l'eau que faiblement : ce changement indique qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été blessées, font rejaillir leur sang jusqu'à la mort, en couvrent les chaloupes et les pêcheurs, et rougissent la mer dans un vaste espace.

S'il arrive qu'un harpon se brise ou se détache, les pêcheurs d'un autre vaisseau qui s'en aperçoivent ne manquent pas de lancer le leur, et, s'ils frappent la baleine, elle leur appartient. Quelquefois une baleine est blessée en même temps par deux harpons lancés

de deux canots appartenant à des navires différents ; ceux-ci partagent par moitié. Tous les canots qui accompagnent celui d'où le harpon est lancé attendent que la baleine remonte, et la percent à coups de lance. Ce moment est toujours le plus dangereux, car les embarcations sont à ses côtés et ne peuvent guère éviter d'en recevoir des coups très-rudes, suivant la violence des mouvements. La queue et les nageoires du monstre battent si furieusement l'eau qu'elles la font jaillir à une grande hauteur et retomber comme en poussière : le choc peut briser un canot.

Les lances sont composées d'une hampe d'environ dix pieds de longueur, et d'un fer pointu, long de cinq pieds, qui doit être assez ductile pour plier sans se rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la retourne de différents côtés pour élargir la blessure. Il arrive quelquefois que les lances de trois ou quatre canots demeurent enfoncées dans le corps d'une baleine.

Dès que la baleine est morte, on l'attache

à l'arrière d'un canot, qui lui-même est amarré à l'arrière d'un autre, et successivement, puis on retourne au vaisseau. En y arrivant, la baleine est fixée avec des cordes, la tête vers la poupe et la queue vers la proue, et l'on procède au dépècement. Le harponneur monte sur le dos du cétacé, vêtu d'un habit de cuir et quelquefois en bottes; il fixe des crampons de fer dans le corps pour se tenir ferme sur la peau, parce qu'elle est très-glissante. La première pièce qu'il détache est celle de derrière la tête près des yeux; toutes les autres se coupent en tranches le long du corps; c'est ce qu'on nomme les planches de lard; on les lève avec des poulies et on les place dans l'entrepont. Après avoir dépouillé un côté, on ne retourne le monstre que lorsqu'on a coupé la tête, qui exige, pour être hissée à bord, un grand nombre de crocs et de poulies. L'opération entière du dépècement dure cinq heures.

Pendant qu'on dépèce une baleine, le navire est entouré d'une foule d'oiseaux de toute espèce; mais les plus communs sont les pétrels.

Ils avalent avec la plus grande voracité tous les petits morceaux que détachent les instruments tranchants; on les voit quelquefois se précipiter avec tant d'acharnement sur cette proie et en absorber de si gros morceaux, qu'ils en restent étouffés. Les carcasses de baleines sont également couvertes d'oiseaux, et entourées de requins qui se les disputent.

Dès que ce travail est terminé, on s'occupe de faire fondre le lard pour en obtenir l'huile. Un homme placé dans l'entrepont coupe les planches de lard en morceaux de deux pieds de long sur cinq à six pouces de large, et du poids de vingt-cinq à trente livres. Ces morceaux sont successivement enlevés et mis à portée d'un autre homme, nommé l'*éminceur*. Celui-ci, qui se tient devant une table, fend le morceau de lard en petites lames aussi minces que possible, afin d'en extraire toute l'huile. Les hommes préposés aux fourneaux viennent prendre ces lames et les mettent dans la chaudière. A mesure que l'huile se fait, on la transvase dans un réservoir en cui-

vre; puis elle passe dans un autre où elle se refroidit, et de là dans des barriques.

Il n'est pas rare, pendant cette opération, de voir le feu se mettre à la chaudière. Pour l'éteindre, on la remplit de lard froid; cependant on voit souvent le feu se communiquer au navire, et les exemples de ceux qui périssent ainsi sont assez fréquents.

Pendant longtemps la pêche de la baleine se fit dans la mer du Spitzberg; mais la découverte de la mer d'Hudson et de celle de Baffin ayant constaté la grande quantité de baleines qui vivent dans ces parages, ce fut là que l'Angleterre dirigea tous ses armements, ainsi que nous le verrons. Plus tard, les Américains de la côte nord-est se livrèrent à la pêche dans la mer du Sud; les Anglais les y suivirent, puis les autres nations. Aujourd'hui les Français ne font plus cette pêche que dans la mer du sud. Sur cent quarante-sept bâtiments armés de 1817 à 1831, dix-neuf seulement ont été envoyés dans les mers du Nord.

Parmi les diverses espèces de baleine, il en

est une autre remarquable : c'est la *balæna physalis*, *balænoptera gibbar* de Lacépède, et le gibbar des marins. Très-commun dans les mers du Spitzberg, le gibbar n'y paraît que quand les baleines franches cessent de s'y montrer. C'est un animal dont la longueur dépasse celle de la baleine, mais il n'a que le tiers ou le quart de sa grosseur; on le reconnaît à ses nageoires qui sont sur le dos, près de la queue; ses évents sont fendus en long, et l'animal en jette l'eau avec plus de violence que la baleine; son dos n'est pas aussi courbé que celui de ce cétacé ; la bosse du dessus de la tête est moins élevée ; les barbes de ses fanons sont brunes et attachées à la mâchoire supérieure. Le corps du gibbar est alongé, de couleur noire, mais d'une teinte moins foncée que celle de la baleine ; il fournit très-peu d'huile, ce qui empêche de le prendre, avec d'autant plus de raison que sa grande vigueur le rend très-difficile à atteindre et surtout à conserver, quand on a pu le harponner.

Le narwal, autre espèce de cétacé, d'envi-

ron dix-huit pieds de long sur sept de circonférence, se trouve aussi dans ces parages glacés. Son aspect diffère peu de celui d'une petite baleine, à l'exception que sa mâchoire supérieure est armée d'une défense de trois à dix pieds de long. Cette défense, représentant assez bien une corne, lui a fait donner par les matelots le nom de *licorne de mer*. Quoique le narwal nage très-vite, on le prend sans beaucoup de difficulté, et il fournit deux ou trois tonnes d'huile d'une bonne qualité.

Nous ne quitterons point l'Océan polaire sans parler du hareng que son apparition périodique sur nos côtes nous a rendu si familier. Ce poisson arrive tous les ans des mers septentrionales, en quantités innombrables : il est assez curieux de le suivre dans les migrations décrites par le naturaliste Anderson : « Les harengs font leur séjour habituel dans les climats les plus reculés du Nord, dit-il ; il est certain que les glaces immenses qui ne se fondent jamais dans ces mers, sont, pour ces poissons, une retraite sûre qui conserve leur

frai et favorise l'accroissement de leurs petits; car il est évident que, dans ces gouffres profonds et glacés, ils n'ont rien à craindre des poissons voraces que la difficulté de respirer dans ces endroits empêche d'y pénétrer. Il arrive de là que, se multipliant prodigieusement, et n'étant nullement troublés par les pêcheurs, leur nombre s'accroît au point qu'enfin la nourriture leur manque et les oblige à détacher des colonies pour aller vivre ailleurs. Peut-être aussi qu'un faible reste de ces colonies, ou du moins leur progéniture, après bien des détours, s'en retourne ensuite vers le pôle, pour contribuer à la conservation de l'espèce.

» Sortant des glaces du Nord, les troupes de harengs sont aussitôt attaquées par toutes les grosses et les petites espèces de poissons destructeurs, qui, conduits par un instinct particulier, vont à leur rencontre et les chassent continuellement devant eux, de la Mer-Glaciale dans l'Océan-Atlantique. Les harengs, effrayés, cherchent bientôt les côtes, et se jettent dans les golfes, les bas-fonds,

tant pour y trouver un asile contre leurs ennemis que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussitôt qu'ils ont jeté leur frai, ils continuent leur route, et le même instinct qui fait voyager les pères porte les petits à les suivre dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs se rendent vraisemblablement dans d'autres mers, car ils disparaissent entièrement.

» C'est au commencement de l'année que débouche des mers du pôle la troupe innombrable des harengs; elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paraît le plus large, et son étendue occupe pour le moins autant d'espace en largeur que toute la longueur de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Son aile droite se détourne vers l'occident; elle tombe, au mois de mars, sur l'Islande, et c'est là principalement que les colonnes de harengs sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers, les font tenir tellement serrés de de tous côtés, qu'on les aperçoit de loin à la

couleur noirâtre de la mer, et à l'agitation qu'ils y excitent en s'élevant souvent jusqu'à la surface, et en s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. On ne sait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au banc de Terre-Neuve; on ignore de même ce que devient le reste de la colonne qui file le long de la côte occidentale de l'île. Ce qu'il y a de certain c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies, sont tous remplis de harengs et en même temps de quantité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi les ennemis des harengs, on distingue entre autres le nord-caper (*balæna glacialis*), qui est un des plus dangereux, et remarquable par la ruse dont il se sert pour saisir sa proie. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norwège, qu'on appelle Cap-Nord, d'où il a tiré son nom. Lorsque toutes les troupes de harengs ont dépassé sa demeure habituelle, son instinct l'amène aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler les harengs

dispersés dans les golfes de l'île, et de les chasser devant lui vers la côte. Lorsqu'il les voit en assez grande quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque baie, et, par un coup de queue, il excite un tourbillon très-rapide. Cette petite tempête étonne et comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force l'air et l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac, comme dans un gouffre.

» L'aile gauche des harengs se porte vers l'orient, et, après avoir détaché une colonne qui rase les côtes orientales et occidentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassée par les marsouins et les morues. A une certaine hauteur, elle forme deux divisions : l'aile orientale se dirige vers la Norwège ; là, se divisant de nouveau, une partie suit la Norwège en ligne droite, et pénètre dans la mer Baltique ; l'autre partie, étant arrivée à la pointe nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes ; la pre-

mière défile le long de la côte orientale du Jutland, et se réunit promptement avec celle de la mer Baltique; pendant que l'autre, descendant à l'occident des mêmes plages, et côtoyant ensuite l'Allemagne et la Frise, se jette dans le Zuyderzée; puis, après l'avoir parcouru, s'en retourne dans la mer du Nord.

» La seconde des deux grandes divisions, qui tourne à l'occident, est la plus nombreuse; elle s'en va, toujours accompagnée de marsouins, de morues et de requins, droit aux îles Shetland et aux Orcades; de là, s'avançant vers l'Écosse, elle s'y divise en deux colonnes, dont l'une, après avoir descendu le long de la côte orientale de l'Écosse, fait le tour de l'Angleterre, en laissant toutefois dans sa route des détachements considérables qui se portent sur les côtes de Frise, de Hollande, de Zélande et de France; l'autre colonne tombe en partage aux habitants de la partie occidentale de l'Écosse et de l'Irlande, qui, de tous côtés, sont alors environnés de harengs. Toutes les divisions s'étant à la fin

réunies dans la Manche, ce qui est échappé aux filets des pêcheurs, à la voracité des poissons et des oiseaux de proie, forme encore un nombre prodigieux, et se jette dans l'Océan-Atlantique, où il se perd; du moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe. »

Le hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique septentrionale, mais il s'en faut de beaucoup qu'il y soit aussi abondant qu'en Europe, et, en tirant du côté du midi, on n'en voit pas au-delà des fleuves de la Caroline.

Jamais le hareng ne se trouve dans les pays méridionaux, comme l'Espagne, le Portugal, ni dans la Méditerranée et dans les parages d'Afrique.

En lisant les mouvements de ces armées de harengs qu'Anderson semble suivre à la trace, comme s'il les accompagnait partout, qui oserait mettre en doute l'exactitude et la fidélité de ces détails? Malheureusement les études des savants modernes, et surtout de M. Noël et de Lacépède, ont renversé la théorie élaborée par la brillante imagination

d'Anderson. Il demeure seulement prouvé que les harengs se tiennent constamment dans les mers du Nord depuis le 40° jusqu'au pôle, et que, pour frayer, ils quittent ces parages, et recherchent les baies et les embouchures des fleuves; mais les détails de leurs migrations sont loin d'être appuyés sur des preuves incontestables s'ils ne sont tout-à-fait invraisemblables.

La pêche des harengs, d'abord exploitée par les peuples du Nord, est devenue une branche de commerce très-lucrative pour les Français, depuis Dunkerque jusqu'à l'embouchure de la Seine; car ces poissons ne remontent jamais au-delà.

Les colonnes de harengs sont toujours guidées par un de ces poissons beaucoup plus gros que les autres. Les pêcheurs hollandais le nomme *roi*, et ont un respect particulier pour sa majesté; quand ils le prennent, ils le rejettent aussitôt à la mer, afin, disent-ils, qu'il puisse de nouveau conduire ses innombrables sujets dans les mers qu'il connaît mieux qu'eux tous.

Dans les régions arctiques, l'air nourrit comme l'eau des espèces particulières qui le remplissent de bruit et l'animent. Ces espèces sont aussi presque toutes différentes de celles qui habitent nos climats tempérés; elles ne revêtent point l'éclatante parure de l'oiseau-mouche et ne charment point l'oreille par des notes mélodieuses comme nos rossignols; mais les pétrels, les mouettes, rassemblés par myriades, font retentir, de leurs cris sauvages, les bords et les rochers septentrionaux. Ces oiseaux sont presque tous rapaces et carnivores; les amas immenses de coquillages et d'insectes marins dont ces mers abondent, et les carcasses des cétacés tués soit dans leurs conflits les uns contre les autres, soit de la main des baleiniers européens, leur procurent d'inépuisables provisions.

Le pétrel (*procellaria glacialis*) est le compagnon assidu des baleiniers dans toutes les stations de leurs voyages. On le nomme emphatiquement l'oiseau des tempêtes. En effet, il fait face à la tempête du nord lorsqu'elle rugit et se livre à toute sa furie; il se laisse

porter alors sur la crête des vagues monstrueuses, et s'y tient aussi calme que sur la surface du lac le plus tranquille. Il suit les vaisseaux dans l'unique but de se repaître de la graisse des baleines. Aussitôt que l'un de ces énormes cétacés est hâlé près du bord et que la dissection en est commencée, les pétrels s'assemblent par milliers et se tiennent tous sur l'arrière, prêts à saisir les morceaux de chair abandonnés sous le vent. Le cri particulier et bizarre par lequel ils expriment leur impatience, la voracité avec laquelle ils s'élancent sur les morceaux de lard de baleine qu'on leur jette et les énormes fragments qu'ils engloutissent, sont un spectacle curieux et amusant pour les matelots. La surface de la mer en est quelquefois si complètement couverte, qu'on ne peut jeter un objet au hasard sans en frapper un. Au premier signal d'alarme, d'innombrables ailes sont déployées à la fois, et ces oiseaux, en frappant la plante de leurs pieds contre la surface de l'eau pour aider leur vol, produisent un fracas semblable aux éclats de la foudre.

Le pétrel n'est pas seul à partager les délices de ces festins; les diverses sortes de mouettes cherchent à y prendre part avec une égale avidité, la mouette blanche (*larus eburneus*) surtout, qui excite l'admiration par l'éclatante blancheur de son plumage, mais dont la délicatesse de goût, ainsi que le chant, ne répondent point à l'élégance extérieure; car elle fait ses délices de la graisse de baleine, pendant qu'elle fait entendre un cri perçant et désagréable. Tous ces oiseaux ont un rival terrible dans la mouette bleue (*larus glaucus*) qui les égale en voracité et les surpasse tous en grandeur. C'est ce qui lui a fait donner le titre de *bourgmestre* par les Hollandais; titre peu mérité, car ce magistrat ailé abuse étrangement de son autorité et de sa force contre les espèces plus faibles auxquelles il arrache impitoyablement les morceaux du bec. Il plane habituellement au haut de l'air ou se tient au sommet des pics de glace, d'où, après avoir fixé son œil sur sa proie, il fond comme l'éclair sur l'oiseau qui en est possesseur, et celui-ci se résigne aus-

sitôt à l'abandonner. Heureusement pour les autres espèces, le bourgmestre est assez rare comparativement à elles.

Le genre *anas* (canard) qui comprend le cygne, l'oie et le canard, traverse en troupes nombreuses les mers et les îles du nord. Comme tous les oiseaux de la même famille, ils ont les pieds palmés, c'est-à-dire les doigts réunis par une membrane qui leur permet de se mouvoir avec une égale facilité dans l'eau et sur la terre. Le cygne au magnifique plumage fréquente principalement les mers intérieures et les lacs dont il a été nommé le pacifique monarque. L'oie, moins élégante mais bien plus utile, émigre par troupes immenses pour s'accoupler sur les rivages arctiques, et vient aussi fournir de précieuses provisions à tous les établissements du nord. La Compagnie de la baie d'Hudson en sale annuellement trois ou quatre mille pour l'hiver. Les Indiens célèbrent le mois de leur arrivée sous le titre de *la lune des oies*. La migration pratiquée durant la saison rigoureuse par les quadrupèdes mêmes devient

une ressource encore plus naturelle pour la gent ailée. Les troupes d'oies, dirigeant leur vol vers le sud en septembre, avertirent le capitaine Franklin que l'hiver approchait avec ses rigueurs.

Le canard atteint des latitudes encore plus élevécs que l'oie et peut supporter un degré de froid plus rigoureux. De grandes troupes de l'espèce appelée *eider* arrivent au printemps sur les bords les plus septentrionaux du Groënland. Tous les oiseaux qui habitent les mers glacées sont pourvus d'un riche et ample plumage avcc une eouche de moelleux duvet par-dessous, et les sauvages habitants de ces contrées se font de leur peau retournée un de leurs vêtements les plus chauds. Mais le duvet de toutes les autres espèces est surpassé en beauté par celui de l'eider, dont la délicieuse mollesse est employée pour la couche des riches sous le nom d'*édredon* (eider down). Le meilleur édredon est celui que ces oiseaux arraehent de leur poitrine, pour en garnir l'intérieur de leur nid. Le Groënlandais, qui guette ee moment, enlève

le duvet dès que le nid est terminé, après quoi le pauvre animal se dépouille encore et forme une seconde couche destinée à subir le même sort.

On compte encore, parmi les oiseaux arctiques, les sternes (*terns*) qui se trouvent en si grand nombre sur la côte d'Amérique, qu'une île voisine en a reçu le nom, et qui produisent les œufs les plus délicats qu'on puisse manger; le guillemot (*colymbus*) dont la peau fait un vêtement particulier et fort chaud; le combattant (*tringa*); le pluvier et le ptarmigan (*tetrao*), ou lagopède, dont une espèce fort estimée pour la délicatesse de sa chair occupe l'intérieur du Groënland. Tous les ptarmigans changent leur couleur grise ou brune en été en un blanc pur et éclatant durant les mois d'hiver. Cette mue s'opère avec tant de rapidité, que le capitaine Parry en voyait chaque jour distinctement les progrès parmi les ptarmigans de l'île Melville.

Le règne végétal est loin d'avoir la même importance que le précédent sur ces sombres et dernières limites du globe. La nature ne saurait, sans se départir de ses lois ordinaires, revêtir de verdure un sol qui, durant neuf mois de l'année, est aussi dur que le roc et couvert de neige à plusieurs pieds de hauteur. Les plantes d'un climat plus doux, lorsqu'elles y sont semées au commencement de l'été court et brillant de ces climats, lèvent rapidement et ont, durant quelque temps, une apparence de vigueur; mais elles succombent bientôt aux premières atteintes du froid. Aussi, pour la conservation des arbres vers le pôle arctique, la nature est-elle douée de ressources analogues à celle par laquelle la vie humaine y est elle-même préservée. Les pins, les mélèzes, les sapins, et les autres arbres particuliers au climat, lorsqu'ils sont entamés, distillent, non les baumes ou les gommes odorantes de l'Inde et de l'Arabie, mais une liqueur épaisse, consistante, presque solide, par laquelle leur chaleur interne est conservée, et qui sous le

nom de poix, goudron, ou térébenthine, sert à une foule d'usages dans les arts. C'est grâce à l'influence de ces sucs, que les lacs de l'Amérique du Nord sont bordés de grandes et sombres forêts qui fournissent pour les établissements agricoles de précieux bois de construction, et dont le sombre feuillage brave, durant l'hiver, les furieuses tempêtes qui viennent assaillir ces climats; tandis que nos forêts du sud voient, chaque automne, leurs feuilles joncher tristement le sol. Mais aux approches du cercle polaire, cette puissante végétation décroît et se change bientôt en arbrisseaux maigres et rabougris, atteignant à peine quelques pieds de hauteur, on ne les rencontre même que dans les parties méridionales de l'archipel Baffin-Parry et du Groënland. A l'île Melville, un saule nain (*andromeda tetragona*) fournit seul aux Esquimaux le bois nécessaire pour la confection de leurs armes et des autres objets analogues. La mer les dédommage en jetant sur leurs grèves désertes d'immenses quantités de bois que les courants ont enlevé aux conti-

nents voisins. Dès les premiers jours de l'été, un petit nombre de plantes phanérogames se développent avec une rapidité surprenante et brillent au milieu des neiges et des glaces. Ce sont des renoncules, des anémones, plusieurs espèces de saxifrages, un beau pavot à corolle jaune; quelques baies sans saveur, surtout celles de l'*aronia ovalis*, fournissent aux habitants un aliment dont ils font usage avec délices. Mais les plantes les plus précieuses pour les Européens sont celles que la providence a destinées à fournir un remède contre le scorbut, telles que le cochléaria et diverses espèces d'oseille qui végètent encore sous la neige, là où la végétation a atteint ses dernières limites, ainsi que Parry l'a vu dans l'île Melville. Les cryptogames seules abondent dans ces régions; des fucus gigantesques forment dans la mer d'immenses forêts qui servent de retraite aux cétacés et aux poissons. Les mousses et les lichens tapissent partout les rochers, et l'un deux, le *lichen rangiferus,* sert de nourriture aux rennes; les Esquimaux le mangent quelquefois après

l'avoir fait bouillir. Les champignons et les fougères croissent également en abondance, et les eaux douces se remplissent de conferves aussitôt après le dégel. Mais le cryptogame le plus extraordinaire est le *protococcus nivalis :* ce cryptogame d'un rouge éclatant est microscopique ; il croît au milieu des neiges et leur donne une couleur rouge de sang ; nous aurons occasion d'en parler en racontant les voyages de Ross et de Parry, qui ont attiré les yeux des savants sur cette substance végétale, dont la singulière coloration qu'elle apporte à la neige a fait croire pendant quelque temps à l'existence de la *neige rouge.*

Après avoir donné ces aperçus généraux, qui recevront plus de développement lorsque nous retrouverons dans les récits des voyageurs les faits intéressants qui s'y rapportent, nous allons exposer, dans un ordre chronologique, les différentes tentatives faites pour explorer les régions arctiques, quels qu'aient été les points par lesquels les navigateurs aient commencé leurs recherches et le but qui les y conduisait.

CHAPITRE II.

DÉCOUVERTES FAITES DANS LA MER DU NORD JUSQU'A LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Scandinaves. —Les frères Zeni. —Jean et Sébastien Cabot. —Les Cortereal. —Willoughby. —Chancelor. —Burough.

ANCIENS SCANDINAVES.

Avant l'invention de la boussole, quand les marins n'avaient pour guide que l'observation des astres et qu'ils ne pouvaient en quelque sorte perdre la terre de vue, il leur fut impossible de s'avancer au nord; le ciel, presque constamment obscurci par d'épais brouillards, ne guidait plus leur marche : ce fut vers le sud que les plus intrépides navigateurs partis de la Norwège et du Danemark portèrent leur marche dévastatrice. Ces hardis pirates s'avançant de côte en côte,

de rivage en rivage, ravagèrent successivement, pendant deux siècles, la France, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et toute l'Europe alors connue. Leurs fréquents voyages, leur habitude de la mer, les engagèrent quelquefois dans des expéditions périlleuses, plusieurs se rendirent jusqu'aux îles Feroër; enfin le hasard seul étendit leurs connaissances géographiques, et les poussa vers des terres inconnues.

En 861, un de ces pirates qui faisait voile vers les îles Feroër, ayant été jeté très-loin à l'occident par les vents d'est, découvrit une île entièrement nouvelle, à laquelle il donna le nom de *Snœ-Land* (pays de neige), à cause de la grande quantité de neige dont les montagnes étaient couvertes. Trois ans après son retour, Gasdar Suaffarson, Suédois, entreprit de retourner à cette île et fut assez heureux pour y réussir. Après y avoir passé l'hiver, il revint dans sa patrie, et ses descriptions attrayantes engagèrent un nommé Flokko à aller chercher fortune à Snœ-Land, malgré les brumes épaisses qui, dans les con-

trées du nord, cachent plusieurs jours de suite le soleil, et surtout quoiqu'il n'eût pas moyen de guider sa marche, puisque la boussole était encore inconnue. Flokko trouva la terre qu'il cherchait; mais il fut trompé dans son attente; elle n'était ni agréable ni fertile. La rigueur de l'hiver avait rempli de glaces toutes les baies du nord de l'île : il changea son nom en celui d'*Islande* (terre de glace), qu'elle a conservé depuis ce temps.

Ses récits peu favorables à ce pays empêchèrent qu'on ne fît des tentatives pour y former un établissement régulier; mais, en 874, le Norwégien Ingolf, ne pouvant supporter la tyrannie de son souverain, voulut s'y soustraire en cherchant un asile en Islande. En approchant de cette île, Ingolf, se conformant à une antique superstition de son pays, jeta à la mer une porte de bois, afin de faire son débarquement sur la partie de la côte vers laquelle il la verrait aborder; mais le courant l'ayant entraînée hors de vue, il prit terre dans un golfe qui porte encore son nom.

Lorsque la nouvelle de son arrivée fut parvenue en Norwège, un grand nombre de familles, emportant leur mobilier, leurs instruments aratoires, conduisant avec eux leurs bestiaux, s'embarquèrent aussitôt pour se fixer dans cette nouvelle colonie. Les annales d'Islande rapportent, et l'authenticité de ce fait a été rarement révoquée en doute, que les premiers colons jugèrent que cette île avait déjà été habitée; car ils trouvèrent, près du rivage, des croix de bois, des sonnettes et même des livres, comme il y en avait alors en Irlande et dans la Grande-Bretagne. Il est probable, ainsi que Forster le suppose, que des pirates normands chargés de butin, après avoir pillé l'Irlande, contrée peu éloignée, avaient dirigé leur course vers l'occident, et y avaient laissé ces différents objets.

En 982, un nommé Thorvald et son fils, forcés de s'exiler en Islande, firent une expédition vers l'ouest et découvrirent la côte orientale du Groënland, nommée *Heriofs Nes* : puis ils entrèrent dans une baie où ils passè-

rent l'hiver. L'année suivante, Thorvald reconnut la côte et retourna en Islande, laissant à cette terre le nom de *Groënland* (terre verte) que sa belle verdure lui avait mérité. Il détermina plusieurs aventuriers à le suivre pour former une nouvelle colonie.

Vers 1001, Biœrn, un de ces colons, voulant aller rejoindre son père Heriolf qu'il savait être au Groënland, fut poussé par une tempête au sud-ouest et découvrit un superbe pays couvert de bois. Les détails qu'il donna de sa découverte enflammèrent l'ambition de Leif, petit-fils du fondateur de la colonie sur la côte du Groënland; il équipa sur-le-champ un bâtiment, et prenant avec lui Biœrn, ils partirent ensemble pour chercher la terre nouvelle; en approchant de la côte, ils aperçurent une île stérile et couverte de rochers; ils la nommèrent *Hell-land* (pays-d'enfer), et ils donnèrent le nom de *Mark-land* (pays de plaine) à une terre basse et sablonneuse qu'on voyait au-delà.

Ils rencontrèrent ensuite la rivière dont les bords étaient couverts d'arbustes portant

des fruits du goût le plus agréable et le plus exquis. La température leur parut douce en comparaison de celle du Groënland; le sol semblait fertile ; la rivière abondait en poissons , surtout en beaux saumons ; mais ce qui les frappa le plus, ce fut cette observation, que dans le jour le plus court le soleil était visible pendant huit heures. Un Allemand qui était de ce voyage, ayant trouvé dans le bois une espèce de raisins sauvages dont il apprit qu'on faisait du vin dans ce pays, on appela cette terre *Vin-land* (pays de vin). Cette terre était ou l'île de Terre-Neuve ou le Labrador ; il importe peu de savoir si c'est l'un ou l'autre, puisque les Scandinaves ne formèrent point d'établissements dans aucun de ces deux pays et que près de cinq cents ans s'écoulèrent sans qu'on les ait retrouvés.

Les hordes du Nord, sorties comme des abeilles d'une ruche trop pleine, prospérèrent rapidement en Islande, en dépit d'un sol stérile et d'un climat rigoureux. La religion et la littérature fleurirent même dans ce pays où l'on

manquait souvent des choses nécessaires aux premiers besoins de la vie. Le génie de la poésie s'anima au milieu des glaces et des neiges éternelles; elle ne pouvait chanter ni des bosquets ombragés ni des prairies verdoyantes; mais elle s'en dédommageait amplement par la peinture des objets les plus sublimes et les plus imposants de la nature. Les tempêtes et les ouragans, les tremblements de terre et les volcans, des montagnes vomissant des jets de flammes et d'eau bouillante, des masses énormes de fumée, de vapeurs et de cendres, obscurcissant l'air et enveloppant toute l'île; tel était le spectacle terrible qu'offrait cette terre située à l'extrémité du monde habitable. Les Scaldes conservèrent, sous ce climat inhospitalier, le même feu, la même énergie, que lorsqu'ils suivaient leurs chefs sous la douce température de l'Espagne et de la Sicile.

Les colonies du Groënland n'eurent pas le même sort : la grande île est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui s'étendent du N. au S., et qui sont cou-

vertes de neiges et de glaces éternelles. D'après d'anciennes traditions, les Scandinaves avaient établi des colonies à l'E. et à l'O. de cette chaîne. Celles de l'O. s'étaient accrues progressivement, jusqu'à former quatre paroisses contenant cent villages; mais il paraît que des guerres continuelles avec les indigènes les détruisirent. Ces habitants, nommés par les colons *Skrœlings,* sont connus aujourd'hui sous le nom d'Esquimaux.

La colonie orientale ne fut pas plus heureuse: elle prospéra jusqu'au commencement du quinzième siècle; la population y avait successivement augmenté; on y comptait, si on en croit la tradition, cent quatre-vingt-dix-villages, douze paroisses, deux couvents et un évêché. Les annales d'Islande font mention de seize évêques de cette colonie; le dix-septième, parti de Norwège en 1406 pour aller prendre possession de son siége, ne put approcher de la côte, à cause des glaces énormes quil a rendaient inaccessible. Depuis cette époque, on n'eut plus aucune communication avec les malheureux colons.

On racontera à leur date les diverses tentatives qui ont été inutilement faites pour approcher de cette côte défendue par une barrière de glaces impénétrables et pour s'assurer du sort de ces infortunés habitants; mais le voyage du capitaine Graah (1828) démontrera que jamais ces colonies n'ont pu jouir de la prospérité fabuleuse dont on a si longtemps parlé.

LES FRÈRES ZENI (1380).
JEAN ET SÉBASTIEN CABOT (1495).

Pendant près de cinq siècles, on ne compta qu'un seul voyage au Nord, celui des frères Zeni (1380). Leur narration a été et est encore le texte de longues discussions entre les géographes spéculatifs, pour savoir quelles terres ils visitèrent. Comme ils sont loin d'être d'accord, nous ne parlerons pas de ces voyageurs. Nous ne ferons non plus que mentionner l'immortel Colomb, dont les magnifiques découvertes furent inspirées par une grande erreur en géographie. L'unique pensée de sa vie fut, non l'espoir de trouver

un nouveau monde, mais celui de parvenir au Cathay [1] par un passage direct.

En 1495, Jean Cabot et son fils Sébastien, enflammés par la nouvelle de la découverte de Colomb et encouragés par Henri VII, pensèrent qu'en gouvernant au N. O., ils arriveraient dans l'Inde. Ils furent arrêtés dans leur marche par une grande terre à laquelle ils donnèrent le nom de *Prima Vista* (première vue), et qui n'est autre que la grande île de Terre-Neuve, dont ils furent réellement les découvreurs. Ils représentent les naturels du pays comme couverts de peaux d'animaux, et ayant pour armes des arcs, des flèches, des massues et des piques. Ils virent des ours et des daims d'une grande espèce; ils prirent quantité de phoques, de beaux saumons et des soles de plus de trois pieds de longueur; mais le poisson le plus abondant était une espèce nommée par les naturels *baccalaos*, qu'on connaît en France sous le nom de *morue*.

[1] C'est le nom qu'on donnait à la Chine.

LES CORTEREAL (1500).

Pour terminer les tentatives faites avant le seizième siècle, il faut mentionner celles des frères Cortereal, Portugais, qui voulurent aussi aller dans l'Inde par le N. O. Ils touchèrent au Groënland, à la terre des *Baccalaos*, suivirent la côte du Labrador pendant l'espace de plus de mille milles, découvrirent le fleuve Saint-Laurent, qu'ils remontèrent, et revinrent persuadés que le passage n'existait pas. Gaspar, l'un deux, tenta un second voyage, mais il ne reparut plus, et son frère Michel, ayant voulu aller à sa recherche, éprouva le même sort.

SIR HUGH WILLOUGHBY (1553).

Le zèle de Cabot pour la nation qui l'avait adopté ne se ralentissait pas; jusqu'à lui, les plus longs voyages au nord avaient été les expéditions au banc de Terre-Neuve; mais ses pressantes sollicitations firent décider,

en 1553, une expédition dont le but était de découvrir un passage au N. E. pour aller au Cathay. L'escadre était composée de trois vaisseaux, ayant chacun à sa suite une pinasse et un cutter, ce qui faisait neuf bâtiments. Cette expédition, la première qui eût été préparée avec tant de soin pour aller faire des découvertes, excita le plus vif intérêt à la cour et dans la capitale; on comptait tellement que les navires arriveraient dans la mer de l'Inde, qu'on les fit doubler en plomb, parce que, disait-on, dans ces parages, les vers attaquaient et détruisaient le doublage en bois. Sir Hugh Willoughby, homme distingué par sa naissance et son courage, eut le commandement de cette escadre.

Le résultat de ce voyage, qui donnait de si belles espérances, fut singulièrement désastreux; Willoughby et ses braves compagnons composant les équipages de deux vaisseaux, au nombre de soixante-dix personnes périrent de froid et de faim dans une partie stérile et inhabitée de la Laponie orientale.

Richard Chancelor, qui montait le troisième vaisseau, eut un destin plus heureux; il réussit à gagner Wardöehuus en Norwège, rendez-vous de l'escadre. Il y attendit ses compagnons pendant sept jours, et, ne les voyant pas arriver, il résolut courageusement d'accomplir seul l'objet de l'expédition. Il mit donc à la voile, et, se dirigeant vers cette partie inconnue du monde, il avança si loin, qu'il arriva dans un pays où il n'y avait pas de nuit, le soleil dardant continuellement ses rayons sur la mer.

Enfin, il entra dans une vaste baie, et, voyant une barque montée par des pêcheurs, il leur fit quelques questions; mais ces hommes prirent la fuite. On les poursuivit, et on s'en empara. Tombant alors aux genoux de Chancelor, ils voulurent lui baiser les pieds. Ils répandirent ensuite dans leur pays la nouvelle de l'arrivée d'un peuple étranger singulièrement poli. Les habitants apportèrent des vivres en présents, et un commerce fut établi sur-le-champ avec eux, sans qu'ils montrassent aucune crainte.

Les Anglais apprirent alors que le pays se nommait la Russie, et son souverain Jean Vasilovich, qui régnait sur une étendue de terre fort considérable. On commença une négociation, dont le résultat fut que Chancelor entreprit et exécuta un voyage par terre de près de quinze cents milles, jusqu'à une ville nommée *Moscou.* Il y fut bien reçu, et c'est à la sagesse de sa conduite que l'Angleterre doit la fondation de son commerce avec la Russie.

La première entrevue de Chancelor avec le czar de Moscou est extrêmement curieuse. Il fut accueilli, ainsi que sa suite, avec toutes sortes de distinctions, et invité à une fête splendide, à laquelle assistèrent le czar et tous les seigneurs de sa cour. L'or, l'argent et les bijoux qui brillaient sur leurs riches vêtements frappèrent d'étonnement les Anglais. Le czar les reçut, la première fois, avec une dignité hautaine; mais Chancelor ne le salua qu'à la manière en usage à la cour d'Angleterre. A la seconde visite, le prince les traita plus familièrement : il les fit ap-

procher de sa table, et leur présenta à boire de sa propre main. Empoignant ensuite la barbe d'un des Anglais qui tombait jusque sur la table, il la montra en riant à ses convives. Elle était épaisse, touffue et de couleur jaune, et avait plus de cinq pieds de longueur. Peu de temps après, Chancelor fut envoyé à Arkhangel, où était son bâtiment; il était porteur d'une lettre du czar pour le roi d'Angleterre. Il partit de ce port le printemps suivant, et arriva à Londres sans rencontrer de nouveaux dangers. Son retour et la perspective des profits que faisait espérer un commerce avec la Russie consolèrent des accidents arrivés aux navires de l'expédition qui avait manqué son premier but.

RICHARD CHANCELOR ET ETIENNE BUROUGH (1555—1556).

La reine Marie et son époux Philippe accordèrent à une société de commerçants le privilége de commercer avec la Russie; ils nom-

mèrent Sébastien Cabot gouverneur à vie de cette compagnie, et chargèrent une ambassade dont le chef était Richard Chancelor, de porter une lettre de leur part au czar, et de faire avec lui un traité de commerce.

Les ambassadeurs arrivèrent à Arkhangel et de là se rendirent à Moscou, où ils furent très-bien reçus : ils réussirent complétement; mais, quoique le commerce fût le motif immédiat du voyage, ce n'en était pas l'unique objet, car ils avaient pour mission d'employer tous les moyens possibles pour savoir comment on pouvait passer de Russie dans le Cathay, soit par terre, soit par mer. La compagnie était même si pressée de continuer ses efforts pour découvrir un passage de la mer du Nord dans celle des Indes, que, sans attendre le résultat du second voyage de Chancelor, elle résolut l'année suivante de fréter un petit navire pour faire des découvertes par mer à l'E. Étienne Burough en eut le commandement. Burough partit le 29 avril, arriva le 2 juillet sous le 70° 15' de lat. N. où il rencontra une immense quantité de

glace; mais le 25 il vit un objet qui paraît lui avoir inspiré plus de terreur que la glace : c'était une baleine, la première que les navigateurs anglais eussent reconnue. Voici comment Burough raconte l'impression qu'elle produisit sur l'équipage.

« Le jour de Saint-Jacques, nous étions à midi sous la lat. de 70° 20', le soleil commençant à baisser, nous vîmes une monstreuse baleine si près de notre navire, que nous aurions pu la percer avec un sabre ou quelque autre arme; ce que nous n'osâmes faire, de crainte qu'elle ne submergeât notre bâtiment. J'appelai mes compagnons, et nous poussâmes tous ensemble un grand cri qui fit fuir la baleine. Son dos était élevé au-dessus de la mer de toute la largeur de la pinasse, et quand elle plongea, elle fit dans la mer un bruit si terrible, qu'on en aurait été épouvanté, si on n'en avait pas connu la cause; mais, grâce à Dieu, nous en fûmes délivrés sans danger. »

Quelques jours après, Burough vit la Nouvelle-Zemble; le 31 il arriva à l'île de Waï-

gatz, où il communiqua avec plusieurs bâtiments russes : il apprit d'eux que les peuples qui habitaient ces îles se nommaient *Samoiëdes*, qu'ils n'avaient pas de maisons, et qu'ils demeuraient sous des tentes faites de peaux de rennes. En allant à terre, il vit un grand amas d'idoles, au nombre d'environ trois cents, qui représentaient des hommes, des femmes et des enfants; la bouche et les yeux de plusieurs de ces idoles, qui étaient grossièrement travaillées, étaient teints de sang; quelques-unes ne consistaient qu'en un vieux bâton qui avait deux ou trois entailles.

Burough resta dans ces parages jusqu'au 25 août, sans pouvoir aller plus loin. Le 18 septembre, il aborda à Colmogro, où il passa l'hiver, et en 1557 il retourna en Angleterre.

Cependant le czar envoya à son tour un ambassadeur près la cour de Londres; il devait accompagner les envoyés anglais; mais les trois vaisseaux périrent successivement, le dernier fit naufrage sur les côtes d'Écosse: on ne put sauver que l'ambassadeur russe,

et Chancelor fut noyé. L'envoyé russe fut conduit à Londres avec une grande pompe, et les liaisons entre les deux puissances se resserrèrent chaque année davantage.

CHAPITRE III.

DÉCOUVERTES FAITES DANS LE NORD PENDANT LE XVI[e] SIÈCLE.

Martin Frobisher.—Arthur Pet et Charles Jackman. —Humphrey Gilbert.—John Davis.—G. Barentz.

MARTIN FROBISHER.

PREMIER VOYAGE (1576).

La Compagnie anglaise de Russie continuait ses relations commerciales avec les pays dont l'exploitation lui avait été concédée; le hasard, les vents, les tempêtes, poussèrent quelquefois ses vaisseaux au nord-est; elle agrandit peu à peu le cercle des connaissances géographiques, et les progrès rapides

qu'on faisait de ce côté renouvelèrent avec plus d'ardeur que jamais les discussions géographiques relatives à la question du passage. La plume des hommes les plus instruits d'Angleterre s'occupait à démontrer l'existence, la possibilité et les grands avantages d'un tel passage; les vaisseaux n'étant plus obligés, pour aller dans l'Inde, de doubler le Cap de Bonne-Espérance, la route aurait été beaucoup plus courte, et on croyait qu'elle devait être aussi moins dangereuse. Sir Humphrey Gilbert et Richard Willes, entre autres, publièrent, à ce sujet, des dissertations aussi savantes qu'ingénieuses. Celle du premier, surtout, qui contient des raisonnements fort curieux en faveur de cette opinion, était faite pour répandre parmi ses concitoyens l'ardeur des recherches et des découvertes.

En cherchant à démontrer l'existence d'un passage, Gilbert rapporte qu'un D. Salvaterra, de Vitoria en Espagne, était venu des Indes en Irlande en 1588, et qu'il lui avait assuré que, d'après l'opinion générale en Amérique,

ce passage existait au N. O.; il ajouta qu'un moine de Mexico, nommé André Urdanieta, lui avait dit qu'il était venu de la mer du Sud en Allemagne par ce passage N. O., et que même il l'avait tracé devant lui sur une carte. Ce récit, qui ne pouvait être démontré faux, aiguillonna l'esprit de plusieurs navigateurs, et surtout de Martin Frobisher, qui, pendant quinze ans, médita et traça le plan des voyages que sa mauvaise fortune ne lui permit pas de mettre à exécution durant ce laps de temps. En vain ses amis cherchèrent-ils par tous les moyens possibles à lui faire abandonner son idée. «Non, disait-il, c'est la seule chose qui reste à faire sur la terre, le seul projet digne d'un homme de talent, et qui puisse lui procurer l'occasion d'obtenir de nouveaux succès, ainsi qu'une juste et grande renommée.»

Enfin, en 1576, grâce aux secours et à la protection de Dudley comte de Warwick et de quelques amis, il se trouva en état d'équiper deux petits bâtiments avec lesquels il partit le 8 juin. Au mois de juillet il vit la

partie méridionale du Groënland et suivit la côte du Labrador en allant à l'ouest; il remonta ensuite au nord et entra dans un détroit auquel il donna son nom, et que depuis on a nommé *Entrée de Lumley*, au-dessus du détroit d'Hudson.

Dans les canaux qui séparaient les îles nombreuses dont le détroit est rempli, Frobisher aperçut un grand nombre de petits objets qui flottaient au loin sur la mer, et qu'il prit pour des marsouins, des phoques, ou quelques poissons inconnus; mais, quand il en approcha, il reconnut que c'étaient des hommes dans de petits canots couverts de peau. Les naturels approchèrent du vaisseau avec quelque hésitation; enfin l'un d'eux monta à bord. Frobisher, après lui avoir fait présent d'une sonnette et d'un couteau, le renvoya dans la chaloupe avec cinq hommes de l'équipage; mais les sauvages s'emparèrent des Anglais et de la chaloupe, et l'on n'en eut plus aucune nouvelle.

Quelques jours après, on remarqua, en revenant au même endroit, que les naturels se

tenaicnt à l'écart. Frobisher réussit pourtant à en attirer un sur le bâtiment en sonnant une clochette et en la lui montrant; puis, quand le sauvage tendit la main pour la recevoir, il le saisit par le poignet et l'enleva avee son canot sur le navire. Le sauvage se coupa de rage la langue avec les dents; il n'en mourut cependant pas, mais il fut enlevé plus tard par une fluxion de poitrine. Frobisher revint en Angleterre le 2 octobre, comblé d'éloges par sa grande et notable entreprise et célèbre surtout par l'espérance qu'il rapportait de la découverte d'un passage pour se rendre au Cathay.

Cette assurance se serait pourtant probablement refroidie, sans une circonstance aecidentelle à laquelle on n'avait pas fait attention pendant le voyage. Parmi les objets que les hommes de l'équipage avaient rapportés, l'un d'eux avait une grosse pierre ressemblant beaueoup au charbon de terre. Par hasard, un morceau de cette pierre noire fut jeté au feu par la femme d'un de ces aventuriers, qui, ayant versé dessus du vi-

naigre pendant qu'il était rouge, y vit paraître des marques brillantes comme de l'or. Le bruit s'en répandit bientôt, et la pierre fut essayée par les plus habiles affineurs de Londres; suivant leur rapport, elle contenait une grande quantité d'or. Un nouveau voyage fut aussitôt décidé pour l'année suivante, et dans les instructions qu'on donna à Frobisher, on lui recommanda de s'occuper plutôt de trouver cette mine d'or que de faire d'autres découvertes.

SECOND VOYAGE (1577).

Frobisher, ouvertement protégé par la reine Élisabeth, partit, pour sa seconde expédition, le 27 mai, faisant voile pour le détroit découvert l'année précédente. Arrivé à la hauteur de *l'île de Hall,* ainsi appelée du nom de l'homme qui avait ramassé la fameuse pierre contenant de l'or, il remonta le détroit, et descendit avec les affineurs sur l'île, où ils trouvèrent une grande quantité de ces pierres. En retournant au canot, les An-

glais aperçurent plusieurs naturels, avec lesquels on essaya d'entrer en communication; mais un accident ayant excité la fureur de deux de ces sauvages, ils poursuivirent de leurs flèches Frobisher et l'atteignirent au dos. Les soldats commencèrent alors à faire feu; les sauvages prirent la fuite; on les poursuivit, et l'un deux fut fait prisonnier et conduit au vaisseau.

Les Anglais cinglèrent ensuite vers la rive méridionale du détroit, et débarquèrent dans une petite île avec les affineurs pour y chercher de l'or. Le sable et les pierres y brillaient tellement qu'on aurait dit qu'ils contenaient beaucoup de ce métal précieux; mais, après en avoir fait l'essai, on reconnut qu'il ne s'y trouvait que du plomb noir.

Ils continuèrent à remonter le détroit pendant environ trente lieues; mais leur marche fut embarrassée par les glaces flottantes, qui les mettaient même quelquefois en danger. Dans une petite île, ils trouvèrent un tombeau qui couvrait les ossements d'un homme mort, et divers ustensiles servant aux naturels. Le

sauvage qui était prisonnier leur en expliqua l'usage : il prit une espèce de bride, et la mit à un chien qui était à bord ; puis, un fouet à la main, il dressa ce chien à tirer un traîneau.

Frobisher, ayant trouvé dans un endroit des objets appartenant aux cinq matelots perdus l'année précédente, voulut se venger d'un parti de sauvages qu'il rencontra ; ceux-ci firent résistance, cinq furent tués et deux faits prisonniers. On sut par eux que les cinq Anglais vivaient encore. Frobisher fit tout ce qui dépendait de lui pour leur apprendre sa présence sur l'île ; mais ce fut en vain, ils ne reparurent plus. Alors le capitaine s'occupa du chargement des navires, et, en vingt jours, il embarqua plus de deux cents tonneaux de pierres de mine d'or qu'il rapporta heureusement en Angleterre. La reine apprit avec la plus grande satisfaction les résultats de ce voyage, qui lui faisait espérer des richesses considérables ; elle donna le nom de *Meta incognita* au pays nouvellement découvert, et résolut d'y fonder une colonie.

TROISIÈME VOYAGE (1578).

Une flotte de quatre bâtiments fut employée à l'accomplissement de ce grand dessein. Cent hommes et trois vaisseaux devaient rester dans le pays, pendant que les autres retourneraient en Angleterre, chargés de minerais d'or. La flotte partit le 31 mai 1578. A l'arrivée dans le détroit de Frobisher, on le trouva rempli de glaces. Un bâtiment heurta ces glaces avec tant de force qu'il coula à fond à l'instant même; l'équipage seul fut sauvé. Cette perte fut d'autant plus sensible, que le navire portait les matériaux nécessaires à la construction d'une maison pour les colons qui devaient passer l'hiver dans le pays.

Une violente tempête survint, et tous les bâtiments furent dispersés; les uns, entraînés avec les glaces dans le détroit, s'y trouvèrent renfermés; les autres regagnèrent la pleine mer au milieu des glaces flottantes. Lorsqu'enfin ils se trouvèrent rassemblés, les

brumes et les courants les avaient tellement égarés de leur route que les capitaines et les pilotes ne savaient où ils se trouvaient. Dans ce moment, deux navires se séparèrent de la flotte, et les autres suivirent Frobisher, qui, après avoir lutté contre les tempêtes, les brouillards et les glaces, les conduisit dans la baie visitée l'année précédente. Dès-lors, on s'occupa de débarquer les colons et ce qui leur était destiné; mais on fut bientôt convaincu qu'il y avait impossibilité d'établir la colonie, les provisions indispensables se trouvant sur les vaisseaux séparés de la flotte. Ce premier but manqué, on songea au second. Chaque bâtiment fut chargé de minerais d'or, et tous ensemble partirent le 31 août. De nouveau dispersés par les tempêtes, ils arrivèrent successivement dans les ports d'Angleterre.

Frobisher croyait revenir chargé de richesses; mais pendant son voyage, les savants avaient examiné les minerais précieux, et, loin de les trouver riches en or, ils n'y avaient pas reconnu la plus mince paillette de ce

métal. Cette expédition ne produisit donc qu'un amas de pierres sans nulle valeur, et la cour ne se flatta plus de l'espoir de trouver des trésors ni de découvrir un passage. L s négociants de Londres ne perdirent pas courage; persuadés que, selon toute apparence, il existait un passage, et que ceux qui l'avaient cherché jusqu'alors en avaient été détournés par des objets étrangers, ils firent frais d'une nouvelle expédition.

ARTHUR PET ET CHARLES JACKMAN (1580).

Cette expédition fut encore due à la courageuse persévérance de la compagnie de Russie; mais les deux capitaines étaient de médiocres navigateurs, car ils n'osèrent jamais se hasarder dans les eaux profondes, ni s'écarter du rivage toutes les fois que les glaces leur permettaient d'en approcher, ce qui était le plus sûr moyen d'en être embarrassés; aussi, tout ce qu'ils purent faire fut d'arriver à l'ile de Waïgatz. Après y être restés dix-sept jours, les vaisseaux se sépa-

rèrent : l'un rentra en Angleterre ; le second périt, et jamais on n'en eut de nouvelles.

SIR HUMPHREY GILBERT (1583).

Les grands talents de sir Humphrey Gilbert et ses puissantes protections lui valurent, en 1578, des lettres-patentes qui l'autorisaient à entreprendre des découvertes dans l'occident, et à prendre possession des terres sur lesquelles les princes chrétiens ou leurs sujets ne seraient pas encore établis. Cette concession lui était faite à perpétuité, mais en même temps déclarée nulle, s'il ne se mettait en possession dans l'espace de six années. Pendant celle qui précéda l'expiration de ce terme, Gilbert se prépara à une expédition ; et, dans la même année 1583, Adrien Gilbert, son frère, obtint, au nom d'une compagnie, d'autres lettres-patentes, qui lui accordaient le privilége de faire la découverte d'un passage en Chine et aux Moluques, par le nord, le nord-ouest ou le nord-est. Cette dernière circonstance est la seule cause

qui nous fasse citer le nom de Gilbert; car l'unique résultat de son voyage fut qu'il prit possession de l'île de Terre-Neuve. Au retour, Gilbert fit naufrage et ne put se sauver.

JOHN DAVIS (1585—1587).

Les négociants anglais, possesseurs du privilége d'Adrien Gilbert, convaincus de la possibilité de trouver un passage au N. O. et de la grande importance de cette découverte pour leurs opérations commerciales, firent les frais d'une expédition, dont ils confièrent le commandement à John Davis, en mettant sous ses ordres deux petits bâtiments. Il partit de Darmouth le 7 juin 1585, et le 19 juillet il était au milieu des glaces, sur la côte occidentale du Groënland, où il entendit de grands mugissements de la mer, bruit qu'il reconnut être produit par le choc d'îles de glaces monstrueuses qui se heurtaient les unes contre les autres. Le lendemain, le brouillard se dissipa, et il aperçut une terre couverte de montagnes en forme

de pain de sucre, qui semblaient s'élever au-dessus des nuages. Leur sommet était couvert de neige; des glaces bordaient les côtes à plus d'une lieue en mer; tout présentait à l'entour un véritable aspect de désolation; aussi la nomma-t-il *la Terre de Désolation*. Trouvant impossible d'aborder sur le rivage à cause des glaces, Davis tourna vers le S., en côtoyant la terre pendant quelques jours. De là, il fit voile vers le N.O., et, quatre jours après, il vit la terre sous le 64° 15' de latitude. L'air était tempéré, et la mer dégagée de glaces. C'était un archipel d'îles où il se trouvait de belles baies. Davis donna le nom de *baie Gilbert* à celle dans laquelle il jeta l'ancre.

Les naturels s'approchèrent en foule dans leurs canots, et se lièrent avec les Anglais, auxquels ils abandonnèrent tout ce qui leur fut demandé. Les bâtiments s'avancèrent dans la même direction, et découvrirent la terre; puis ils revinrent au S.; et, étant retournés à l'O., ils entrèrent dans un beau passage ouvert, large de trente lieues, sans

aucune glace. Son eau était entièrement semblable à celle de l'Océan, ce qui fit espérer de trouver là une communication facile avec le Grand-Océan. Après avoir parcouru soixante lieues, on vit un groupe d'îles au milieu du passage; mais le temps devint excessivement brumeux, le vent soufflait constamment du N. E., sans donner espoir de changement. En conséquence, on prit le parti de retourner en Angleterre, où on arriva le 30 septembre.

Davis, ayant rendu compte de son voyage à la compagnie par l'ordre de laquelle il avait été entrepris, fut chargé l'année suivante de pénétrer jusqu'à l'extrémité du détroit. Il partit le 7 mai avec les deux bâtiments de la première expédition; le 15 juin, il était sur les côtes occidentales du Groënland, qu'il suivit, communiquant fréquemment avec les naturels qui venaient autour des bâtiments, dans leurs canots, apportant des peaux de phoque et de daim, des lièvres blancs, des saumons et autres poissons. Ces naturels étaient de belle taille, bien faits, ayant les

mains et les pieds petits, le visage large, la bouche grande, les dents serrées, les yeux petits, et la plupart sans barbe. Ils étaient vigoureux et agiles. Leur principale nourriture était le poisson, qu'ils mangeaient cru, et leur boisson, l'eau de mer.

Les glaces ayant contraint Davis à revenir sur ses pas, il entra dans un détroit où il navigua pendant soixante lieues; il perdit, après toutes ses recherches, l'espoir d'aller plus loin, et côtoya le rivage en descendant vers le S. Il trouva alors une grande baie d'environ quarante lieues de largeur, dans laquelle la mer pénétrait avec impétuosité. Il n'y entra cependant pas; la saison lui sembla trop avancée; d'ailleurs il s'élevait des tempêtes : il fit voile pour l'Angleterre.

L'année suivante, Davis repartit pour son troisième voyage; il atteignit bientôt le détroit vu dans le premier voyage, et qu'on nomme aujourd'hui *détroit de Cumberland,* le remonta pendant soixante lieues, gouverna au S., où il reconnut le détroit de Frobisher. Enfin, le nom de ce hardi navigateur fut

donné au détroit dans lequel il pénétra jusqu'au 73°. Comme la mer était ouverte et que le détroit présentait une largeur de quarante lieues, il revint en Angleterre avec l'idée que là se trouvait le passage si ardemment désiré, idée qu'il conserva toute sa vie.

GUILLAUME BARENTZ (1594—1597).

Lorsque les Provinces-Unies des Pays-Bas se furent soustraites à la domination de l'Espagne, elles voulurent participer, comme toutes les puissances maritimes de l'Europe, au commerce de l'Orient. Il était évident qu'un passage qui aurait conduit leurs vaisseaux aux Indes et en Chine par le Nord leur aurait été plus avantageux qu'à aucun autre peuple. Les Hollandais pensèrent qu'ils parviendraient tout aussi bien par le N. E. En conséquence, on équipa trois vaisseaux pour suivre cette direction. Le commandement de l'un fut donné à Barentz; c'est le seul dont nous nous occuperons, les deux autres ne s'étant pas avancés à quarante lieues au-

delà du détroit de Waïgatz, qui sépare l'île du même nom de la côte E. de la Nouvelle-Zemble.

Barentz traversa la Mer-Blanche, reconnut la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble et remonta la côte au nord, découvrant et dénommant successivement plusieurs îles.

Le 9 juillet, il mouilla dans un havre de l'*île Guillaume*, où l'on ne put se défendre de quelque frayeur en apercevant un ours blanc. Quelques matelots se jetèrent dans la chaloupe, et le percèrent de plusieurs balles; l'animal furieux, se sentant blessé, plongea et revint plusieurs fois sur l'eau; puis il voulut se mettre à la nage, mais les matelots firent avancer vers lui la chaloupe, et lui passèrent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie; le monstre se débattit alors avec des efforts et des mouvements terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche en serrant moins le lacet pour l'entraîner doucement après la chaloupe et le fatiguer par degrés; mais, lorsqu'il fut près de l'embarcation, il s'y élança, mit les deux

pattes sur l'arrière, et, d'un second effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les matelots épouvantés s'enfuirent tous à l'avant, et chacun se crut en danger de perdre la vie. Heureusement, lorsque l'ours sembla prêt à se jeter sur eux, il se trouva arrêté par la corde qui s'était accrochée au gouvernail. Un matelot saisit cet instant pour s'avancer sur lui avec une pique, et lui en porta un si rude coup, que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui se remit aussitôt à nager vers le vaisseau, l'entraîna facilement, et épuisa ses forces au point qu'on put s'en rendre maître sans danger.

Naviguant ensuite au nord, Barentz doubla l'*île des Croix,* puis la *Pointe Nassau,* et rencontra des glaces si étendues, que du haut du grand mât on n'en pouvait voir la fin. Revenant au sud, il nomma la pointe de la Nouvelle-Zemble, sous le 70°, *Pointe des Glaces.* Plus loin, il donna le nom d'*Orange* à des îles, sur l'une desquelles on vit plus de deux cents morses qui se chauffaient au soleil. Les matelots, persuadés que ces animaux ne pouvaient

se défendre à terre, voulurent en tuer quelques-uns, pour rapporter leurs dents; mais ils brisèrent leurs haches, leurs sabres, leurs piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage que de se saisir d'une de ces dents, qui fut cassée. Ils étaient résolus de retourner à cette espèce de combat avec des pièces de canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris d'apercevoir un grand ours blanc qui dormait. Plusieurs coups de fusil le blessèrent, mais ne l'empêchèrent pas de fuir et de se jeter à l'eau, où la chaloupe le suivit. Il fut tué; les glaçons, qui continuaient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barentz jugea qu'il était impossible de forcer un obstacle de cette nature et de pénétrer plus loin, surtout avec un équipage fatigué. Il résolut de reprendre la route par laquelle il était venu. Il partit le 1er août. Le 8, il aborda sur une île où les matelots trouvèrent une croix entourée d'un monceau

de pierres sur une roche noire et six sacs de farine de seigle nouvellement enterrés. La curiosité les ayant poussés plus loin, ils trouvèrent à deux cents pas une autre croix et trois maisons construites en bois, où quelques douves abandonnées leur firent connaître qu'il y avait sur cette côte une pêcherie de saumon; ils virent aussi cinq ou six cercueils près d'autant de fosses nouvellement remplies. Cette anse fut nommée *port Farine*. Barentz découvrit encore plusieurs petites îles, et arriva à Amsterdam le 16 septembre.

Le prince Maurice de Nassau conçut de ce voyage les plus vives espérances de parvenir au but désiré, et les États-Généraux, s'associant à ses efforts, firent les fonds d'une grande expédition composée de sept vaisseaux. Barentz remplissait les fonctions de pilote-major, et commandait le plus grand bâtiment; Jacques de Heemskerke était le chef de l'entreprise. Ces immenses préparatifs demandèrent beaucoup de temps, et la flotte ne put arriver devant la Nouvelle-Zemble que le 17 août 1595, époque où les glaces rendaient la côte

inabordable. Tournant au sud, les Hollandais passèrent le détroit de Waïgatz. Le 23, ils rencontrèrent une barque russe construite d'écorces d'arbre cousues ensemble, qui revenait de la mer du Nord. Ceux qui la montaient dirent que la sortie du détroit ne serait tout-à-fait fermée par les glaces que dans l'espace de deux mois, et qu'alors on pourrait aller en Tartarie sur les glaces.

Le 31, on prit la route de la côte septentrionale du Waïgatz, où l'on trouva plusieurs de ces hommes à demi sauvages, qui sont connus sous le nom de *Samoïèdes*. Quelques Hollandais, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-à-coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, et qui semblaient se disposer à les percer de leurs flèches; mais l'interprète s'avança sans armes, et leur dit en langue russe : « Ne tirez pas, nous sommes amis de votre nation. » Alors, un des Samoïèdes mit à terre son arc et ses flèches, et salua par une profonde inclination de tête.

Ces hommes ne paraissent avoir de barbare

que leur habillement : ce sont des peaux de renne qui les couvrent de la tête aux pieds. A l'exception des chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnet de drap, doublé avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de renne, dont le poil est en dehors, et qui prennent juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réunis en une seule tresse, qui leur pend sur le dos. Ils sont de petite taille ; ils ont le visage large et plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors; ils sont légers à la course, rusés et défiants envers les étrangers. Quoique dans cette première entrevue les Hollandais leur eussent marqué beaucoup de confiance et d'amitié, ces sauvages prirent tant de précautions, lorsqu'ils les revirent descendre du rivage, qu'ils ne permirent même pas aux étrangers d'observer leurs arcs de près; ils avaient avec eux quelques traîneaux attelés d'un ou de deux rennes qui semblaient toujour prêts à partir. Il se fit divers échanges de marchandises qu'on avait à bord pour de l'huile de baleine et des peaux. Enfin, lorsqu'on

se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïède courut au rivage pour demander une statue fort grossière qu'un Hollandais avait emportée, et, ne la retrouvant pas, il sauta légèrement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avait prise s'était rendu fort coupable : on la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite éminence du rivage, et bientôt il la vint enlever dans un traîneau. On jugea que cette statue devait être une de leurs idoles.

Lorsque la flotte eut remis à la voile, elle rencontra tant de glaces épaisses, enveloppées de brouillard, que les Hollandais prirent le parti de dériver à l'E. d'une petite île qu'ils nommèrent *île des États*, sur laquelle les matelots descendirent pour faire la chasse à une multitude de lièvres. Cet amusement fut suivi d'une scène terrible dont nous empruntons le récit au narrateur Gerard De Veer.

« Le 6 septembre, quelques matelots étant descendus sur l'île, deux d'entre eux se couchèrent l'un à côté de l'autre; un ours blanc

fort maigre s'approcha doucement et saisit l'un deux par la nuque. Le matelot ne se défiant de rien, s'écria : « Qui est-ce qui me prend par derrière ? » Son compagnon se retourna et lui dit : « Oh! mon ami, c'est un ours! » et se levant vite, il prit sa course et s'enfuit. L'ours fracassa la tête de ce malheureux et se mit à lécher le sang. Les autres matelots, qui étaient à terre au nombre de vingt, accoururent avec leurs fusils et leurs piques ; ils trouvèrent l'ours qui dévorait le corps, et qui, les voyant paraître, courut sur eux avec une fureur incroyable, se jeta sur un d'entre eux, l'emporta et le déchira en pièces; l'horreur et l'effroi dont ils furent pénétrés leur firent prendre à tous la fuite.

» Ceux qui étaient demeurés à bord, les voyant fuir et revenir vers la mer, se jetèrent dans les canots pour les aller recevoir. En arrivant au rivage, et lorsqu'ils eurent appris cette funeste aventure, ils encouragèrent les autres à retourner avec eux pour attaquer tous ensemble le furieux animal ; trois seulement s'avancèrent un peu, pendant

que l'ours continuait à dévorer sa proie sans se mettre en peine de voir près de lui trois hommes ensemble. L'écrivain du vaisseau de Barentz lui tira un coup de fusil dans la tête, proche de l'œil : cette blessure même ne lui fit pas quitter prise, et tenant le corps du matelot par le cou, il eut encore la force de l'enlever tout entier. Cependant on vit alors qu'il commençait à chanceler ; l'écrivain, s'avançant, lui donna plusieurs coups de sabre et le coupa en pièces sans pouvoir lui faire abandonner sa proie.

» Enfin un pilote lui porta sur le mufle un grand coup de la crosse de son fusil, qui le fit tomber sur le côté, et l'écrivain, sautant aussitôt dessus, lui coupa la gorge. Les deux matelots à demi dévorés furent enterrés dans l'île.»

Le 9 septembre, on reprit la mer, mais l'immense quantité de glaces qui venaient frapper les vaisseaux empêcha d'avancer. Enfin le temps devint si mauvais, si nébuleux, et les orages de neige étaient si fréquents, que l'on reconnut l'impossibilité d'aller plus loin ; ce qui força la flotte à rentrer dans la

Meuse après quatre mois et seize jours de navigation.

Les États-Généraux, peu satisfaits de ce voyage, dont les résultats avaient été loin de répondre aux dépenses et à la grandeur des préparatifs, ne voulurent pas faire les frais d'une nouvelle expédition, mais ils promirent une récompense à ceux qui arriveraient en Chine par la route du N. E. Les négociants d'Amsterdam se réunirent pour équiper deux vaisseaux. L'un d'eux était encore commandé par Heemskerke, avec Barentz pour pilote. Ils partirent le 5 mai 1596; le 1er juin on n'eut pas de nuit, et le 4, sous le 71°, un étrange phènomène parut dans le ciel; c'était deux parélies ou faux soleils. De chaque côté du soleil on voyait un autre soleil et deux arcs-en-ciel qui passaient justement au milieu des trois soleils, et ensuite deux autres arcs-en-ciel, l'un entourant le soleil et l'autre le coupant par le milieu.

Le 5, on aperçut les premières glaces. Comme elles flottaient en morceaux détachés, on les prit de loin pour des cygnes. A mesure

qu'on avançait, la glace devenait plus épaisse. Le 9, on découvrit la terre, et des matelots montèrent au sommet d'une montagne fort escarpée, pour chercher des œufs de mouettes. Ils n'en descendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qui se dressaient au-dessous d'eux, et sur lesquelles ils n'auraient pu tomber sans se briser mille fois. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre pour se laisser couler dans cette posture. Barentz, qui les voyait du rivage, douta longtemps de leur vie.

Les jours suivants, on continua de trouver beaucoup de glaces, et le 21 on jeta l'ancre dans une rade d'une nouvelle terre qui semblait fort vaste. Pendant que l'équipage était allé prendre du lest, un ours blanc entra dans l'eau et nagea vers le bâtiment. Aussitôt les matelots, abandonnant leur travail, se jetèrent dans la chaloupe et dans deux canots, pour aller droit à l'ours; il prit alors le large et fut poursuivi près d'une lieue. La plupart des armes dont on le frappa se rompirent sur son corps; enfin on réussit à le tuer et à l'a-

mener à bord. Sa peau avait treize pieds de long. Plus loin, on découvrit un grand golfe qui avait au centre une île remplie d'oies sauvages couvant leurs œufs. Barentz se crut sur la côte du Groënland; mais il est certain maintenant que cette terre est le Spitzberg, situé entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble. La neige qu'on y voit constamment dans certains endroits, était si peu fondue sur d'autres points, que les rennes, ne pouvant trouver à paître, y étaient tous maigres et décharnés. Cette contrée paraît hérissée de hautes montagnes toujours couvertes de neige, et, dans les plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres ni de buissons. La seule production qu'on y trouve est une mousse courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues, et les seuls animaux qu'on y voie sont des ours blancs monstrueux, des rennes et des renards blancs ou gris.

On se dirigea au sud pour éviter les glaces. Les commandants des deux vaisseaux, n'ayant pu s'entendre sur la route à suivre, se sépa-

rèrent. Barentz vogua vers la Nouvelle-Zemble, longtemps contrarié par les glaces flottantes, le mauvais temps et les vents contraires. Il ne doubla le Cap Nassau que le 6 août; et, comme le vent soufflait de l'E., il s'estima heureux de pouvoir amarrer son bâtiment à une masse de glaces qui avait soixante-douze pieds sous l'eau, et seize au-dessus. En se promenant sur le pont, il entendit un animal souffler, et bientôt il aperçut un ours à la nage qui cherchait à s'élancer dans le navire. « Tout le monde sur le pont! » s'écria-t-il. L'équipage y fut à peine, qu'on vit l'ours appuyant déjà ses griffes sur le bâtiment, et faisant des efforts inouïs pour y monter. Des cris perçants, qui furent poussés tous à la fois, semblèrent effrayer l'animal; il se retira, mais ce fut pour revenir fièrement par derrière le banc de glace. On avait eu le temps de se mettre en défense, et l'ours fut blessé; mais la neige, qui tombait en abondance, ne permit pas de le poursuivre. Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, et les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du

grand banc, que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Barentz, craignant de demeurer pris au milieu de tant de masses, se hâta de quitter ces parages. Le péril était déjà pressant, puisqu'en marchant, le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin, l'on approcha d'un autre banc, où l'on jeta une ancre pour s'y amarrer. Après midi, les glaces recommencèrent à se rompre avec un bruit terrible : on compta plus de quatre cents gros glaçons qui étaient enfoncés de trente pieds sous l'eau, et qui n'avaient que six pieds au-dessus. On avança ainsi péniblement de glaçons en glaçons. Le 19, il fallut virer de bord ; le bâtiment se trouva pris au milieu des glaces dans le port des Glaces, que Barentz avait ainsi nommé lors de son premier voyage. Dès-lors, on comprit que le sort le plus favorable serait d'être obligé de passer l'hiver dans cette région d'horreur. Le 27, les glaçons recommencèrent à flotter ; le vent les poussait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, que le péril augmentait de minute en minute. On mit alors la chaloupe à la

mer comme dernière ressource; le 29, les glaçons accumulés les uns sur les autres ne cédèrent à aucun des instruments qu'on employa pour les rompre; le 30, ces amoncellements redoublèrent, et la neige, qui tombait en abondance, exhaussait encore ces terribles remparts. Tout craquait horriblement à bord du vaisseau; on s'attendait à le voir crever bientôt et se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés sous le vaisseau du côté du courant que de l'autre, il était demeuré penché; mais ensuite ils s'amoncelèrent aussi de l'autre côté, de sorte que le bâtiment se trouva droit et monté sur les bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir de l'élever avec des machines. Le 31, le gouvernail fut emporté, et le vaisseau ne dut sa conservation qu'à la protection évidente de Dieu. On commença alors les préparatifs pour hiverner; on porta à terre le canot, la chaloupe, des armes, des munitions et des vivres. Le trajet était pénible, et on employa un temps considérable à ces différents transports. Déjà on parlait de démolir

le vaisseau pour construire une hutte et servir de combustible, quand des matelots, qui avaient pénétré dans le pays, trouvèrent une grande quantité de bois sur les bords d'une petite rivière. Cette nouvelle était des plus agréables, car on commençait aussi à manquer d'eau; on était donc certain de se procurer de l'eau et du bois, ces deux objets de première nécessité. Les Hollandais se mirent alors à transporter le bois dans le lieu choisi comme étant le moins exposé au vent, et le charpentier commença à construire la hutte; mais le 21 on eut le malheur de perdre cet homme si utile. Il fut impossible de lui creuser une fosse dans la terre. La nécessité enseigna à ceux qui survivaient les moyens de continuer la construction de la cabane, et, peu à peu, celle-ci devint suffisante pour les abriter tous. Elle ne fut terminée que le cinq du mois suivant. L'équipage ne consistait plus qu'en seize hommes, dont plusieurs étaient malades, et il gelait si fort, que, lorsqu'on se mettait un clou dans la bouche, il restait attaché aux lèvres, et on

ne pouvait l'en retirer sans emporter la peau.

Le 5 octobre, on fut étonné de voir la mer ouverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces où le vaisseau était pris eussent commencé à se fondre. «Il semblait, dit De Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace d'environ trois pieds de haut pour l'entourer, et l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occupait était gelé jusqu'au fond, c'est-à- dire de dix pieds. On dépeça le gaillard d'avant et la chambre de poupe, afin de se procurer des planches pour couvrir la hutte.»

Le temps s'étant un peu radouci, on travailla activement jusqu'au 25 avec des efforts extraordinaires : il s'agissait de transporter à la hutte tous les vivres et les agrès.

Les matelots étaient occupés à ce pénible travail, lorsque Barentz, levant les yeux, vit derrière le vaisseau trois ours qui s'avançaient. Il fit de grands cris, dont les siens comprirent le sens, et qu'ils secondèrent aussitôt; mais les trois monstres n'en paru-

rent pas effrayés. Alors on chercha à se défendre. Il se trouva heureusement sur un traîneau deux hallebardes, Barentz en prit une et De Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau, et l'un d'eux, en passant sur la glace, tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; on ne douta pas qu'il ne fût le premier dévoré; les autres rentrèrent heureusement, toujours poursuivis par les terribles animaux. On les arrêta d'abord, en leur lançant des pièces de bois et divers ustensiles, sur lesquels ils se précipitèrent comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Mais les projectiles commençaient à manquer, et les ours revenaient à l'assaut avec la même furie, quand Barentz, consultant son désespoir plus que sa prudence, jeta sa hallebarde, qui vint frapper fortement le muffle du plus grand ours. L'animal en fut si blessé, que tous les trois firent retraite.

Les jours suivants, on s'occupa des travaux intérieurs pour remédier à l'obscurité qui allait envelopper la contrée. En effet, le

4 novembre, le soleil disparut complètement, et fut en quelque sorte remplacé par la lune, qui brillait jour et nuit. Le 6, le jour fut si sombre, qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge était gelée. Comme on ignorait combien de temps cette situation pouvait durer, on fit un état des vivres, et les rations furent réglées à quatre livres cinq onces de biscuit pour huit jours. Le vin manquant presque tout-à-fait, la distribution fut bornée à deux petits verres par jour. L'unique boisson était l'eau de neige fondue, la bière n'étant plus potable. La provision de poissons secs et de viande était encore assez abondante, et cette dernière était augmentée par les renards qu'on prenait, avec des piéges, en grande quantité, et dont la fourrure fournissait des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1er décembre, la hutte se trouvant ensevelie sous les neiges, on eut cruellement à souffrir de la fumée, et l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours,

sans aucun autre soulagement contre le froid que des pierres qu'on faisait chauffer, et qu'on se passait tour à tour dans les lits. Il gela si fort au-dedans, que les planchers et les murs étaient revêtus de plusieurs doigts de glace, et qu'il s'en trouva jusque dans les lits. Les montres étant hors de service, Barentz fit une horloge de sable, que chacun fut chargé de surveiller à son tour.

Le 7, un accident horrible faillit emporter tous ces malheureux à la fois. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, qui devenait de plus en plus intense, on résolut d'aller prendre sur le vaisseau le charbon de terre qu'on y avait laissé. On fit, vers le soir, un grand feu de ce combustible, qui produisit effectivement beaucoup de chaleur; mais personne ne songeait aux suites. On avait pris soin de boucher soigneusement les fenêtres pour s'assurer une nuit chaude et tranquille. Bientôt les Hollandais se trouvèrent tous attaqués d'étourdissements et de vertiges qui leur ôtaient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais

encore la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte et l'ouvrirent; mais le premier qui voulut sortir tomba sans connaissance. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid même, qu'ils avaient regardé comme leur plus grande souffrance, servit à les rétablir; et ils demeurèrent persuadés qu'un quart-d'heure plus tard ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

«Pendant tout le mois de décembre, le froid fut excessif, et dans la hutte même, dit la relation, le cuir des souliers gela aux pieds et se durcit de manière à ne pouvoir plus servir; nous nous fîmes des chaussures du dessus des peaux de mouton que nous avions, avec trois ou quatre paires de chaussons l'une sur l'autre; nos habits étaient tout blancs de verglas, et si l'un de nous demeurait quelque temps dehors, il s'élevait sur ses lèvres, au visage et aux mains, des pustules qui gelaient aussi. Le feu semblait manquer de chaleur : il fallait brûler ses bas pour en ressentir un peu aux jambes et aux

pieds, et l'on n'aurait pas même senti la brûlure des bas, si l'odorat n'en eût été frappé. Ce fut au milieu de ces terribles souffrances que les malheureux restes de notre équipage entrèrent dans l'année 1597.»

Le commencement de cette année fut tout aussi rude, ce qui n'empêcha pas les Hollandais de célébrer la fête des Rois : le sort favorisa un matelot qui se trouva ainsi seul roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire d'un pays qui a plus de deux cents lieues de long entre deux mers.

On peut aisément se figurer l'excès de la joie de ces infortunés, quand, le 16 janvier après-midi, ils remarquèrent dans le ciel une certaine rougeur : c'était comme le messager du soleil qui revenait, quoique Barentz leur assurât que cet astre ne paraîtrait pas sur l'horizon avant deux semaines. «Cependant, dit De Veer, le 24 janvier, le temps étant beau et le vent à l'ouest, j'allai sur le bord de la mer avec Heemskerke, du côté du sud, et, contre notre attente, je vis le premier une partie du disque du soleil ; nous courû-

mes aussitôt à la maison annoncer cette bonne nouvelle à Barentz et à nos autres compagnons, qui n'en voulurent rien croire. Les deux jours suivants, le ciel fut chargé de nuages, et nous eûmes un brouillard épais. Enfin, le 27, le temps fut serein, et nous vîmes le disque du soleil paraître tout entier au-dessus de l'horizon, ce qui nous réjouit tous et nous fit rendre de ferventes actions de grâces à Dieu, dont la bonté permettait que nous vissions encore cette éclatante lumière.»

Les ours disparus avec le soleil revinrent avec lui; chaque jour ils causaient des alarmes nouvelles suivies de cris de joie quand on parvenait à abattre un de ces terribles ennemis. Les mois de février, de mars et une partie de celui d'avril eurent des alternatives continuelles de beau et de mauvais temps, de brouillards et de gelée. A la fin d'avril, les Hollandais se rendirent au rivage et considérèrent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer et qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville, avec ses maisons entremêlées de tours, de

clochers, de bastions et de remparts. Quelques jours plus tard il ne restait de glaces que celles qui entouraient le vaisseau. On parla alors de quitter ce funeste lieu, les meilleurs vivres commençant déjà à manquer. Cependant le capitaine Heemskerke avait déclaré qu'on ne se remettrait en mer qu'à la fin de juin ; mais dès le 21 mai, voyant les glaces ramenées par un vent de nord-est et jugeant l'impossibilité de dégager le vaisseau, il donna l'ordre de travailler à l'équipement de la chaloupe et du canot : il ne restait plus que ces deux frêles embarcations.

La chaloupe, qui n'était pas sortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer ; il n'en fut pas ainsi du canot qui était enfoncé dans la neige : il coûta des efforts inouis à dix hommes affaiblis par des privations de toute espèce. Pendant qu'ils s'employaient à ce travail avec ardeur, les matelots virent paraître un ours effroyable. Ils rentrèrent aussitôt dans la hutte, et les plus habiles tireurs se distribuant aux trois portes, l'at-

tendirent avec leurs fusils; un autre monta sur la cheminée avec le sien. L'ours marcha fièrement vers la hutte, et s'avança jusqu'à l'une des portes, sans être aperçu par le matelot qui la gardait; mais d'autres ayant averti leur camarade par leurs cris, celui-ci tourna la tête, et malgré sa première frayeur il perça l'ours d'une balle de gros calibre; si l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivait souvent dans un climat aussi rude, il eût été infailliblement dévoré. L'ours tomba sur le coup et fut promptement achevé.

Lorsque les deux embarcations furent radoubées, il fallut les traîner au rivage avec les agrès et les provisions qui restaient encore. Pour cela, on entreprit d'ouvrir une route, ce qui fut très-pénible; il fallait non-seulement écarter des neiges à demi-fondues, mais déranger, creuser ou aplanir les glaces, et encore était-on souvent interrompu dans ces fatigues par de grands ours maigres et décharnés qui venaient de la haute mer sur des glaçons et qui obligeaient de se partager entre le combat et le travail; cependant ces

obstacles furent à la fin surmontés, et le 13 les bâtiments furent mis à l'eau.

Barentz, dont la santé s'était affaiblie depuis longtemps, rappela toutes ses forces pour écrire le récit de l'expédition. Il mit le papier dans un étui de fusil qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, et une copie de cet écrit signée de tous les Hollandais fut déposée dans chacun des canots.

L'embarquement de toutes les choses nécessaires étant terminé, on mit à la voile le 14 juin 1597, à six heures du matin. S'abandonnant alors à la volonté et à la bonté de Dieu, les Hollandais partirent dans leurs embarcations découvertes en suivant la route par laquelle ils étaient venus. Le long de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, il leur arriva bientôt un nouveau malheur qui les plongea tous dans la consternation et le désespoir. Le 19, ils étaient étroitement pris dans les glaces. Le 20, à neuf heures du matin, De Veer passa de la chaloupe dans le canot pour apprendre à Barentz que Nicolas Andrisz, un des meilleurs matelots, appro-

chait de sa fin : « La mienne, répondit Barentz, n'est pas éloignée non plus. » Ses gens qui le voyaient examiner attentivement une carte marine ne pouvaient s'imaginer qu'il fût si mal; mais bientôt, quittant la carte, il dit à De Veer que les forces lui manquaient; après quoi, sans ajouter un mot, il expira subitement. Cette mort jeta une profonde terreur sur les deux embarcations. Barentz avait été comme l'ame du voyage, et tout le monde avait la plus grande confiance dans ses lumières.

On connaît bien des exemples de voyages effectués sur une mer orageuse dans des barques découvertes, mal fournies d'eau et de provisions; mais il n'en existe peut-être pas un qu'on puisse comparer à celui-ci, où quinze hommes dans de frêles bateaux parvinrent à traverser onze cents milles sur un Océan embarrassé de glaçons, exposés au danger, tantôt d'être submergés par les vagues, tantôt d'être écrasés par le choc d'énormes masses de glace, attaqués sans cesse par des ours féroces, après avoir enduré

pendant plus de quarante jours toutes les extrémités du froid, de la fatigue et de la faim; et cependant, excepté les deux qui moururent et qui étaient déjà très-malades quand ils s'embarquèrent, tous arrivèrent en bonne santé au port russe de Kola, où ils eurent la satisfaction de retrouver le vaisseau qui s'était séparé d'eux l'année précédente.

Heemskerke obtint du gouverneur russe de faire transporter dans les magasins de la marine les deux bateaux qui les avaient apportés, et de les consacrer à la postérité comme les monuments de la plus étrange navigation dont la mémoire des hommes ait conservé le souvenir.

Les restes de ce malheureux équipage s'embarquèrent sur le vaisseau hollandais, et le 1er novembre ils furent reçus à Amsterdam avec autant d'admiration pour leur courage que d'intérêt et de curiosité pour la singularité de leurs aventures.

CHAPITRE IV.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES PENDANT LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Weymouth. — Hall. — Hudson. — Button. — Gibbons. — Baffin. — Bennet. — Poole. — Munk. — Fox. — James. — Gillam. — Wood.

GEORGE WEYMOUTH (1602).

Les négociants des Compagnies anglaises de Turquie et de Moscovie préparèrent, en 1602, une expédition à frais communs, dans le but de se rendre en Chine par le nord-ouest; elle consistait en deux petits bâtiments, et avait pour chef le capitaine George Weymouth.

Parti le 2 mai, il vit des glaces pour la première fois le 18 juin. Deux jours après, il eut connaissance de l'île de la Résolution; en avançant à l'ouest, il passa plusieurs

bancs de glace; pendant un mois, il navigua au nord-ouest, sans pouvoir approcher aucune terre. Le 19 juillet, l'équipage forma secrètement le projet de faire route pour l'Angleterre, pendant le sommeil du capitaine, et de le tenir renfermé dans sa chambre. Mais il découvrit le complot à temps pour en empêcher l'exécution. La raison que les matelots donnèrent par écrit de leur conduite, était que, s'ils passaient l'hiver entre les 60° et 70° de latitude, le mois de mai arriverait avant qu'ils pussent faire la moindre tentative, tandis que, le 1er mai de l'année suivante, ils pourraient être de retour dans ces parages, après avoir relâché dans un port d'Angleterre. Ces raisons ne changeant en rien la détermination du capitaine, les mutins se jetèrent sur le gouvernail et se dirigèrent au sud; mais le chef déploya une grande fermeté et les fit punir sévèrement. Ce fut là le seul épisode de ce voyage, qui échoua complètement. Weymouth ne fit aucune découverte que Davis n'eût faite avant lui; il ne vit pas même le Groënland et n'a-

vança pas aussi loin au nord que quelques-uns de ses devanciers. Il ne donna aucune lumière importante pour l'exécution de l'entreprise; cependant Davis et lui ont guidé Hudson dans la découverte du détroit et de la mer qui portent son nom.

JAMES HALL (1605—1607).

Jusqu'alors la nation danoise, qu'on pouvait regarder comme la plus directement intéressée à tenter de nouvelles découvertes dans les mers arctiques, avait vu, avec une indifférence apparente, les expéditions réitérées des Anglais. Cependant elle sortit à la fin de sa léthargie. Christian IV fit équiper deux vaisseaux et une pinasse, destinés à aller reconnaître le Groënland. A l'exception de l'amiral, les commandants étaient tous Anglais, et le premier pilote, James Hall, appartenait aussi à l'Angleterre. Comme Hall était le personnage le plus important, quoique dans un poste inférieur, cette expédition

est connue dans l'histoire des voyages sous son nom.

La navigation dans la mer du Nord fut, ainsi qu'elle l'est ordinairement, entravée par les glaces, les neiges et les brouillards. Cependant, le 12 juin, on arriva dans le golfe Christian (Groënland), où plusieurs hommes de l'équipage descendirent et visitèrent des tentes de naturels; elles étaient couvertes de peaux de phoque; on trouva dedans, entre autres ustensiles, plusieurs marmites suspendues sur une petite lampe; dans l'une il y avait une tête de chien qui cuisait.

Les naturels ne tardèrent pas à s'approcher du vaisseau dans leurs canots, pour échanger des côtes de baleine, des peaux de phoque, des dents de morse et des cornes de licorne contre des clous et de vieilles ferrailles. On leur offrit du vin; et, comme ils n'en trouvaient point le goût agréable, ils le refusèrent, et burent avec avidité des pots entiers d'huile de baleine. A peine furent-ils retournés à terre qu'ils se mirent à lancer,

au moyen de leurs frondes, des pierres contre l'équipage, avec tant de furie, que personne ne pouvait rester sur le tillac. Quelques décharges de mousqueterie suffirent pour les dissiper. Les Danois côtoyèrent ensuite le rivage jusqu'au 69° de latitude; puis, virant de bord, ils descendirent le détroit de Davis, et, le 10 août, ils mouillèrent devant Elseneur.

L'année suivante, le roi de Danemark, décidé à continuer les découvertes au Groënland, ou poussé plutôt par le désir de se procurer de l'argent dont on prétendait avoir trouvé une mine très-riche, fit équiper quatre vaisseaux et une pinasse. Hall en était le pilote major. Ce voyage n'offre de curieux que la découverte d'une rivière (*le Fos*), dans le Groënland. On vit sur le bord le village d'hiver des indigènes : il consistait en quarante cabanes environ, dont les murs, les poutres et les solives étaient en côtes de baleine. Elles étaient couvertes de terre, et avaient, sous terre, des espèces de caveaux de douze pieds carrés et d'environ six pieds

de profondeur. Les Danois remarquèrent, dans le lieu où les naturels enterraient leurs morts, que les cadavres étaient enveloppés dans des peaux de phoque et ensuite couverts de pierres. Cette expédition malheureuse fut suivie d'une seconde qui n'eut pas plus de succès.

HENRY HUDSON (1607—1610).

Les Compagnies anglaises n'ayant pas réussi dans leurs tentatives au N. E. et au N. O., résolurent d'essayer une nouvelle route, et de diriger une expédition droit au pôle arctique. On choisit pour la commander Henry Hudson, marin intrépide et expérimenté, qui joignait la pratique à une connaissance profonde de la théorie de la navigation; jamais personne ne connut mieux le métier de la mer; son courage était à l'épreuve de tous les événements, sa constance infatigable. Ce hardi navigateur partit le 4 mai 1607, avec dix matelots et un mousse sur un petit bâtiment. Le 13 juin, il vit la côte orientale du

Groënland ; il approcha rarement de la terre et continua sa route au N. E., dans l'espoir de trouver le Spitzberg. Le 27, il était à la hauteur de ce pays, qu'il trouva couvert de brumes; la glace formait un rempart large et épais le long du rivage, pendant quinze à seize lieues. Le 1er juillet, les glaces entraînèrent le navire au milieu d'elles; il y avait beaucoup de bois flottant, un grand nombre de phoques et quelques ours blancs. L'intention d'Hudson était de traverser les glaces en cet endroit, pour doubler l'extrémité méridionale du Spitzberg; mais le vent étant au sud, il entra dans une baie libre et de couleur verte. « Toutes les fois, dit-il, que la mer paraissait verte, elle était toujours libre; mais lorsqu'elle semblait bleue, elle était généralement couverte de glaces. » Il fit route au N. et entra dans une baie profonde, à l'extrémité de laquelle le lieutenant et le contre-maître allèrent à terre; ils y trouvèrent des dents de morse, des côtes de baleine, des bois de renne et des sources d'eaux thermales. Cette reconnaissance se

prolongea, sans résultats, jusqu'au 13 juillet. Les provisions étant épuisées et la saison avancée, Hudson se hâta de regagner l'Angleterre, où il aborda heureusement.

On lui laissa peu de repos. Dès le 22 avril 1608, il repartit pour le N. E., avec quatorze hommes d'équipage. Dans le commencement de juin, il se trouva arrêté par les glaces. Il essaya de passer au travers, mais elles étaient si épaisses et si serrées, qu'après avoir fait quatre ou cinq lieues, il crut prudent de virer de bord, ce qu'il effectua sans que son bâtiment en souffrît. Du 9 au 15 juin, il avança fort peu, à cause des glaces et du brouillard.

« Le 15 juin, dit-il, étant par 79° 7' de latitude, un des hommes de l'équipage aperçut une sirène; elle était très-près du bâtiment et regardait fixement les matelots appelés par les cris de leur compagnon; peu de temps après, une vague lui passa sur le corps: elle disparut. A partir de la ceinture, son dos et sa poitrine étaient comme ceux d'une femme; son corps était gros, sa peau très-

blanche, et de longs cheveux noirs pendaient sur son dos. Lorsqu'elle disparut dans l'eau, ils virent sa queue qui ressemblait à la queue d'un marsouin et qui était fourchue comme celle d'un maquereau. » Nous avons cité textuellement ce passage, pour donner une idée des contes qui se lisent dans les relations des anciens navigateurs.

Le 25 juin, Hudson perdit l'espoir de trouver un passage de ce côté, à cause de la proximité de la Nouvelle-Zemble et de la grande quantité de glaces. Son projet fut alors de passer par le détroit de Waïgatz, de doubler le cap Nord de Tartarie, ou de découvrir la raison qui empêchait de le faire. Les glaces mirent encore obstacle à ses desseins : il fut obligé de revenir à l'ouest et de là en Angleterre.

Les négociants anglais découragés cessèrent d'employer Hudson, qui alla offrir ses services en Hollande; ils furent acceptés. On le chargea d'un voyage dont rien n'a pu jusqu'à présent faire connaître le véritable but, et qui amena la découverte du grand

fleuve des Etats-Unis qui a conservé le nom du navigateur anglais.

De riches particuliers anglais, animés de l'amour des sciences et convaincus de l'existence du passage, équipèrent un vaisseau à leurs frais et le confièrent encore à Hudson, dont les travaux avaient fait connaître l'intrépidité. La relation de cette expédition, toute imparfaite qu'elle soit, prouve évidemment que ce hardi marin passa par le détroit qui porte son nom et qu'il entra dans la vaste mer méditerranée qu'on a justement nommée d'après lui. Laissant de côté les détails du voyage, nous arriverons tout de suite à la catastrophe qui priva l'Angleterre de cet homme à jamais célèbre.

Hudson, voyant son vaisseau entouré de glaçons et désespérant de pouvoir jamais l'en tirer, déploya sa carte et fit voir à l'équipage qu'il avait pénétré dans le détroit plus de cent lieues plus avant qu'aucun Anglais, leur laissant le choix d'aller plus loin ou de retourner. Les avis étant partagés, il navigua au sud et entra dans la baie de Saint-Michel

d'où il partit aussitôt; les matelots, qui espéraient rester dans cette baie, firent entendre des murmures de mécontentement excités par la sévérité du capitaine qui avait cassé le lieutenant et le contre-maître pour cause d'insubordination. Après avoir vécu trois mois dans un labyrinthe d'îles sans fin, Hudson trouva, le 1er novembre 1610, un endroit où il fit mouiller le vaisseau qui, dès le 10, fut entouré de glaces. Pendant ce temps, on tramait un complot dont il devait être la victime; les principaux chefs étaient le contremaître et un jeune homme nommé Green, qu'Hudson avait pris avec lui pour le sauver de la misère. Le motif apparent fut la diminution des vivres; les rebelles se servirent de ce prétexte pour exciter le mécontentement de l'équipage. Pendant les trois premiers mois, on avait pu tuer dans le pays beaucoup de coqs de bruyères et d'autres oiseaux; mais à leur départ, on avait été réduit à manger de la mousse et des grenouilles. Les glaces s'étant rompues, sept hommes étaient partis dans la chaloupe et étaient revenus le pre-

mier jour avec cinq cents poissons gros comme des harengs; mais cette ressource n'avait pas tardé à s'épuiser.

Hudson avait commencé alors ses préparatifs de départ; il avait distribué le reste des vivres et fait route au nord-ouest. Le 18 juin 1611, on fut arrêté par les glaces; le 21, les conspirateurs, Green à leur tête, se saisirent d'Hudson, lui lièrent les mains derrière le dos et le jetèrent dans la chaloupe avec son fils et sept autres personnes qui étaient malades; on leur donna un fusil de chasse, de la poudre, des balles, des piques, un pot de fer, un peu de viande; puis coupant l'amarre qui retenait la chaloupe, les séditieux abandonnèrent ces infortunés au milieu des glaces; jamais depuis on n'entendit parler d'eux.

Le vaisseau, commandé alors par Green, resta longtemps dans les glaces; quand il fut délivré, on aborda dans une île à l'extrémité du détroit. Une querelle s'étant engagée avec les naturels, Green et huit de ses compagnons furent tués. Ceux qui survécurent se trouvèrent dans la plus horrible détresse,

sans provisions, si ce n'est trois cents oiseaux qu'ils étaient parvenus à tuer, et quelque peu de viande; on faisait cuire un petit morceau de cette viande avec la moitié d'un oiseau pour chaque homme. Bientôt il ne resta plus que les oiseaux; à la fin, les Anglais furent obligés de manger les chandelles et de faire frire la peau et les os des oiseaux qu'on avait réduits en poudre. Au moment où le dernier oiseau était dans la marmite, le contre-maître, devenu chef des révoltés, mourut d'inanition; les autres se décidèrent à rentrer à Plymouth.

Pricket, écrivain du vaisseau, qui a donné ces détails, sut si bien rejeter le blâme de cette horrible conduite sur ceux qui étaient morts, qu'on le laissa tranquille avec le petit nombre des survivants, qui avaient d'ailleurs été suffisamment punis par les maux qu'ils avaient soufferts.

SIR THOMAS BUTTON (1612).

A la nouvelle de cette catastrophe, les

Compagnies anglaises se hâtèrent d'armer une autre expédition dont le motif fut la recherche d'Hudson et de ses compagnons. On choisit pour cette noble entreprise Thomas Button, officier de haute naissance et d'une habileté reconnue. On lui donna deux vaisseaux chargés de vivres pour dix-huit mois. Il quitta l'Angleterre en mai 1612, et entra bientôt dans le détroit d'Hudson; une furieuse tempête qu'il essuya dans le dangereux passage et qui le jeta au sud l'obligea de chercher un port. Il mouilla le 15 août dans une anse au nord d'une rivière qu'il nomma *rivière Nelson*; ainsi il aborda le premier sur la côte orientale de l'Amérique dans l'ouest de la baie d'Hudson. Dans la résolution de passer l'hiver sur cette côte, il plaça le plus petit de ses vaisseaux devant le sien et les fortifia tous deux d'un pilotis de sapins renforcé de terre pour se garantir de la neige, des glaces, des pluies et des flots; il se tint enfermé à bord avec l'intention d'y entretenir continuellement trois grands feux; ses soins ne furent pas moins constants pour la sûreté de ses équipages : cependant il perdit

plusieurs matelots et lui-même eut beaucoup à souffrir des rigueurs du froid. Pendant tout l'hiver, il eut la sage politique d'occuper utilement ses officiers pour leur ôter toute occasion de murmures; il employa les uns à mesurer les routes et les distances, les autres à tenir compte des variations du temps, des degrés du froid et des autres phénomènes de l'air. Il les mit aussi dans la nécessité de s'appliquer tous en leur proposant des questions auxquelles ils étaient obligés de répondre.

Quoique la rivière eût commencé à s'ouvrir, Button ne remit en mer que plus de deux mois après. Il visita la côte occidentale de la baie qui prit son nom, et le pays voisin fut nommé *Nouvelle-Galles;* il s'avança jusqu'au 65°, et revint en Angleterre, fort satisfait de ses observations et persuadé de l'existence d'un passage au nord-ouest.

GIBBONS (1614).

Gibbons, qui avait accompagné Button

l'année précédente, fut employé, en 1614, à la recherche du passage, et ne réussit pas mieux dans son voyage. Il manqua l'entrée du détroit d'Hudson et fut entraîné dans une baie que les matelots appelèrent, par dérision, *Trou de Gibbons,* sur la côte du Labrador; il y fut retenu vingt semaines entières dans un continuel danger, et son vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise.

ROBERT BYLOT ET WILLIAM BAFFIN (1615—1616).

La Compagnie ne se laissa point rebuter par l'inutilité des dépenses énormes de tant d'expéditions infructueuses; elle enleva à Gibbons le commandement de son vaisseau et le donna à Robert Bylot; celui-ci était accompagné du célèbre William Baffin, dont la réputation a éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 16 avril 1615; et, à peine furent-ils près du Groënland, qu'ils virent d'énormes blocs de glace, dont quelques-uns avaient

plus de deux cents pieds de hauteur. Ils continuèrent leur route au nord, et découvrirent, dans la baie de Lumley, un groupe d'îles que l'on nomma *Sauvages*; on y rencontra des huttes, des canots et des chiens; mais on n'y vit pas d'hommes. Cependant, en gravissant un rocher, on aperçut en mer un grand canot, dans lequel il y avait quatorze naturels. Les chiens, au nombre de quarante, étaient tous muselés, de couleur noire mêlée, et ressemblaient à des loups. Ils servaient à tirer sur la glace des traîneaux auxquels on les attelait avec des colliers.

Le vaisseau fut souvent arrêté par la glace dans les passages étroits entre les îles; quelquefois elle barrait entièrement ces passages. Baffin fait observer qu'il vit en même temps le soleil et la lune, phénomène qui n'est pas extraordinaire lorsqu'il fait beau, mais qui alors n'avait pas encore été remarqué. La glace ouvrit enfin un passage, et les Anglais trouvèrent un groupe d'îles qu'ils nommèrent *Iles des Moulins*, à cause des masses de glaces flottantes qui, en se froissant entre ces

îles, semblaient se moudre. Dans les canaux étroits formés par ces mêmes îles, les glaces se dirigeant d'un côté et le courant de l'autre, le vaisseau courait souvent le danger d'être brisé entre ces deux forces contraires. « Mais Dieu, dit Baffin, qui est plus fort que les glaces et les courants, nous préserva de tout mal, nous et notre vaisseau. »

La direction de la marée leur fit concevoir des espérances de salut, qui augmentèrent encore lorsque la sonde, à une lieue de la côte, indiqua cent quarante brasses; mais elles furent bientôt détruites. Après avoir doublé le cap *Comfort* (Groënland), Bylot remarqua que la terre se prolongeait au N. E. Plus on avançait vers le nord, plus l'eau était basse; il en conclut qu'il était dans une grande baie (c'était le détroit de Davis), et il vira de bord sans pousser plus loin ses recherches. En côtoyant la terre au sud, on rencontra une immense quantité de morses et beaucoup d'oiseaux de mer. La position et la direction des terres ne donnant aucun espoir de trouver un passage de ce

côté, Bylot prit le parti de rentrer dans sa patrie.

Il en repartit le 19 avril 1616, toujours accompagné de Baffin, et six semaines après ils étaient arrivés au point le plus septentrional où Davis fût parvenu. Ils mouillèrent auprès d'un groupe d'îles: mais, à la vue du vaisseau, les naturels s'enfuirent en abandonnant leurs tentes. Ils trouvèrent cependant plusieurs femmes qui s'étaient cachées parmi les rochers; il y en avait de jeunes et de vieilles; l'une de ces dernières ne paraissait pas avoir moins de quatre-vingts ans. Ils appelèrent ce groupe *Iles des Femmes* (Women's islands). Peu à peu les hommes revinrent; ils paraissaient très-pauvres; ils se nourrissent de la chair du phoque qu'ils mangent crue, et se vêtent de sa peau. Les femmes ont la figure marquée de raies noires. Ils semblent adorer le soleil qu'ils montrent constamment de la main en s'écriant en même temps *Yliaout!* Les hommes et les chiens sont enterrés de la même manière: on les couvre indistinctement d'un monceau de pierres.

De là les Anglais se dirigèrent au N. en suivant un canal large de sept à huit lieues; au 73° 45' de latitude, les glaces les forcèrent à s'arrêter près de plusieurs petites îles. Une quarantaine de sauvages vinrent dans leurs canots échanger des peaux de phoque, des dents de morse et des cornes de licorne, contre de petits morceaux de fer, des grains de verre. Cet endroit reçut le nom de *Horn Sound* (baie des Cornes). Le 18, ils purent continuer leur route, mais le temps était extrêmement froid; il gelait si fort que le jour de la Saint-Jean les haubans, les voiles et les manœuvres ne pouvaient être maniés. Le 1er juillet, ils entrèrent dans une mer ouverte qui longtemps fut connue sous le nom de *Baie de Baffin,* et que les géographes modernes nomment avec raison *Mer de Baffin.* Dans l'exploration des différentes anses et baies de cette mer, le vaisseau fut presque toujours environné d'une grande quantité de baleines; les morses étaient aussi très-abondants. Les résultats de cette découverte ont été immenses pour le commerce de l'Angle-

terre, et la compagnie a depuis été largement indemnisée des frais considérables qu'elle avait avancés. Bylot remonta jusqu'au 77° 50' de latitude; puis, descendant à l'ouest, il découvrit la baie de *Lancastre,* qu'on a démontré depuis être un détroit. « Ici, dit Baffin, notre espoir de trouver un passage commença à diminuer de jour en jour; car, depuis cette baie, en allant au sud, nous vîmes constamment une barrière de glace entre le rivage et nous, tandis que la mer était ouverte au large; et, bientôt entourés de ces glaces énormes, nous fûmes obligés de descendre vers l'est. Bientôt nous cessâmes de suivre la côte occidentale, et, voyant que nous avions terminé nos découvertes, et que l'année était trop avancée pour nous permettre d'aller au fond de la baie chercher des baleines, nous nous déterminâmes à faire route pour le Groënland, afin d'y trouver quelques rafraîchissements pour nos matelots qui presque tous étaient malades; un d'eux était déjà mort, et trois étaient couchés dans leur hamac, n'ayant plus qu'un souffle de vie. » Les

Anglais mouillèrent dans le détroit de Cockin ; ils y trouvèrent une grande quantité de cochléaria qu'ils firent bouillir dans de la bière; ils mêlèrent aussi cette plante avec de l'oseille et une espèce de chicorée, herbes très-abondantes dans ce lieu, et en firent de très-bonnes salades : au bout de huit jours tous les malades étaient rétablis.

Les Anglais partirent le 6 août, et entrèrent le 30 dans le port de Douvres. « Pour ce bienfait, ainsi que pour toutes ses autres bontés, le Seigneur a toute notre reconnaissance. » C'est par cette action de grâces que Baffin termine sa narration.

Le savant secrétaire de l'Amirauté anglaise, John Barrow, après avoir analysé les travaux de Baffin, ajoute ces amères critiques : « Ce voyage, qui aurait dû être, et qui peut être encore regardé comme le plus important qui jamais ait été entrepris, soit avant, soit depuis cette époque, jusqu'en 1818, est au contraire celui dont la relation est la plus vague et la moins satisfaisante; elle ne ressemble nullement aux autres journaux de Baffin; tous les

renseignements susceptibles d'être utiles sont si vagues et si incertains, que chaque géographe qui, depuis, a composé des cartes, a placé la baie de Baffin dans la position que son imagination lui traçait. » Barrow, plus prudent que ses prédécesseurs, ne fait sur sa carte qu'indiquer le nom de cette baie, sans même en tracer les contours, et sans marquer la baie de Lancastre.

A cette injustice flagrante opposons tout de suite l'opinion d'un juge compétent en pareille matière. Le capitaine Ross, après s'être élevé avec force contre Barrow, qui est venu enlever à Baffin l'honneur de ses découvertes, formule ainsi son opinion : « Personne, du moins parmi ceux qui connaissent la théorie de la navigation, ne peut ignorer la difficulté qu'éprouvaient les anciens navigateurs pour déterminer les longitudes. Que Baffin ait eu sa part de cette difficulté générale, c'est ce dont on ne saurait être surpris, et c'est pourquoi j'ai attribué les erreurs qu'il a commises, et que je vais relever, non aux observations qu'il a pu faire pendant

quelques jours qu'il passa à traverser la baie qui porte son nom, mais à la distance qu'il parcourut et à la longueur du temps qu'occupa son voyage d'Angleterre dans cette baie, le temps de ce voyage ayant été de plusieurs mois, et celui de la traversée seulement de quelques jours.

» Par suite de ce fait, j'ai commencé par déterminer la vraie longitude de la côte occidentale de cette baie, et je l'ai prise pour base de tous les calculs qu'il fit ensuite et que j'ai entrepris de rectifier.

» Ayant d'abord déterminé ce point, et supposant que la distance qu'il a calculée dans son court passage à travers la baie soit correcte — et je ne vois pas qu'il ait pu commettre quelque erreur — il en doit résulter qu'il a vu toute cette terre à l'est des îles Melville et au nord du détroit de la Fury, que nous avons supposée depuis découverte par nos navigateurs modernes.

» Le détroit de l'Hécla et de la Fury de Parry devient le détroit de Baffin de cet ancien navigateur; et la terre que nous avons placée

sur notre carte, comme étant l'un des détroits du Prince-Régent, devient aussi l'île à laquelle James a donné son nom. Plus loin, la terre au sud de cette île, dont nous avons suivi la côte occidentale, se trouve être les Trois Iles de Baffin et son île Cumberland. D'après ces mêmes motifs, le détroit de Barrow sera la baie de Lancastre, le Sommerset du Nord de Parry; la terre que Baffin nomme *du Prince Guillaume,* et la côte en face, qui a été nommée le *Devon du Nord,* deviendront également la côte occidentale de l'île de James. Il est à espérer qu'un examen futur confirmera la vérité de ces assertions, et prouvera combien Barrow a agi légèrement en effaçant de gaîté de cœur toutes les découvertes de Baffin. »

ÉTIENNE BENNET (1603—1608).

Les voyages dont nous venons de parler, exécutés dans des vues purement scientifiques, servirent à jeter les fondements d'un commerce régulier avec la Russie, et furent

l'origine de l'établissement des pêcheries de Terre-Neuve, du détroit de Davis et du Spitzberg. Nous allons mentionner les plus importantes de ces expéditions commerciales, quoiqu'elles aient eu lieu avant l'époque où nous sommes arrivés. Dès 1603, Francis Cherie équipa un vaisseau qu'il mit sous les ordres de Bennet, avec mission d'aller d'abord en Laponie vendre sa cargaison, et de chercher ensuite à faire des découvertes : celui-ci ne put que retrouver l'île de l'Ours, vue par Barentz, et changer sa dénomination en celle de *Cherie,* qu'elle a depuis conservée.

L'année suivante, Bennet, envoyé par un autre armateur, se rendit sur cette île ; en y débarquant, il trouva tant d'oiseaux, que les rochers en étaient littéralement couverts, et que, lorsqu'ils s'envolaient, l'air en était obscurci comme par un nuage. Quand il revint à bord, un morse énorme, élevant le muffle au-dessus de l'eau, poussa un mugissement si terrible, que les Anglais crurent que la chaloupe allait couler bas. Dans une autre partie de l'île, ils virent une multitude de ces

monstres marins; ils tirèrent sur eux, mais inutilement : alors ils prirent le parti de crever un des yeux de ces animaux, en tirant avec du petit plomb; et, s'approchant du côté où ils les avaient éborgnés, ils leur coupaient la tête avec la hache du charpentier : ils ne purent néanmoins en tuer plus de quinze. Ils remplirent un muid des dents qu'ils trouvèrent éparses dans l'île, et qui provenaient sans doute de ceux qui étaient morts de vieillesse ou avaient été dévorés par des ours. Ils trouvèrent là plus de mille morses. Dans l'intérieur de cette île, le rivage était couvert de sapins qui y avaient été déposés par les vagues.

Bennet fit en 1605 un autre voyage à l'île Cherie; son équipage, devenu plus adroit, tua un grand nombre de morses, prit leurs dents et fit de l'huile avec leur graisse. Encouragé par le profit, Wilden, l'armateur, accompagna Bennet en 1608; les matelots avaient acquis une telle habileté, qu'en moins de six heures ils tuèrent huit cents morses, et qu'en quinze jours le bâtiment fut com-

plètement chargé. Wilden prit vivants deux morses, l'un mâle et l'autre femelle; la femelle mourut pendant la traversée, mais le mâle arriva sain et sauf et fut porté à la cour. Le roi et beaucoup de personnes de distinction le contemplèrent avec admiration : c'était le premier qui eût été apporté vivant en Angleterre. Peu de temps après, il mourut. La docilité de eet animal était extraordinaire et il s'était apprivoisé très-facilement.

JONAS POOLE. (1610).

La Compagnie moseovite avait, en 1609, pris possession de l'île Cherie; elle envoya, en 1610, Jonas Poole, qui avait fait tous les voyages préeédents, afin d'y établir un commeree régulier : les glaces s'opposèrent à ee qu'il abordât sur eette île; il vogua au N. et eut connaissanee d'une partie du Spitzberg. Il tua, sur une petite île au 78° 37', plusieurs ours, une grande quantité de morses et cinq rennes. « Béni soit le Créateur, dit-il, qui a tout disposé de manière que, dans les parages où

nos ancêtres croyaient qu'il était impossible de voyager, parce qu'ils supposaient qu'il y faisait un froid excessif, l'air est tempéré à terre. Je n'y éprouve pas d'aussi grands froids que j'en ai ressenti à l'île Cheric, dans cinq voyages différents; de plus, j'ai vu sur cette terre de grands troupeaux de rennes qui n'ont ni bois ni forêts pour se mettre à l'abri du froid perçant de l'hiver, ni de gras pâturages pour ranimer leurs forces. Si donc, me dis-je, n'ayant rien que les rochers pour asile, et pour toit que la voûte azurée, ils vivent ici, pourquoi l'homme n'y vivrait-il pas, lui à qui Dieu a départi tant d'avantages, dont il peut s'aider partout, pour entretenir sa santé et fournir à ses besoins? »

La même Compagnie arma, l'année suivante, un navire destiné uniquement à la pêche de la baleine : ce voyage paraît être le premier entrepris pour cet objet par les Anglais; c'est seulement en cela qu'il est important. Grâce aux Biscayens embarqués avec eux, ils firent des progrès rapides dans l'art de la pêche, et bientôt toutes les nations

de l'Europe voulurent participer aux bénéfices que les baleines procuraient. Lorsque la Compagnie équipa sept bâtiments pour aller au Spitzberg, il y avait déjà sur la côte huit navires espagnols, deux hollandais et quatre de Dunkerque, indépendamment de plusieurs biscayens. « Nous nous attendions, dit Baffin, qui faisait partie de cette expédition, à être obligés d'en venir aux mains; mais ils se soumirent au général : nous prîmes possession de tout le pays au nom du roi, empêchant tous les autres bâtiments de faire la pêche, à l'exception de ceux à qui nous voulûmes accorder la permission de rester. » La pêche de la baleine fut très-avantageuse aux Anglais pendant plusieurs années; mais enfin les Hollandais leur enlevèrent entièrement cette branche lucrative de commerce.

JOHN MUNK (1619).

Les découvertes d'Hudson et de Baffin tirèrent les Danois de leur assoupissement,

et appelèrent de nouveau leur attention sur les colonies du Groënland. John Munk, habile marin, eut le commandement du vaisseau qu'on expédia : il était monté par des matelots, la plupart anglais, déjà accoutumés à ces mers. Les instructions de Munk lui enjoignaient de chercher un passage par le détroit d'Hudson, après qu'il aurait essayé d'aborder au Groënland. Cependant il essaya d'abord de pénétrer dans le détroit de Davis; mais n'ayant pu y parvenir, il entra dans celui d'Hudson, dont il changea le nom et qu'il appela *Fretum Christiani*. Cet amour-propre puéril est plus excusable encore que les erreurs nombreuses que sa carte offrit aux savants : toute la géographie de la baie d'Hudson et des îles voisines y est tellement bouleversée, qu'on ne peut s'y reconnaître. Quoi qu'il en soit, il se vit forcé d'hiverner sur un endroit de la côte d'Amérique, dont le nom actuel est *Chesterfield*. Il prit d'abord la précaution de construire des cabanes pour son équipage; et parcourut la terre qui heureusement lui fournit une grande quantité

de gibier. L'hiver avait commencé avec une telle rigueur, que le vin, l'eau-de-vie et la bière étaient entièrement gelés; le scorbut se manifesta avec violence. Le printemps n'apporta aucun soulagement au sort de ces malheureux; les provisions étaient épuisées et aucun d'eux n'avait assez de force pour prendre les canards, les oies et les perdrix qui venaient autour d'eux en troupes innombrables; ils furent réduits à l'état le plus déplorable et le plus désespéré; enfin, la mortalité devint presque générale. Vers la fin de mai 1620, ceux qui avaient survécu eurent le désespoir d'apprendre qu'il ne leur restait plus aucune espèce de provisions : la famine joignit alors ses ravages à ceux de la maladie. Munk lui-même resta seul dans une petite cabane, livré à un si profond désespoir qu'il n'attendait plus que la mort. Cependant, pressé par la faim, il eut le courage de se traîner hors de sa hutte, pour voir ce qu'étaient devenus ses compagnons; il n'en trouva que deux ayant encore un souffle de vie : cinquante-sept avaient péri.

Ces trois hommes arrachèrent avec leurs ongles la neige endurcie, et trouvèrent des racines qu'ils dévorèrent avidement; ils devinrent peu à peu en état de prendre des oiseaux et des poissons, à mesure que la glace se détachait du rivage. Ils pensèrent alors au retour; et, à cet effet, ils équipèrent le petit navire avec les agrès, repassèrent le détroit d'Hudson, et, après une traversée difficile, ils arrivèrent en Danemark, où ils furent reçus comme des hommes sortis du tombeau.

LUC FOX (1631).

Le capitaine Luc Fox s'était livré dès sa jeunesse à l'étude approfondie de tous les documents concernant le passage du N. O., et ses constantes méditations l'avaient conduit à croire à son existence. Pendant plus de vingt ans, il sollicita vainement un commandement. Enfin, parvenu, par le moyen de ses amis, à entretenir Charles 1er de son projet, le roi lui permit de choisir un bâtiment, et donna ordre de l'équiper aux frais de l'État.

Le journal du voyage est écrit par Fox

lui-même; la tournure du style est si originale qu'on nous pardonnera d'en citer un passage : « Ami lecteur, dit-il en commençant , n'attendez pas de moi des phrases pompeuses et des termes éloquents, car ce n'est pas de la plume d'un homme né sous le climat glacial du N. O., où les savants ne sont pas des plantes indigènes, que peut découler le doux miel de la rhétorique. . . . J'avais des provisions pour dix-huit mois. Le boulanger, le brasseur, le boucher et autres, étaient-ils passés maîtres dans leur art ou profession? Je n'en sais rien; mais ce dont je suis certain, c'est que j'avais d'excellent bœuf gras, de la bière forte, de bon pain de froment, de la bonne morue sèche d'Islande, du beurre et du fromage de première qualité, du vin d'Espagne délicieux, de l'eau-de-vie parfaite, des pois, du blé, de l'avoine, de l'huile, des épices, du sucre, des fruits, du riz, sans parler de différentes drogues, telles que des sirops, des juleps, des conserves, des antidotes, des baumes, des gommes, des onguents, des emplâtres, des potions, des pilules purgatives, etc. »

Malgré toutes ces grandes et minutieuses précautions, Fox ne fit, comme il le dit lui-même, qu'un *pauvre voyage.* Il explora seulement le fond de la baie d'Hudson, et découvrit quelques petites îles. Sur l'une d'elles, qu'il nomma *Welcome,* il trouva plusieurs sépulcres de naturels; les corps étaient enveloppés dans des peaux d'orignal et placés sous des pierres, la tête tournée vers l'O. Le plus grand de ces corps n'avait pas plus de quatre pieds de longueur; ils étaient entourés de planches de neuf à dix pieds de long et de quatre pouces d'épaisseur. Auprès des corps étaient déposés des arcs, des flèches, des lances et d'autres armes en bois. Quoique le résultat ne repondît pas à l'espoir qu'il avait conçu, Fox n'en persista pas moins dans ses idées sur l'existence d'un passage.

THOMAS JAMES. (1631).

A la même époque, le capitaine Thomas James reçut de Charles Ier les mêmes avantages que Fox. Autant ce dernier avait de

connaissances, autant James était ignorant. Non-seulement il n'avait jamais lu les relations de ses prédécesseurs, mais il n'était pas même homme de mer, et il refusa absolument de prendre avec lui aucun marin qui eût déjà été employé ou dans un voyage au Nord, ou à la pêche de la baleine. La conséquence fut que, lorsque le bâtiment fut entouré de glaces, personne ne sut comment le gouverner. Ce manque total d'expérience faillit être fatal au bâtiment, qui, dans une manœuvre pour éviter la glace, se trouva arrêté sur une pointe de rocher; la marée, en se retirant, le laissa suspendu par le milieu et penché au point qu'il était impossible de rester à bord sans s'exposer au danger d'être submergé. Après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour le relever, l'équipage descendit sur la glace et se mit à genoux pour implorer la miséricorde divine. Ses prières furent entendues, car la marée en montant remit le navire à flot.

Le 22 septembre, James eut encore le malheur d'échouer sur des rochers de la côte

d'Amérique. Persuadé que, pour cette fois, c'en était fait du malheureux navire, il ordonna de jeter dans la chaloupe les objets les plus utiles, et les envoya à terre. Cependant il sortit par un nouveau miracle de cette position désespérée, et le vaisseau ne se trouvant que peu endommagé, il put atteindre l'île *Charton,* au fond de la baie d'Hudson, après avoir essuyé tous les dangers imaginables.

On se mit aussitôt à dresser une tente pour les malades, et à se procurer des vivres pour l'hiver, en chassant les orignals et les renards noirs. Le second canonnier, occupé à chasser sur un étang gelé, tomba dans un trou que laissa la glace en s'entr'ouvrant, et il fut impossible de lui porter secours. Avant la fin de novembre, tout était couvert de neige, et le bâtiment semblait être une masse de glace. Le 22, le canonnier mourut; il avait eu la jambe coupée; et, quoiqu'on entretînt constamment un grand feu dans sa chambre, l'appareil gelait sur sa blessure. Le danger continuel, auquel les glaces flottantes et les tempêtes réitérées exposaient le navire, dé-

termina les Anglais à le quitter et à transporter à terre toutes les provisions. Leurs nez, leurs joues et leurs doigts étaient gelés au point d'être blancs comme du papier, et ils avaient sur le corps des ampoules aussi grosses que des noix. Le froid leur coupait la respiration, au point qu'ils avaient de la peine à parler. Tous les liquides étaient devenus si durs qu'il fallait les couper avec la hache. L'intérieur de la cabane était entièrement gelé; et, à trois pieds du feu, il gelait à pierre fendre. Le froid exerçait ainsi ses rigueurs avant la fin de décembre, sous une latitude qui est à peu près celle de Londres.

Dans le milieu d'avril, les Anglais commencèrent à écarter la glace qui entourait le vaisseau, pour voir s'il pourrait encore servir; ils trouvèrent à fond de cale un peu de bière et de vin qui n'avait pas été gelé, et qui fut d'un grand secours pour les scorbutiques dont le nombre était grand. On commença à travailler au départ, et, le 2 juillet, James mit à la voile. Pendant tout son voyage, il

fut à peine une heure débarrassé de glaces, de sorte qu'il employa deux mois à parcourir cent soixante-quinze lieues. A la fin d'août, l'opinion unanime des officiers s'étant prononcée pour le retour, James se rendit à leurs désirs, et sortit heureusement du détroit d'Hudson. Ce voyage, si infructueux et accompagné de tant de dangers, se termina pourtant sans de nouveaux accidents.

ZACHARIE GILLAM (1668).

Il s'écoula quarante années avant qu'un nouveau voyage fût tenté dans les mers du Nord, tant les relations de Fox et de James avaient laissé peu d'espoir. Le premier qu'on entreprit était conçu dans un but commercial; un Français, nommé Desgroseillers, parti de Quebec pour examiner les côtes du détroit d'Hudson, fut frappé de l'importance qu'un établissement y procurerait aux colonies françaises; il se hâta de partir pour Paris, où il communiqua son projet au gouvernement, qui le rejeta. L'ambassadeur anglais lui ayant

demandé communication de son plan, Desgroseillers le lui expliqua si nettement, qu'il se hâta d'engager cet homme entreprenant à entrer au service du roi d'Angleterre, et le fit partir pour Londres.

Desgroseillers fut reçu bien autrement qu'il ne l'avait été par ses compatriotes. On lui accorda sur-le-champ un vaisseau du roi, tant pour former un établissement que pour continuer les recherches commencées. Le capitaine Zacharie Gillam fut désigné pour remplir le poste de commandant; s'il ne fit aucune découverte, il jeta du moins sur l'île *Charton* les fondements des premiers établissements anglais. C'était, sans contredit, la partie essentielle de l'expédition; elle réussit au gré du prince Rupert et des autres personnes qui avaient contribué aux frais du voyage. Cette Société fut complètement dédommagée de ses dépenses : elle obtint, en 1669, une charte qui lui accordait toutes les terres et domaines de la baie d'Hudson, ainsi que tout le commerce qui s'y faisait ou pourrait s'y faire par la suite, et toutes les posses-

sions qu'elle pourrait acquérir. La Compagnie d'Hudson jouit encore aujourd'hui des immenses priviléges accordés par cette charte.

JOHN WOOD (1676).

C'est par John Wood que se termine la liste des navigateurs de ce siècle; il fit revivre l'opinion de la possibilité du passage par le N. E., opinion oubliée depuis près de cent ans. Mais à peine le vaisseau qu'il montait fut-il arrivé sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, qu'il fit naufrage, sans s'être avancé même aussi loin que quelques-uns de ses prédécesseurs.

« Ce fut le dernier des voyages infructueux, entrepris au Nord pendant ce siècle, dit le savant docteur Douglas, dans son introduction au troisième voyage de Cook; et, si tant d'efforts inutilement réitérés ne firent pas désespérer entièrement du succès, ils refroidirent du moins considérablement l'ardeur pour cette grande découverte qui, pendant longues années, cessa entièrement de fixer l'attention. »

CHAPITRE V.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES PAR MER DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES PENDANT LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Voyageurs russes. —Middleton.—Ellis.—Phipps.—Cook.

VOYAGEURS RUSSES.

Les russes, par leur situation au nord de l'Europe et leur habitude à supporter le froid, avaient pour ces voyages des avantages naturels qui manquaient aux autres nations ; mais la barbarie dans laquelle ils étaient plongés les avait empêchés jusque-là de profiter de ces avantages; peut-être même ne connaissaient-ils pas les tentatives faites par les autres peuples. Lorsque Pierre-le-Grand eut commencé à porter la civilisation dans son empire, lorsqu'il eut joint à ses immenses possessions celle du Kamtchatka,

il forma un plan de découvertes dont le principal objet était de déterminer si l'Asie et l'Amérique étaient séparées ou contiguës. Ce fut à la fin de janvier 1725, que Behring, Danois d'origine et fort habile marin, reçut de Pierre-le-Grand les instructions qui lui furent confirmées en plein sénat le 5 février, huit jours après la mort de ce prince, par l'impératrice Catherine. Behring employa cinq ans à son expédition, parce qu'il fut obligé de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'Asie, et de faire transporter les matériaux nécessaires pour y construire deux bâtiments. Il crut le but de son voyage atteint, lorsque après avoir suivi la côte orientale de l'Asie, depuis le Kamtchatka jusqu'au 67° de latitude N., au milieu du détroit qui a reçu son nom, il vit que la mer était libre au N. et à l'E., et que la côte tournait au N. O.

De retour à Saint-Pétersbourg, il y rencontra le géographe français Delisle; il lui fit part de ses conjectures sur l'existence de terres à l'E., et lui fournit les matériaux né-

cessaires pour dresser une carte représentant l'extrémité orientale de l'Asie avec la côte opposée de l'Amérique septentrionale, afin qu'on pût voir d'un coup-d'œil ce qui restait encore à découvrir entre ces deux grandes parties du monde. Cette carte fut présentée en 1731 à l'impératrice Anne, qui ordonna un voyage pour aller à la recherche des terres que Behring croyait exister, tandis qu'une seconde expédition devait partir à l'E. du Kamtchatka, et suivre cette direction jusqu'à ce qu'on rencontrât les côtes d'Amérique. Behring eut en partage la première partie de cette mission. Il partit en 1741; une furieuse tempête le fit échouer sur une île déserte, à peu de distance du port qu'il venait de quitter; il y périt de misère et de chagrin avec la plus grande partie de son monde. Cette île fut nommée *île Behring*.

Alexis Tchirikoff eut le commandement du vaisseau qui devait suivre la deuxième route. Le frère de Delisle s'embarqua avec lui.

Le 26 juillet 1741, après quarante-un

jours de navigation, ils arrivèrent en vue de la côte d'Amérique. Tchirikoff, ayant louvoyé pour s'approcher de la terre, se détermina à détacher dans une chaloupe dix hommes armés avec un bon pilote; mais ils furent perdus de vue en arrivant à terre, et ils ne reparurent plus, quoiqu'on tînt la mer pendant tout le mois d'août. Enfin, le capitaine, désespérant de les retrouver, et jugeant la saison mauvaise, prit le parti de s'en retourner.

Les Russes approchèrent, le 20 septembre, fort près d'une côte montagneuse et couverte d'herbes; mais ils n'aperçurent point de bois. Les rochers qui étaient sous l'eau et sur les bords de la côte ne leur permirent point d'y aborder; mais, étant entrés dans un golfe, ils y virent des habitants, dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit bateau tel qu'on représente ceux des Groënlandais.

Pendant le cours de ce voyage, la plupart des gens de l'équipage avaient été attaqués du scorbut et en étaient morts. Delisle succomba une heure après être rentré au port,

et le capitaine, quoique extrêmement mal, eut le bonheur de se rétablir.

Quelques autres voyages firent successivement mieux connaître les côtes du continent asiatique; mais ce ne fut plus qu'en 1815 qu'un navigateur russe essaya de pénétrer dans la Mer-Atlantique par le détroit de Behring.

CHRISTOPHE MIDDLETON (1741).

Loin d'éclaircir la question sans cesse renouvelée du passage, Christophe Middleton l'embrouilla davantage, tant il laissa de vague dans la narration de son voyage. Il fut accusé d'avoir à dessein dénaturé les faits et falsifié les positions de latitude et de longitude, pour favoriser la Compagnie de la baie d'Hudson, au service de laquelle il était. Il paraît qu'il ne se lava pas entièrement de cette grave inculpation, qui fut portée devant les lords de l'Amirauté par Dobbs, promoteur de ce voyage. On doit au contraire supposer que ce tribunal le jugea coupable,

et demeura persuadé de la probabilité d'un passage, puisqu'en 1743, sur sa demande, le Parlement vota un bill par lequel une récompense de vingt mille livres sterling (500,000 fr.) était promise à celui ou à ceux des sujets de la Grande-Bretagne qui découvriraient un passage au N. O. par le détroit d'Hudson.

Nous ne dirons rien du voyage de Middleton, nous réservant de mentionner en leur lieu les découvertes qu'il a faites, et qui ont été postérieurement constatées et trouvées exactes.

La magnifique récompense offerte par le Parlement stimula les Anglais : ils ouvrirent une souscription de 10,000 livres sterling, divisée en cent actions, pour essayer de réussir où Middleton et tant d'autres avaient échoué. Cette expédition, dans laquelle les plus courageux efforts furent déployés, présente à elle seule le résultat des connaissances rassemblées depuis deux siècles, et tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'est, à proprement parler, qu'une introduction.

WILLIAM MOOR, FRANCIS SMITH ET HENRY ELLIS (1746).

La souscription ouverte aussitôt la promulgation du bill du Parlement fut incontinent remplie; on nomma un comité, qui acheta deux bâtiments, *le Dobbs et la Californie.* Les capitaines étaient William Moor et Francis Smith. Henry Ellis les accompagnait comme agent du comité; c'est à lui qu'on doit la curieuse relation de cet intéressant voyage.

Trois mois après leur départ d'Angleterre, les vaisseaux étaient dans la baie d'Hudson. Les glaces s'opposant à la navigation, les commandants se décidèrent à passer l'hiver dans cette baie : ils trouvèrent un endroit convenable cinq lieues au-dessus du fort York appartenant à la Compagnie. Aussitôt on s'occupa à décharger les vaisseaux ; on commença par creuser un grand trou en terre pour mettre à couvert de la gelée la bière et les autres liquides, puis on construisit des cabanes. Comme les efforts de l'industrie hu-

maine offrent toujours une peinture intéressante, nous laisserons parler Ellis.

« Une partie de l'équipage fut d'abord employée à couper du bois de chauffage et l'autre à bâtir des cabanes. Nous les fîmes d'arbres équarris d'environ seize pieds de long, inclinés les uns contre les autres, de sorte que se touchant au sommet de la cabane et se trouvant écartés par le bas, ils représentaient assez le toit d'une maison rustique. Nous remplîmes les intervalles de mousse fort pressée que nous enduisîmes de terre glaise; nous y fîmes des portes basses et étroites, un foyer au milieu, et directement au-dessus un trou pour le passage de la fumée. Ces cabanes se trouvèrent fort chaudes.

» Il en fallait une plus grande pour la demeure des officiers. On choisit un lieu commode sur une petite éminence entourée d'arbres qui nous garantissaient des vents du N. Je traçai le plan de l'édifice : il devait avoir vingt-huit pieds de long sur dix-huit de large, et deux étages, l'un de six pieds de haut et l'autre de sept : les capitaines et les

principaux officiers devaient occuper l'étage supérieur; le reste était pour les officiers subalternes et les domestiques. La porte et les fenêtres étaient convenablement distribuées; le faîte du toit ne surpassait que de deux pieds les murs pour faciliter l'écoulement des eaux. Un poêle placé au milieu de l'édifice y répandait une chaleur égale. Les murs furent composés de poutres rangées l'une sur l'autre avec de la mousse pour remplir les vides. La maison se trouva élevée, couverte et achevée le 1er novembre 1746. Il était temps; car, dès le 6, le froid devint si insupportable que les officiers furent enchantés de pouvoir prendre possession de leur édifice, qu'ils nommèrent pompeusement *Hôtel Montague.*

» Nous commençâmes alors à prendre nos habillements d'hiver : c'était une robe de peau de castor qui descendait jusqu'aux talons, avec une fourrure en dedans, deux vestes de dessous, un bonnet et des mitaines de fourrure doublés de flanelle; une paire de bas esquimaux par-dessus les nôtres, c'est-

à-dire de fourrure, et montant jusqu'au milieu de la cuisse, avec des souliers de peau d'élan préparée, dans lesquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chaussons. Une paire de souliers à neige rendait cet habillement complet; ces souliers ont environ cinq pieds de long sur un de large. Nous pouvions tenir tête avec notre équipement aux plus grands froids durant tout l'hiver, à l'exception d'un petit nombre de jours.

» La chasse des lapins et des perdrix étant notre principale ressource, tout le monde s'employait à cet exercice; pour celle des lapins, on coupa quantité d'arbrisseaux et de buissons dont on fit des haies de deux pieds de haut, en laissant de distance en distance de petits t ous pour le passage du gibier. On mit dans chaque trou un fil d'archal dont le bout était fixé à l'extrémité d'une longue perche, de sorte que dès que le lapin se débattait il était étranglé.

» Les fortes gelées continuaient; souvent elles étaient accompagnées d'une neige aussi

menue que du sable. Le froid intense ne se faisait sentir que pendant le temps de la nouvelle et de la pleine lune; les autres jours, et lorsque le vent d'O. ne soufflait pas, la température permettait de se livrer à la chasse et à la promenade. Les produits de la chasse suffirent pendant deux mois à la nourriture des équipages; mais à la fin de décembre on commença à tirer des provisions du vaisseau. Pour cela on se servait de traîneaux auxquels on attelait des chiens du pays assez semblables à nos mâtins; ces chiens n'aboient jamais et ne font que gronder lorsqu'on les irrite.

» A la fin de mars, la neige fondit partout où portaient les rayons du soleil; l'herbe commença même à pousser dans les lieux exposés au S. Insensiblement les rivières et les plaines se couvrirent d'eau, et l'on craignit que les glaces se rompant tout-à-coup n'entraînassent les vaisseaux. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorsque les chaleurs devancent la saison dans les pays qui bordent la baie d'Hudson, les neiges fondent

dans les parties méridionales, où l'eau, formant des torrents rapides, rompt les glaces avant qu'elles soient entièrement amollies. Ces flots s'écoulent jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelque résistance capable de les arrêter; mais s'accumulant bientôt, ils rompent tout obstacle par leur poids, inondent les terres voisines, et emportent les arbres et tout ce qui s'oppose à leur violence. C'est ce qu'on nomme un déluge. »

Le 16 juin, les vaisseaux commencèrent à être dégagés et à faire voile au N.; on mit alors à exécution un projet auquel on travaillait depuis plus de six mois : il s'agissait d'envoyer la chaloupe reconnaître toutes les ouvertures des côtes pendant que les vaisseaux continueraient leur voyage. On fixa un rendez-vous, et la chaloupe pontée, suffisamment gréée et chargée de provisions pour dix hommes, partit le 1er juillet sous la conduite de Moor et d'Ellis; on la nomma *la Résolution.*

Tout en côtoyant le rivage, la chaloupe trouva plusieurs îles désertes et sauvages,

déjà connues. Le 8, en voulant passer sur la côte du nord, elle fut jetée par la marée sur une chaîne de rochers. Les Anglais ne durent leur salut qu'aux Esquimaux, qui s'avancèrent, avec des côtes de baleine, dans cinq ou six canots; ils parurent fort touchés du malheur des Anglais, et, loin d'en tirer parti, ils leur rendirent d'importants services. Lorsque la marée eut mis la chaloupe à flot, un vieillard, qui paraissait connaître les écueils, prit les devants avec son canot, et servit de guide sur tous les bas-fonds.

« Leur industrie, dit Ellis, fut pour nous un sujet d'admiration. A défaut de fer, leurs arcs, leurs flèches et leurs harpons sont garnis de dents, d'os ou de cornes d'animaux marins, dont ils se font même des haches, des couteaux et d'autres ustensiles, tels que des aiguilles dont ils se servent pour coudre fort proprement leurs habits. Les bonnets des deux sexes sont composés d'une peau de queue de buffle qui leur pend sur le visage et qui leur donne un aspect terrible, mais qui leur est d'une extrême utilité contre diverses

sortes de mouches dont ils ne peuvent se garantir autrement. Lorsqu'ils se mettent en mer pour la pêche, ils emportent avec eux une vessie pleine d'huile dont ils boivent par intervalle. L'expérience leur a fait connaître les effets salutaires de cette huile contre la rigueur du climat. »

Sauvés ainsi par les Esquimaux, les Anglais mouillèrent devant l'île des Morses, ainsi nommée de la multitude de ces animaux qu'on y rencontre toujours; en effet, le nombre de ceux qu'on y trouva était réellement prodigieux. Le 11 et le 12, l'exploration continua; elle ne produisit d'autres résultats que la découverte de la baie Corbet; et, le 13, on regagna les vaisseaux à l'endroit indiqué.

L'ancre fut levée le lendemain, et il fallut traverser d'épais glaçons. Ellis s'approcha de la terre, dans la pinasse, vers un cap qu'il appela *Cap Try*. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de baleines qui prenaient leurs ébats. La côte s'élève en pente douce à une grande hauteur. A quelque distance, les collines paraissaient rougeâtres

et fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées, le terrain est noirâtre, et produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, surtout de cochléaria : l'algue marine y est d'une prodigieuse longueur.

Plusieurs jours se passèrent en différentes reconnaissances. Enfin les vaisseaux se trouvèrent près du *détroit de Wager,* que les capitaines résolurent d'examiner avec soin. « Quand nous fûmes arrivés, dit Ellis, à ce dangereux endroit, nous ne fûmes plus maîtres de nos vaisseaux, et le courant fit faire quatre ou cinq tours à *la Californie,* malgré les efforts de l'équipage. On fut étonné de l'agitation de la mer, qui bouillonnait et formait des tourbillons avec autant d'écume qu'un amas de torrents brisés par une barrière de rochers. Une multitude de glaçons venant du *Welcome* y entrèrent avec nous, et, quoique nous fussions déjà fort avancés, ils furent tantôt poussés très-loin devant nous, tantôt rejetés en arrière par l'action irrégulière des courants. Nous passâmes environ trois heures dans cette situation cri-

tique; mais après avoir passé l'anse Savage, où le canal devient plus large et la marée plus rapide, nous nous y trouvâmes plus à l'aise. »

Le 30 juillet, on passa le Deer-Sound, et les vaisseaux étant abrités dans un lieu sûr, appelé Port Douglas, il fut résolu d'envoyer les chaloupes pour reconnaître si ce canal était une rivière, un détroit ou une baie. A cent cinquante milles de l'entrée, la couleur de l'eau était très-brillante, et le goût en était très-salé. Dans cet endroit, un courant rapide traversait le détroit; les chaloupes passèrent cependant sans difficulté; et, plus loin, la profondeur augmentait à un tel point, qu'on ne trouva pas de fond à cent quarante brasses. L'eau, sur la surface, était douce; mais en enfonçant une bouteille vide à la profondeur de trente brasses, on la retirait remplie d'eau aussi salée que celle de l'Atlantique. La lueur d'espoir que cette expérience fit naître s'évanouit bientôt : l'eau diminua tout-à-coup, et l'on découvrit que le détroit se séparait en deux branches et

formait deux rivières qui n'étaient pas navigables.

Trompés dans leur espérance, quelques officiers proposèrent d'examiner une autre ouverture au nord, qui paraissait être le *Détroit glacé* de Middleton, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de *baie Repulse*. Leur opinion s'appuyait sur certaines probabilités qu'il serait inutile d'exposer, puisque leur avis fut rejeté, et que le conseil résolut de retourner en Angleterre, ce qui fut aussitôt mis à exécution.

Ellis résume ainsi ses idées sur la baie d'Hudson : « C'est un labyrinthe où l'on entre par le détroit d'Hudson; ce qu'on y cherche est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès en allant comme à tâtons d'un essai à l'autre, méthode extrêmement pénible et qui exige une patience infatigable. Cependant, si l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'est pas sans guide : la marée, comme un autre fil d'Ariadne, semble y conduire un voyageur par tous ses degrés et contribue à l'en faire sortir. Or, comme elle monte considérablement dans

le Repulse-Bay, et qu'elle y entre du côté du nord, on a toutes les raisons du monde pour y tenter de nouvelles découvertes.

» Si, depuis longues années, on n'est pas encore parvenu à découvrir un passage au nord-ouest, jusqu'à présent on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre avec quelque force les arguments par lesquels on en prouve la réalité, et toutes les connaissances qu'on s'est procurées par tant d'entreprises servent au contraire à le confirmer. »

CONSTANTINE-JOHN PHIPPS (1773).

Daines Barrington ayant présenté à la Société royale une série de mémoires sur la possibilité d'approcher du pôle arctique, le président de cette Société s'adressa à lord Sandwich, premier lord de l'Amirauté, afin d'obtenir l'autorisation du roi pour envoyer une expédition chargée de reconnaître jusqu'où la mer était navigable vers le pôle boréal. Le roi ordonna d'entreprendre sur-le-champ cette expédition, et d'accorder tous

les encouragements nécessaires et tous les secours qui pourraient en assurer le succès.

Les deux bombardes choisies, *le Race-Horse* et *la Carcass,* furent armées et équipées avec les mêmes soins, avec les mêmes précautions minutieuses que l'avaient été les vaisseaux de Cook, lors de son second voyage. On ne négligea rien pour que les équipages fussent à l'abri du froid et du besoin. Un astronome distingué fut joint à l'expédition, commandée par le capitaine Phipps.

Un mois après le départ d'Angleterre, on était sur la côte méridionale du Spitzberg, qu'on longeait de près. Cette terre est formée de rochers élevés, noirs, hauts et stériles, sans la moindre trace de végétation ; ces rochers étaient nus et pointus en différents endroits, et en d'autres couverts de neige : les vallées qui les séparaient étaient remplies de neige ou de glace. Cet aspect aurait fait penser que l'hiver était perpétuel dans ce climat, si la douceur de l'air, le calme et la limpidité de la mer, l'éclat du soleil et un jour continuel n'avaient présenté, sous une

face nouvelle, cette scène imposante et pittoresque.

Le 5 juillet, les Anglais rencontrèrent les glaces qui formaient une masse continue; ils les côtoyèrent pour s'assurer si elles touchaient au Spitzberg, ou si elles en étaient détachées, de manière à laisser un passage vers l'E. Après bien des difficultés, on parvint à se frayer une route au N. O., et, le 9, Phipps fut convaincu que la glace ne formait qu'une masse solide et impénétrable. Quatre fois le hardi marin chercha à s'avancer à l'E.; mais le soir, les glaces rendirent toujours ses tentatives infructueuses. Quelques officiers abordèrent en canot dans une petite île, à l'embouchure du détroit de Waïgatz, qui sépare les deux parties du Spitzberg. Ils virent de gros sapins couchés sur la côte; quelques-uns avaient été déracinés, et d'autres coupés à la hache : il y avait des douves de tonneaux et des poutres équarries. La grève était couverte de vieux merrains et d'os de baleine. On vit deux rennes et on en tua un. En revenant au bâtiment, les officiers blessèrent un morse,

qui plongea immédiatement, et reparut bientôt, accompagné d'un grand nombre d'autres. Ces animaux se réunirent tous pour attaquer le canot, arrachèrent un aviron des mains d'un des matelots, et ce fut avec peine qu'on parvint à les empêcher de briser ou de faire chavirer l'embarcation.

Le 30 juillet, le temps fut d'une douceur et d'une sérénité extrêmes. « Il est rare, dit Phipps, de voir un ciel aussi clair : la scène qui s'offrait à nos yeux était très-pittoresque. Les deux vaisseaux se trouvaient en calme dans une grande baie; on apercevait, entre les îles qui la formaient, trois ouvertures. Tout autour, les glaces s'étendaient à perte de vue, avec quelques courants d'eau; pas le moindre souffle d'air; l'eau était parfaitement unie, la glace couverte de neige, basse et égale partout, à l'exception d'un petit nombre de morceaux brisés près des bords. Les flaques d'eau que l'on découvrait au milieu de ce gros monceau de glace étaient recouvertes aussi d'une glace plus récente. »

Les bâtiments se trouvaient alors entière-

ment pris. Les pilotes qui, dans leurs précédents voyages, n'étaient jamais allés aussi loin au Nord, voyant la saison s'avancer, commencèrent à concevoir de vives alarmes. Le 1er août, la glace qui, la veille, était unie partout et presqu'au niveau de la surface de la mer, formait, par l'accumulation des morceaux empilés les uns sur les autres, une espèce de montagne. Tous les matelots se mirent à l'ouvrage pour couper un passage à travers la glace : en la sciant elle avait douze pieds d'épaisseur. Ce travail n'ayant rien produit, Phipps proposa alors de quitter les bâtiments et de s'embarquer sur les chaloupes. On les mit dehors tout de suite, ainsi que les canots, et on traîna les embarcations sur la glace. En même temps, à bord des vaisseaux, on était disposé à profiter du moindre avantage qui se présenterait. En effet, le vent ayant soufflé faiblement, on mit dehors toutes les voiles; les bâtiments firent d'abord peu de chemin; mais le vent s'étant élevé, ils traversèrent d'énormes glaçons, tout en essuyant des chocs violents : enfin

ils mouillèrent dans la baie de *Fair Haven.*

« On voyait dans le havre, dit Phipps, une des plus remarquables glacières de ce pays. Ce sont de grandes masses de glaces qui remplissent les vallées entre les hautes montagnes; leur surface, du côté de la mer, est presque perpendiculaire et d'un vert léger très-brillant. Celle dont je parle a environ trois cents pieds d'élévation : il en sortait une cascade d'eau. Les montagnes noires, la blancheur de la neige et la belle couleur de la glace, formaient un tableau singulier. De grandes masses de glaces se détachent souvent des glaciers et tombent avec fracas dans la mer. Nous en vîmes une que les flots avaient entraînée dans la baie, et qui plongeait de vingt-quatre brasses dans la mer : elle avait cinquante pieds de hauteur au-dessus de la surface de l'eau. »

Phipps, voyant que la saison était trop avancée et que les brouillards allaient être continuels, appareilla pour l'Angleterre : il s'était avancé jusqu'au 80° 37' de latitude.

JAMES COOK (1776—1779).

Cook venait à peine de terminer son second voyage autour du monde, quand lord Sandwich le consulta sur une expédition projetée. Il s'agissait de pénétrer de l'Océan-Atlantique dans le Grand-Océan, plan tout différent de ceux suivis jusqu'alors. Le résultat de cette conférence fut que cet illustre navigateur se chargea de cette périlleuse mission. L'acte du Parlement, du règne de George II, qui accordait une récompense à tout vaisseau qui effectuerait ce passage, reçut alors d'importantes modifications. Il fallait, originairement, que le vaisseau n'appartînt pas à la marine royale, et que le passage fût trouvé dans la baie d'Hudson. La récompense fut promise, d'après le nouveau bill, à tout vaisseau qui parviendrait, n'importe par quel endroit, de l'un à l'autre Océan. Le même acte accordait également une somme de 5,000 livres sterling (125,000 fr.) à tout vaisseau qui approcherait du pôle arctique jusqu'à la distance d'un degré.

Après avoir reconnu l'extrémité occidentale du eontinent de l'Amérique, qu'il nomma *Cap du Prince-de-Galles*, et visité la côte orientale de l'Asie, Cook passa le détroit dans sa partie la plus étroite, large de quatorze lieues, par 70° 41' de latitude. Il fut arrêté par les glaees; eependant il put apercevoir la pointe E. de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de *Cap-Glacé* (Icy-Cape). Il employa quinze jours à ehercher une route ouverte; et, voyant l'impossibilité d'y parvenir, il résolut d'aller passer l'hiver aux îles Sandwich, pour revenir au printemps. Les vaisseaux revinrent en effet, mais ils n'étaient plus conduits par leur glorieux commandant. Le capitaine Clerke, qui lui avait succédé, continua dignement les travaux de son prédécesseur dans le détroit de Behring. Mais les vaisseaux furent arrêtés par les glaces presqu'au même point où ils l'avaient été l'année précédente. Alors tout espoir s'évanouit; et, sans perdre un temps précieux dans des travaux aussi pénibles qu'infructueux, on reprit la route de l'Angleterre.

Pendant que Cook explorait le détroit de Behring, le navire *le Lion* était expédié dans la baie de Baffin, d'abord sous le commandement de Richard Pickersgill, puis sous celui de Walter Young. Malheureusement l'exécution de ce voyage ne répondit pas à l'attente qu'on en avait conçue : ces deux voyageurs ne firent pas la plus petite découverte. Pickersgill, qui avait acquis beaucoup d'expérience en servant sous Cook, reçut des reproches mérités pour sa conduite; et Young était plus propre à commander un vaisseau de guerre, qu'à enrichir la géographie de nouvelles découvertes, en affrontant des montagnes de glace et en examinant des côtes inconnues.

Enfin, l'expédition de Duncan, en 1791, fut la plus insignifiante de toutes; et, à la fin du dix-huitième siècle, la question du passage en était encore au même point d'obscurité. Cependant la Compagnie d'Hudson avait pris une extension immense; la géographie avait fait des progrès; et des tentatives hardies qu'effectuèrent par terre Hearne

d'abord, Mackenzie ensuite, signalèrent glorieusement la fin de ce siècle. C'est ici que commence la partie la plus intéressante de notre récit, qui, jusqu'ici, a été d'une sécheresse et d'une monotonie difficiles à éviter dans un sujet de ce genre.

CHAPITRE VI.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES PAR TERRE DANS LE NORD DE L'AMÉRIQUE.

Hearne.—Mackenzie.

SAMUEL HEARNE (1769—1772).

La Compagnie privilégiée de la baie d'Hudson avait considérablement agrandi ses relations commerciales avec les peuplades errantes du continent américain; cependant les connaissances géographiques avaient fait peu de progrès et les agents les plus instruits de la Compagnie ne connaissaient rien de cet

immense territoire hors les limites des forts successivement élevés pour faciliter le commerce avec les indigènes. Déjà, à plusieurs reprises, les Indiens avaient montré des échantillons de cuivre provenant, suivant eux, d'une mine fort abondante située près de l'embouchure d'un grand fleuve coulant vers le N. En 1768, ces échantillons furent trouvés si beaux que la Compagnie résolut de faire exécuter un voyage par terre, dans le but principal de trouver cette fameuse mine. Ce voyage devait nécessairement conduire à la connaissance de cette partie du continent, et il était possible que celui qui devait l'exécuter découvrît le passage si longtemps cherché. Samuel Hearne, employé de la Compagnie, qui déjà s'était fait remarquer par son zèle et son activité, fut chargé de cette longue et périlleuse mission.

Au mois de novembre 1769, les préparatifs de Hearne furent terminés: il prit pour deux années de munitions et d'effets; il emmena avec lui deux domestiques anglais et deux chasseurs indiens; il avait aussi pour porter

son bagage un nombre suffisant d'Indiens du nord, mais il manquait de guides. Les Indiens qui étaient venus au fort ne connaissaient pas le grand fleuve vers lequel on se dirigeait; cependant, comme ils montraient de la bonne volonté, Hearne se confia à eux, espérant qu'avec leur secours il pourrait rencontrer une peuplade et trouver des guides; en conséquence il partit le 6 novembre 1769 du fort du Prince-de-Galles, dernier poste de la Compagnie, et se dirigea vers l'O. N. O.

Pendant les premiers jours, le trajet offrit peu de difficultés. Malgré la neige, le temps était assez doux; mais, comme le pays était découvert, on ne pouvait se procurer de gibier, et les vivres dont on s'était muni furent promptement consommés. Le froid devint très-vif et le bois était si rare que les voyageurs pouvaient à peine en trouver quelques morceaux pour réchauffer leurs membres engourdis. Hearne changea de route, marcha à l'O., et le 19 on entra dans de petits bois qui permirent de réparer les traîneaux,

endommagés par les chemins raboteux suivis jusqu'alors. Les Indiens tuaient du gibier, les femmes pêchaient dans les lacs qu'on rencontrait; mais il fallait une si grande quantité de vivres pour assouvir l'insatiable avidité des Indiens, que souvent on était réduit à la moitié d'une perdrix pour vingt-quatre heures. Hearne et ses deux chasseurs devaient suffire seuls, par le produit de leur chasse, à la nourriture de toute la troupe; le chef des Indiens, Tchâchinahâ, ne s'en occupait plus. Peu intéressé au succès de l'entreprise, il en représentait les difficultés comme insurmontables, et, comme tous ses efforts ne pouvaient décourager Hearne, il espérait le forcer à retourner au fort en ne lui procurant plus les vivres nécessaires. Mais bientôt il fut convaincu que ce moyen n'était pas suffisant : il engagea secrètement plusieurs de ses gens à déserter, ce qu'ils firent dans la nuit du 29 au 30, emportant avec eux des sacs de munitions et de vivres, et quand Hearne se plaignit, il lui annonça que lui-même allait le quitter avec le reste de la troupe. Tchâ-

chinahâ remit en effet les objets confiés à ses soins; puis, indiquant à Hearne la route à suivre pour retourner au fort, lui et ses gens marchèrent au S. O. La situation de Hearne et de ses quatre compagnons était embarrassante; abandonnés dans un désert à deux cents milles du fort, épuisés par le besoin et la fatigue, chargés d'un lourd bagage, leur unique espoir était de regagner au plus vite l'établissement anglais. Ils se décidèrent à se mettre en route, après avoir allégé leurs traîneaux des objets pesants dont ils ne devaient plus avoir besoin. S'ils eurent à souffrir de la fatigue, la faim ne leur fit pas subir ses cruelles atteintes; l'adresse des chasseurs procura à ces cinq hommes autant de gibier qu'il leur en fallait, et le 11 décembre ils avaient regagné le fort.

Nullement rebuté par ce contre-temps, Hearne, à peine reposé de ses fatigues, se remit en route le 23 février 1770; plus heureux que la première fois, il avait pour guide Konné-è-Kesc, Indien qui avait été près du grand fleuve, et deux de ses compagnons;

les chasseurs du sud l'accompagnèrent encore; il ne voulut ni les domestiques anglais ni les femmes des Indiens, craignant l'embarras de trop de bouches à nourrir.

La petite caravane marcha sans peine jusqu'au 11 mars. Le guide proposa alors de s'arrêter jusqu'au mois de mai et d'attendre que la saison permît de marcher directement. Hearne fut convaincu de la justesse de ses raisons et l'on fit les préparatifs de campement sur le bord d'un lac qui devait fournir du poisson en abondance, et du bois pour le chauffage, tandis que les bois environnants donneraient du gibier. La situation eût été tolérable sans l'imprévoyance des Indiens, qui consommaient en un jour une quantité considérable de provisions, sans s'occuper du soin de les renouveler : aussi eurent-ils plus d'une fois à souffrir de la faim. La disette se fit sentir bien davantage lorsqu'on eut abandonné le campement, ce qui s'effectua dès le 27 avril : « Quelquefois, dit Hearne, nous avions trop de vivres, rarement assez et souvent pas du tout; il nous est arrivé parfois

de jeuner deux jours et deux nuits; dans une autre occasion, nous ne vécûmes pendant près de sept jours que de petits fruits, d'os brûlés et de morceaux de vieux cuir. » Cette déplorable situation cessa dans le mois de juillet; le gibier était devenu très-commun et permit aux voyageurs de poursuivre leur route.

Vers la fin du mois, le guide fit entendre que la saison était trop avancée pour qu'ils pussent songer à aller jusqu'à la rivière de la Mine de Cuivre; il lui proposa de passer l'hiver chez une tribu d'Indiens au milieu de laquelle ils étaient alors, entre 63 et 64° de latitude. Cette tribu se composait de plus de six cents personnes; mais le 12 août, ayant fait une observation, il laissa son quart de cercle en place afin de la renouveler; pendant qu'il dînait, un coup de vent renversa l'instrument sur un terrain rocailleux; il fut totalement brisé. Cet accident irréparable détermina Hearne à retourner au fort, quoiqu'il se fût avancé de près de cent vingt lieues dans le N. O. A ce malheur, il vint s'en join-

dre un autre; le lendemain, des Indiens du N. O. enlevèrent à Hearne et à ses compagnons leurs effets les plus utiles, entre autres son fusil qui lui fut rendu quelques jours après, parce qu'on ne pouvait s'en servir faute de munitions.

Hearne, trouvant alors une troupe d'Indiens qui se rendaient au fort, se déeida à les suivre; mais ils le laissèrent en arrière le 17 septembre paree que sa petite troupe ne marchait pas assez vite. Le 20, il fut joint par un fameux chef nommé Matonabbi qui le combla d'attentions, et avec son seeours il arriva au fort le 25 novembre, après une absence de huit mois et vingt-deux jours, temps qui fut absolument perdu.

Loin d'être déeouragé par ces tentatives inutiles, Hearne demanda au gouverneur de partir une troisième fois. Les chances de succès devenaient plus favorables, Matonabbi consentit à lui servir de guide. Outre que ce chef parlait anglais, il avait donné une bonne opinion de sa conduite pendant le retour. « C'était, dit Hearne, le plus doux,

le plus humain et le plus sociable de tous les Indiens que j'avais vus. Ses qualités lui avaient acquis, avec une grande célébrité, l'attachement et le respect de tous ses compatriotes ; il attribuait tous nos contre-temps à l'impéritie de nos guides et à l'absence des femmes, car, prétendait-il, elles dressent nos tentes, et font et raccommodent nos habits. Quand nous tuons beaucoup de gibier, elles le portent, et comme elles se chargent d'une partie du bagage, nous pouvons alors chasser à de grandes distances. Elles coûtent d'ailleurs très-peu à nourrir, et comme ce sont elles qui font la cuisine, elles se contentent dans les temps de disette de lécher leurs doigts. »

Le 7 décembre, Hearne se mit en route avec ce chef, ses femmes et d'autres Indiens ; on marcha plus directement à l'O. que les deux premières fois. Le 1er janvier, on traversa sur la glace le lac des Iles, qui tire son nom de la quantité d'îles qu'il renferme. On y pêcha une quantité d'excellent poisson. Ses bords sont habités par les familles des

Indiens qui vont trafiquer au fort. Ces familles attendent le retour des hommes, sans inquiétude pour leur nourriture que le lac fournit en abondance.

Les voyageurs avaient parcouru plusieurs centaines de milles sans apercevoir un seul étranger; ce ne fut que le 22 janvier qu'ils rencontrèrent un Indien auquel Matonabbi avait confié une de ses femmes et deux de ses enfants. Cette particularité prouve que cette partie du pays est peu habitée.

Après des fatigues sans cesse renouvelées et que la rigueur de l'hiver rendait de plus en plus pénibles, on arriva le 3 mai sur le lac Clovey à l'extrémité du pays stérile. On s'occupa de construire des canots que l'approche de l'été rendait indispensables; ces canots ressemblent à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits et les extrémités pointues; ils ont rarement plus de douze pieds de long, et plus de vingt pouces de large. L'ouvrage étant achevé le 20 mai, on continua le voyage. A la fin de mai, on atteignit l'extrémité septentrionale

du lac Pechou. Alors Matonabbi jugea que, pour aller plus vite, il ne convenait pas d'emmener les femmes ni les enfants; il choisit pour le suivre deux des plus jeunes femmes, laissant les autres à la garde de quelques Indiens; il fallut toute son autorité pour les contraindre à rester. Quand on s'éloigna, elles jetèrent des cris lamentables qui se prolongèrent jusqu'à ce qu'on les perdît de vue; les hommes au contraire étaient tous joyeux.

On arriva le 22 juillet sur les bords du Congé-Cahaheehaga. Sur la rive opposée étaient campés des Indiens des Mines de Cuivre pour faire la chasse aux daims; leurs canots furent d'un grand secours pour traverser la rivière, car la troupe de Hearne, composée de cent cinquante hommes, n'avait à sa disposition que trois canots. Matonabbi était personnellement connu de la plupart de ces Indiens : aussi cette rencontre fut-elle signalée par une grande fête, et Hearne fuma le calumet de paix avec les chefs. L'accueil qu'il en reçut fut plein de bienveillance.

« Comme j'étais le premier Anglais qu'ils eussent vu, et probablement le dernier qu'ils verront, ils me considéraient avec un empressement inconcevable, et me regardaient de la tête aux pieds avec la même attention qu'un naturaliste européen met à examiner un animal inconnu. Ils finirent par déclarer que j'étais un être parfait, excepté cependant pour la couleur de mes cheveux et de mes yeux : ils dirent que les premiers ressemblaient au poil de la queue d'un bison, et les derniers, par leur petitesse, à ceux d'une mouette. La blancheur de ma peau ne parut pas non plus leur plaire ; ils la comparaient à celle de la viande après qu'on l'a lavée pour en extraire le sang. J'étais pour eux un objet si intéressant, que, pendant tout le temps de mon séjour, c'était à qui aurait de mes cheveux ; lorsque je les peignais, chacun les ramassait et les serrait avec soin, en me disant : Je vous les montrerai quand vous reviendrez. »

Le lendemain du passage de la rivière, Matonabbi envoya son frère et plusieurs au-

tres de ses compagnons au fleuve de la Mine de Cuivre pour instruire les Indiens du motif de son voyage et de l'époque de son arrivée chez eux; puis, comme on jugea convenable de laisser les femmes au lieu où l'on était, on s'occupa de tuer des daims pour leur provision. Afin d'empêcher la viande de se gâter, on la coupa en filets minces, que l'on fit sécher au soleil. La viande, ainsi préparée, est d'un transport facile, et conserve longtemps toutes ses qualités.

La réception toute amicale qui avait été faite à la troupe de Hearne n'empêcha pas ceux qui la composaient de piller leurs hôtes : ils s'emparèrent de leurs pelleteries, de leurs arcs, de leurs flèches, seules armes dont ce peuple se serve.

Les provisions étant faites, on quitta ce lieu le 2 juillet; le 3, on traversa une partie des Monts-Pierreux, rochers qui semblent inaccessibles à l'homme, et qu'on franchit en quatre jours, grâces aux sentiers que connaissaient les Indiens. On rencontrait par intervalles de grandes dalles couvertes d'une

multitude de petits cailloux; les Indiens dirent à Hearne que cette accumulation de cailloux provenait de l'usage adopté par les voyageurs, qui, en traversant les montagnes, ne manquaient pas de déposer une pierre, dans l'idée que cela portait bonheur. En conséquence, chacun des compagnons de Hearne déposa l'offrande de sa pierre. Le froid, la pluie et la neige rendirent ce trajet fort pénible. Le 10, on traversa le lac des Bœufs musqués, qu'on appela ainsi à cause de la quantité de ces animaux qui paissaient sur ses bords. C'était la première fois qu'on en voyait. Ceux qu'on tua étant trop maigres, on se contenta d'en prendre les peaux pour faire des souliers. Le 13, on atteignit enfin le fleuve de la Mine de Cuivre (*Copper Mine river*). Les Indiens avaient prétendu que ce cours d'eau était navigable pour un navire européen; Hearne trouva qu'en cet endroit il l'était à peine pour un canot indien; car il n'avait pas plus de cinquante pieds de large, et il était obstrué de bancs de sable et d'écueils. Avant de conduire Hearne à l'embou-

chure du fleuve, les Indiens voulurent mettre à exécution un projet depuis long-temps conçu et pour l'accomplissement duquel ils avaient consenti à accompagner Matonabbi : c'était de détruire la tribu des Esquimaux avec laquelle ils étaient en guerre. Quand leurs éclaireurs eurent appris que ces ennemis se trouvaient à douze milles sur la rive opposée de celle qu'ils suivaient, ils ne furent plus occupés que de la manière de surprendre les pauvres Esquimaux.

La rivière fut traversée sans obstacle. Arrivés sur l'autre rive, les Indiens se mirent à peindre le devant de leurs boucliers : les uns y figurèrent le soleil, d'autres la lune; ceux-ci des oiseaux de proie, ceux-là des animaux carnassiers ou des êtres fantastiques, dont ils supposent que la terre, la mer et l'air sont peuplés; chacun prend ainsi l'image de l'être supérieur dont il espère la protection au moment du danger. La troupe se mit en marche, en évitant de passer par les lieux élevés et de parler haut dans la crainte que l'ennemi ne découvrît ou n'entendît son ap-

proche. Les Indiens étaient plus nombreux que les Esquimaux, à en juger par le nombre de tentes de ces derniers, et comme leur appareil guerrier était aussi plus formidable, le massacre général des Esquimaux paraissait inévitable. Nous laisserons Hearne raconter les détails de cette horrible scène :

« Après nous être approchés, dit-il, à couvert des rochers et des hauteurs, jusqu'à six cents pieds des tentes, nous nous mîmes en embuscade pour épier les mouvements des Esquimaux. Puis les Indiens, à l'instant de se mettre en marche, me conseillèrent de rester en arrière, jusqu'à ce que le combat fût fini. Je craignais qu'en déférant à cet avis, des Esquimaux échappés au massacre, et me rencontrant sur leur chemin, ne me prissent pour un de leurs ennemis, et, profitant de mon état d'isolement, ne tombassent sur moi. Je répondis donc aux Indiens que je les accompagnerais; mais je les prévins en même temps que je ne lèverais pas mon bras contre un seul Esquimau, à moins que ma sûreté personnelle ne l'exigeât. Ma réponse parut

ne pas leur déplaire, et ce fut à qui me fournirait des armes, à l'exception pourtant d'un bouclier, car chacun n'avait que le sien.

» Tandis que nous étions en embuscade, les Indiens achevèrent de se préparer au combat. Les uns se barbouillèrent le visage de noir, les autres de rouge, plusieurs d'un mélange de ces deux couleurs; puis, pour empêcher leurs cheveux de retomber sur leurs yeux, ils se les nouèrent par devant, par derrière et sur les côtés, ou bien les coupèrent très-court tout autour de la tête. La première chose à laquelle ils songèrent, fut de se rendre le plus dispos possible pour la fuite, en ôtant leurs guêtres, en coupant les manches de leurs vêtements et en les roulant sous les aisselles; malgré l'énorme quantité de moustiques dont nous étions environnés, quelques-uns ne conservèrent même que leurs souliers. Dans la crainte d'être également obligé de courir, je me débarrassai de mes guêtres et de mon bonnet.

» Il était plus d'une heure du matin, lorsque les Indiens eurent terminé leurs apprêts.

Tout annonçant la plus grande sécurité chez les Esquimaux, la troupe des assassins sortit de son embuscade et s'avança sans être aperçue jusqu'à l'entrée des tentes; alors elle fondit sur les malheureuses victimes, et je me tins à l'écart de cette scène de carnage.

» Les pauvres Esquimaux, surpris dans leur premier sommeil, furent hors d'état d'opposer aucune résistance. Tous, hommes, femmes, enfants, au nombre de plus de vingt, se précipitèrent hors des tentes, dans le dessein de se sauver; mais les Indiens, qui gardaient toutes les issues, les percèrent de leurs lances.

» Combien je souffrais de n'avoir pu empêcher cet affreux carnage! Les cris et les gémissements de ces infortunés me déchiraient le cœur. J'éprouvai un redoublement d'horreur en voyant une jeune fille, d'environ dix-huit ans, tuée si près de moi, qu'au premier coup de lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à mes pieds et s'attacha avec tant de force à mes jambes, que j'eus beaucoup de peine à les retirer. Je suppliai les deux Indiens qui la poursuivaient de lui accorder la

vie : les monstres, pour toute réponse, lui plongèrent à la fois leurs armes à travers le corps et la clouèrent pour ainsi dire sur la terre. Insensibles aux cris et aux convulsions de leur victime, ils la regardaient froidement. Enfin l'un d'eux lui enfonça sa lance dans le cœur.

» Mon indignation, mon désespoir, mon saisissement, à la vue de cette boucherie, ne sauraient se concevoir ; je pourrais encore moins les décrire. Malgré mes efforts pour retenir mes larmes, il m'en échappait par intervalles ; je suis sûr que mon visage et ma contenance exprimaient toute l'horreur dont j'étais pénétré. Au moment même où j'écris, je sens couler mes pleurs au souvenir de cette nuit lamentable.

» Quand ces cannibales eurent achevé d'égorger les Esquimaux, ils cherchèrent à attaquer d'autres tentes situées sur le bord opposé du fleuve : heureusement nos canots avaient été laissés à l'endroit où nous avions débarqué et ne pouvaient servir à traverser le fleuve dans la partie où nous nous trou-

vions, qui présentait une largeur de deux cent cinquante pieds. Les Indiens tirèrent alors des coups de fusil contre les Esquimaux rangés sur l'autre bord. Ceux-ci connaissaient si peu la nature des armes à feu, que, quand une balle tombait à terre, ils couraient en foule pour voir ce que c'était ; mais l'un d'eux en ayant été atteint au gras de la jambe, la terreur et la confusion se répandirent parmi eux. Ils se jetèrent aussitôt dans un petit canot, et ramèrent vers un petit banc de sable situé plus bas, au milieu du fleuve, et qui se trouvait hors de la portée des fusils de leurs féroces ennemis.

» Ceux-ci revinrent piller les tentes de leurs victimes et s'emparèrent des couteaux, des haches, des harpons, en un mot, de tous les objets en cuivre qui s'y trouvaient ; ensuite ils gravirent une éminence voisine, et y entonnèrent des chants de victoire qu'ils continuèrent en brandissant et en entrechoquant leurs lances. Ils les interrompaient fréquemment pour crier : *Tima? tima?* (comment vous en va)? en dérision des pauvres Esqui-

quimaux qui se tenaient sur le banc de sable, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Après les avoir ainsi bravés, les Indiens retournèrent à l'endroit où les canots et le bagage étaient restés. Ils traversèrent ensuite le fleuve et pillèrent les sept tentes plantées sur l'autre rive.

» En allant rejoindre les canots, ils trouvèrent une vieille femme assise sur le bord de l'eau, et occupée à tuer un saumon pris au milieu d'une bande très-nombreuse de ces poissons qui se tenait au pied d'une cascade voisine. Soit que le bruit de la chute d'eau ou une infirmité naturelle l'en eussent empêchée, cette femme ignorait le massacre de ses compatriotes, quoiqu'elle ne se trouvât pas à plus de six cents pieds des tentes. Lorsqu'on l'aperçut, elle était fort tranquille et tout entière à sa besogne. L'aspect de ses yeux extrêmement enflammés et sa manière de regarder me firent penser qu'elle avait la vue mauvaise. Elle ne reconnut que les Indiens étaient ennemis, que lorsqu'ils furent tout près d'elle; ce fut en vain qu'elle essaya

de fuir : elle partagea le sort de ses compatriotes.

» Il pourra paraître singulier qu'une femme presque aveugle s'occupât de pêcher; mais il y avait tant de saumons dans le fleuve, qu'en y jetant une ligne garnie de quelques hameçons, on en retirait au moins deux poissons et quelquefois quatre. Les Esquimaux ne font probablement pas usage de filets pour prendre ces poissons, car on n'en trouva pas dans leurs tentes.

» Comme les sinuosités de la rivière et l'inégalité de terrain nous dérobaient à la vue des Esquimaux réfugiés sur le banc de sable, plusieurs d'entre eux nous croyant éloignés, se hasardèrent à revenir à leurs tentes. Cachés par les rochers, les Indiens s'avancèrent assez pour voir les Esquimaux qui faisaient leurs paquets; aussitôt ils s'élancèrent sur eux avec leur férocité accoutumée. Heureusement les Esquimaux, dont les canots étaient tout prêts, eurent le temps de s'y jeter et de gagner le banc de sable, à l'exception d'un vieillard trop occupé de rassembler

ses effets, qui en un instant fut percé de plus de vingt lances.

» Après avoir enlevé tous les ustensiles de cuivre qui leur parurent en valoir la peine, les Indiens jetèrent les sept tentes et leurs pieux dans la rivière, détruisirent une grande quantité de saumons secs, de chair de bœufs musqués et d'autres provisions, brisèrent les vases de pierre ollaire, firent en un mot tout le mal qu'ils purent aux pauvres Esquimaux qu'ils n'étaient pas parvenus à tuer. Ceux-ci, réfugiés sur leur banc de sable, étaient condamnés à demeurer tristes spectateurs de la perte de tout ce qu'ils possédaient, perte irréparable peut-être pour eux. »

Fatigués de carnage et de destruction, les Indiens se reposèrent, et tous firent un excellent repas de saumon frais; ensuite, ils dirent à Hearne qu'ils étaient à sa disposition. « Il était alors cinq heures du matin, et je voyais la mer qui s'étendait du N.O. un quart O. au N. E., à environ huit milles de distance. Je commençai aussitôt l'examen de la rivière, et je la descendis jusqu'à son embouchure.

Je la trouvai si remplie de bancs de sable et de cataractes, qu'elle n'était pas navigable même pour une chaloupe; ensuite elle passait sur une barre pour se jeter dans la mer. La marée avait baissé; mais, aux marques qu'elle avait laissées sur le bord de la glace, je jugeai qu'elle s'élevait à douze ou quatorze pieds. L'eau de la rivière était parfaitement douce. Cependant, l'étendue d'eau que je découvrais devant moi était certainement la mer, car je vis un grand nombre de phoques couchés sur la glace. D'ailleurs, nous avions trouvé dans les tentes des Esquimaux une quantité d'ossements de baleines et de peaux de phoques. La mer, aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était couverte d'îles et de bancs; la glace n'était pas encore rompue; elle ne commençait à fondre qu'à trois quarts de mille au large, et à peu de distance autour des îles et des bancs. »

En approchant de la mer, Hearne remarqua que les arbres étaient plus rares et plus petits; à trente milles de la côte, le pays n'of-

frait que des hauteurs stériles et des marais, où croissaient quelques saules nains; mais le gibier y était en abondance, et de nombreuses traces annonçaient que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les écureuils étaient communs dans ces régions. Un oiseau du genre des chouettes a mérité des Indiens le nom de sentinelle, parce que, suivant eux, dès qu'il aperçoit un homme ou un animal, il vole vers lui, et, après avoir tourné quelque temps tout autour, il s'en éloigne en le précédant, et sans jamais le perdre de vue. S'il découvre ensuite un objet nouveau, il va le reconnaître, et se transporte ainsi alternativement de l'un à l'autre, en poussant des cris qui ressemblent à ceux d'un enfant. Les Indiens de la Mine de Cuivre ont la plus grande confiance dans ces oiseaux, et prétendent qu'ils les instruisent de la présence des étrangers, ainsi que de celle des daims et des bœufs musqués.

A une heure du matin, le soleil étant encore sur l'horizon, Hearne eut terminé son exploration. Il érigea un signe de reconnais-

sance, et prit possession de la baie au nom de la compagnie de la mer d'Hudson. D'après ses calculs, l'embouchure du fleuve est par 71° 54' de latitude N. Barrow termine son extrait de ce voyage par des considérations critiques qui conduisent à mettre en doute si Hearne a réellement vu la mer, et il prouve clairement que la latitude doit être fausse. En racontant le voyage du capitaine Franklin, nous dirons comment celui-ci a reconnu la vérité des descriptions de Hearne, et a détruit par là les objections du savant secrétaire de l'Amirauté. Il a démontré aussi que les calculs de ce dernier se rapprochaient plus de la vérité que ceux de Hearne, et il a fixé la véritable latitude de l'embouchure du Copper-Mine à 67° 50', que Barrow plaçait à 69°.

Hearne, ayant ainsi rempli le principal but de son voyage, voulut le compléter en allant visiter les mines de cuivre. Il fit en conséquence route au S., et, le 19, après une marche de trente milles, il atteignit une d'elles, qui n'était qu'un amas de rochers

bouleversés. Quoique les Indiens prétendissent que cette mine était fort riche, et que les hauteurs étaient formées uniquement des morceaux de ce métal, après quatre heures de recherches assidues, on ne put se procurer qu'un seul morceau de cuivre du poids de quatre livres. Cependant Hearne supposa que la mine avait été abondante autrefois par les pierres teintes en vert-de-gris qui se trouvaient en grande quantité, soit à la surface, soit dans les fentes des rochers.

Dès-lors, on ne songea plus qu'à rétrograder. Le 31 juillet, on était de retour au lieu où les femmes étaient restées; celles de Matonabbi avaient quitté cette position; on ne les rejoignit que le 5 août, au milieu d'une troupe d'Indiens formant plus de quarante tentes. Après quelques jours de repos, les Indiens se dispersèrent; il ne resta avec Hearne qu'un petit nombre d'entre eux. Le voyage se continua en marchant au S. O. pendant les mois de septembre et d'octobre sans aucun accident remarquable. Quelques discussions s'étant élevées entre Matonabbi et

ses compagnons, celui-ci résolut de quitter son pays et d'aller demeurer chez les Indiens d'Athapesko. La troupe se dirigea vers le lac de ce nom, car Matonabbi ayant fait part à ses Indiens du véritable motif de son changement, qui était de tuer des élans et des castors, les Indiens se décidèrent à l'accompagner. Le 24 décembre, on arriva sur la rive septentrionale du grand lac Athapesko. Les jours étaient si courts que le soleil, à la plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres; mais l'aurore boréale et les étoiles jetaient un éclat assez vif pour que les Indiens pussent continuer la chasse des castors.

On longea les bords du lac jusqu'à son extrémité méridionale; ce lac, d'une longueur de cent vingt lieues, a vingt lieues de large du N. au S. On le traversa dans sa partie la plus étroite : il est rempli d'îles couvertes de beaux arbres, dans lesquelles le gibier abonde; la plaine qui s'étend de l'autre côté offre un spectacle d'autant plus ravissant que jusque-là le terrain est stérile et

rocailleux. Cette plaine ne présente pas une seule pierre, et les bisons, les élans et les castors y sont très-communs.

La troupe se dirigea ensuite vers l'O. « Le 11 janvier, dit Hearne, mes compagnons étant à la chasse, aperçurent des traces sur la neige; après les avoir suivies longtemps, ils arrivèrent à une petite cabane où ils trouvèrent une jeune femme seule. Cette femme entendait leur langue; ils s'empressèrent de la conduire à nos tentes, où elle nous raconta qu'elle était de la tribu des Indiens de l'O., ou Côte de Chien; elle avait été faite prisonnière par ceux d'Athapesko dans l'été de 1770. Arrivée avec eux, l'été suivant, près du lieu où on l'avait rencontrée, elle s'était enfuie dans l'intention de regagner son pays; mais, comme elle en était fort loin, et qu'on l'avait amenée en pirogue sur des rivières et des lacs sinueux, elle n'avait pu retrouver son chemin; alors elle s'était construit une petite cabane pour se garantir des rigueurs de l'hiver, et elle y avait demeuré depuis le commencement des neiges.

» D'après le compte des lunes qui s'étaient écoulées depuis sa fuite, il nous parut que depuis sept mois elle avait vécu abandonnée à elle-même, et n'avait pas vu figure humaine. Elle avait subsisté durant tout ce temps des perdrix, des lapins et des écureuils qu'elle prenait aux filets; elle avait aussi tué des castors et des porcs-épics. Loin d'avoir souffert de la faim, elle avait encore des provisions et se portait fort bien. C'était la plus belle Indienne que j'eusse vue jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale; elle s'était fait des vêtements avec les peaux d'animaux qu'elle prenait, et n'avait pas négligé de les orner : ainsi, le soin de sa toilette l'avait autant occupée que celui de sa conservation. Elle avait fait du feu en frappant deux cailloux l'un contre l'autre, mais cet expédient ne réussissait pas toujours, et souvent elle avait manqué de feu.

Le voyage dura encore six mois, pendant lesquels le froid et la faim firent souffrir Hearne et ses compagnons, au point que plusieurs Indiens succombèrent; mais le cou-

rageux voyageur supporta ces nouvelles fatigues, et arriva au fort le 30 juin, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours.

Pendant un aussi long séjour au milieu des Indiens du Nord, Hearne a été à même de bien observer cette peuplade. Nous allons extraire de son récit les traits les plus saillants sur cet article. « Les Indiens du Nord sont en général d'une taille moyenne, bien faits et robustes, mais un peu maigres; ils n'ont pas autant d'activité et de souplesse que ceux qui habitent la côte occidentale de la baie d'Hudson; leurs traits diffèrent essentiellement de ceux des tribus voisines; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand; leur peau est douce et unie. Quand ils tiennent leurs habits propres, ils ne répandent pas une odeur désagréable. Tous, de même que ceux du Cuivre et de la Côte de Chien, portent sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles qu'ils se font avec une aiguille et qu'ils frottent de charbon pilé. »

Ils sont excessivement intéressés et mettent tout en œuvre pour tromper les Européens; souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au paiement des dettes qu'ils ont contractées aux forts anglais.

Ces Indiens sont les plus traitables de ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie; buvant peu d'eau-de-vie, ils conservent leur raison et ne sont violents que dans leurs discours.

Les filles sont fiancées dès l'enfance, mais jamais à un individu du même âge qu'elles. Les enfants, disent les Indiens, sont si susceptibles de changer, qu'il est impossible de prévoir ce qu'ils seront un jour. Dès leur huitième année, les enfants des deux sexes ne peuvent communiquer ensemble; ils sont surveillés avec une rigidité extrême.

Le pays habité par ces sauvages est si misérable que, faute de bois, ils sont souvent obligés de manger leurs aliments crus; l'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, qu'ils l'adoptent par

choix, principalement pour le poisson. Lorsqu'ils font cuire ces aliments, comme leur pauvreté les empêche d'acheter des chaudières de métal, ils se servent de vases d'écorce de bouleau; ils font rougir des pierres au feu et les jettent dans l'eau qui, par ce moyen, ne tarde pas à bouillir; en renouvelant les pierres, ils entretiennent le degré de chaleur convenable pour cuire leurs aliments.

Depuis l'introduction des armes à feu, ils se servent peu de flèches ou de javelots, si ce n'est contre le daim, lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont formés avec des pieux et où ils se tiennent en embuscade; encore le moyen est-il très-chanceux.

Les tentes sont faites avec quatre ou cinq peaux de daim, qui sont séparées pour en faciliter le transport lors des changements de résidence; ce sont des chiens qui les portent sur leur dos, ainsi que les marmites, richesses de la tribu.

En hiver, les Indiens lient ensemble les jambes de peaux de daim; dans cet état, elles ressemblent à de longs porte-manteaux.

Dépouillées de leur poil à force d'être traînées sur la neige durcie, elles deviennent lisses et servent au transport des effets lorsqu'on traverse les cantons stériles; au premier bois que l'on rencontre, on en fait de véritables traîneaux avec des planches de mélèze; ces traîneaux ont ordinairement neuf pieds de long sur quatorze pouces de large; les planches dont ils sont formés n'ont pas plus d'un quart de pouce d'épaisseur et rarement leur largeur excède cinq à six pouces. Il leur est impossible d'en obtenir de dimensions plus grandes; car, pour les façonner, ils n'ont que des couteaux ordinaires. Ces planches sont liées les unes aux autres avec des bandes de parchemin de peau de daim, et traversées dans la partie supérieure par plusieurs barres de bois qui renforcent le traîneau et en même temps assujettissent le bagage; le devant du traîneau forme une saillie en demi-cercle, qui a pour objet de l'empêcher de s'enfoncer dans la neige; une bande de cuir, dont on lie fortement deux extrémités et dont les autres tiennent au traîneau, se

passe au cou de la personne chargée de la traîner.

La contrée habitée par les Indiens est très-vaste; elle s'étend du 59° au 68° de latit. N. et comprend plus de 500 milles de l'E. à l'O., à partir des bords de la mer d'Hudson; elle n'offre pour ainsi dire qu'une masse solide de rochers et de pierres; elle est très-élevée, surtout à l'ouest dans la partie boisée. Sa surface est généralement couverte d'une mousse épaisse entremêlée de quelques herbes; dessous cette espèce d'enveloppe, on ne rencontre pas assez de terre végétale pour la cultiver.

Quand le gibier manque et que les Indiens ne sont pas près d'un lac ou d'une rivière, ils raclent à la surface des rochers une espèce de lichen, qui prend dans l'eau bouillante une consistance gélatineuse. Cette substance est agréable et on l'aime dès qu'on en a goûté. Les lacs et les rivières donnent une grande quantité de poissons qu'ils pêchent à la ligne ou avec des filets faits avec des lanières de peau. Les daims abondent dans

beaucoup de parties de cette contrée, surtout au N. du 60°; il en est de même des lièvres dans quelques cantons de la terre stérile, où l'on trouve aussi des bœufs musqués. Les bois de l'ouest fourmillent de lapins et de perdrix. Cependant, avec tous ces moyens de subsistance, la presque totalité des naturels est exposée à mourir de faim, faute en grande partie de prévoyance et d'économie. Dans les temps de disette, leur dureté est telle que les femmes ne sont comptées pour rien; Hearne en a vu mourir de faim pendant que les hommes étaient dans une sorte d'abondance.

Lorsque les Indiens se rencontrent en voyage, ils s'avancent les uns vers les autres jusqu'à une quarantaine de pas de distance; puis ils s'arrêtent tout court, s'asseient ou s'étendent par terre sans proférer une seule parole. Quelques minutes après, le plus âgé rompt le silence et s'informe à ceux de l'autre bande de ce qui est arrivé depuis qu'ils ne se sont vus. Les questions achevées, le plus âgé de l'autre côté prend la parole et raconte

toutes les mauvaises nouvelles dont il est instruit. Puis les deux troupes s'avancent et se mêlent, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes. S'ils ont du tabac, les pipes font la ronde, et la conversation devient générale. Les bonnes nouvelles sont raeontées de part et d'autre; on se fait réciproquement des cadeaux de vivres, de poudre et de plomb; puis l'on se sépare pour aller chaque bande de son côté, à moins qu'une expédition projetée par une bande ne les entraîne tous dans la même direetion.

Ces Indiens cherehent à voler aux forts anglais tout ee qui peut leur être utile, surtout les objets en fer; mais il est rare qu'ils se volent entre eux. Cependant, lorsqu'ils rencontrent une troupe pauvre ou peu nombreuse, ils lui enlèvent les pelleteries qu'elle possède.

Les amusements de ees peuples sont rares: ils n'ont ni danses ni ehants partieuliers à leur pays; ils tâchent, dans leurs divertissements, d'imiter les Indiens Côte de Chien, dont nous parlerons plus loin.

Le cours de la vie des femmes n'offre qu'une suite continuelle de travaux et de privations. Elles portent leurs cheveux flottants sur les épaules ; et, quoiqu'elles ne possèdent pas de peignes, elles parviennent néanmoins, à l'aide de leurs doigts, à démêler complètement cette chevelure en désordre.

Ils attribuent généralement la mort de leurs chefs à quelque maléfice jeté par les Esquimaux, ce qui est une des causes de la guerre perpétuelle qu'ils font à ce malheureux peuple.

Le deuil d'un père, d'une mère, d'une femme, d'un fils ou d'un frère, se porte pendant toute une année ; à l'exception des cheveux coupés, rien dans leur costume n'indique le deuil, qui consiste uniquement dans des cris presque continuels. Hors le temps de leur sommeil et de leurs repas, soit qu'ils marchent ou qu'ils restent en repos, ils poussent par intervalles un long hurlement qui est souvent répété à l'unisson par toutes les personnes présentes. Les morts ne sont jamais enterrés : ils sont abandonnés dans l'endroit

où ils ont expiré, et ils ne tardent pas à être dévorés par des animaux carnassiers ou des oiseaux de proie; c'est la raison pour laquelle les sauvages ne mangent ni corbeau, ni loup, ni renard.

La Compagnie de la mer d'Hudson, instruite du succès de l'entreprise de Hearne, lui accorda une gratification; puis, à la mort du gouverneur, en 1775, elle le nomma à sa place. Cependant, par suite de cette jalousie dont nous avons parlé, elle laissa la relation de ce voyage ensevelie dans ses archives. Il fallut une circonstance extraordinaire pour la tirer de l'oubli : dans la guerre de l'indépendance, une escadre française, commandée par La Pérouse, arriva en 1782 dans la baie d'Hudson, s'empara du fort anglais, et emporta tout ce qui appartenait à la Compagnie. Mais, sur les instances de Hearne, La Pérouse lui rendit son manuscrit, à condition qu'il le publierait dès qu'il serait de retour en Angleterre. Hearne tint parole, et le fit paraître en 1790. Il mourut en 1792.

ALEXANDRE MACKENZIE (1789).

« Des entreprises mercantiles m'avaient conduit très-jeune encore, dit Mackenzie, dans la partie du Canada qui s'étend au N. O. du lac Supérieur. Accoutumé aux travaux pénibles qu'exige le commerce de ces contrées, je pensais que je pourrais traverser le continent de l'Amérique septentrionale. Mon esprit curieux et hardi me portait à faire des découvertes; mes amis et mes associés, connaissant mon projet d'aller au N. aussi loin que je le pourrais, m'encouragèrent à l'effectuer. En conséquence, le 3 juin 1789, je partis du fort Chipiouan, situé sur la côte méridionale du lac des Montagnes. J'étais embarqué dans un canot d'écorce; j'avais pour conducteurs un Allemand et quatre Canadiens; deux étaient accompagnés de leurs femmes. Un Indien qui avait autrefois accompagné Hearne les suivait dans un petit canot avec ses deux femmes, deux autres jeunes Indiens étaient dans le second petit

canot. Ces sauvages devaient me servir d'interprètes et de chasseurs. Enfin, un quatrième canot portait nos provisions et des marchandises; il était commandé par M. Leroux, un des commis de la compagnie du Nord-Ouest. »

On fit route au nord dans le lac; on en sortit le lendemain par la rivière de l'Esclave, qui conduisit, après huit jours, dans le lac de ce nom. La navigation était difficile; les rochers y mettaient des obstacles qu'il fallait franchir en portant les canots pendant des espaces considérables. Mackenzie côtoya d'abord la rive orientale, puis la rive septentrionale du lac jusqu'au 30 juin; les poissons et le gibier de toutes sortes fournissaient des vivres en abondance. Là, on rencontra pour la première fois des Indiens de la tribu du Cuivre ou Couteau-Rouge. Comme ils connaissaient l'entrée d'une rivière partant du lac que Mackenzie voulait suivre, ce voyageur en prit un pour lui servir de guide, et se sépara là de Leroux, qui devait se livrer à ses opérations commerciales.

Le 1er juillet, Mackenzie entra dans un

fleuve qui sort de la partie occidentale du lac de l'Esclave. Comme il était le premier Européen qui en suivait le cours, il lui donna son nom, que les géographes ont conservé avec justice. Ce fleuve est sinueux, rapide, rempli de rochers, d'îlots et de cataractes. Il se dirige d'abord à l'O., puis au N. Les sommets des montagnes qui s'élèvent de chaque côté de ses rives sont rocailleux et stériles, et se perdent dans les nues; les flancs en sont bien boisés. « On y distinguait de temps en temps, dit Mackenzie, des taches blanches qui brillaient au soleil, et que les Indiens nommaient *manitou asséniah,* ou pierres esprits. Je supposai que c'était du mica; plus tard, je reconnus que c'était de la neige. »

Les voyageurs ayant escaladé une haute montagne de la rive droite, ne parvinrent au sommet qu'après une heure et demie de marche. A sa grande surprise, Mackenzie y trouva un camp retranché. Les Indiens lui dirent que les peuplades de ces contrées étant dépourvues d'armes, choisissent ces postes élevés, qui les rendent inaccesibles à leurs ennemis.

Le 5, on fit la rencontre d'une troupe d'Indiens, qui s'enfuirent d'abord épouvantés; mais, bientôt rassurés par les compagnons de Mackenzie, ils se familiarisèrent promptement et furent enchantés des présents qu'on leur distribua. Ils cherchèrent, par des récits exagérés sur les dangers de l'entreprise, à détourner ceux qui étaient avec Mackenzie : celui-ci triompha difficilement de leur influence; un des nouveaux venus consentit pourtant à les accompagner, moyennant une petite chaudière, une hache et un couteau. « Toutefois, dit le narrateur, à l'instant de partir, il montra tant de répugnance à s'embarquer, qu'il fallut presque employer la force. Auparavant il coupa une boucle de ses cheveux, et, l'ayant partagée en trois, il en noua une partie au toupet de sa femme, et y souffla trois fois de toute sa force, en marmottant certaines paroles; les autres portions des cheveux furent nouées de la même manière sur la tête de ses deux enfants.

» Ces sauvages, au nombre d'une trentaine, étaient des Indiens Esclaves et des Côtes de

Chien; maigres, petits, laids, malfaits, ils avaient les jambes grosses et couvertes d'escarres, parce qu'ils se tiennent constamment devant le feu. A travers l'enveloppe de crasse et de saleté qui les couvrait, je crus apercevoir qu'ils ont la peau plus blanche que les autres Indiens qui habitent des climats moins froids.

» Ils dansèrent en s'accompagnant de la voix : tous, hommes et femmes, formèrent un grand cercle; les premiers avaient à la main droite un couteau en os, ou un bâton qu'ils élevaient au-dessus de la tête, en le remuant continuellement; ils ne tenaient pas la main gauche si haut, et la faisaient aller sans cesse horizontalement en avant et en arrière. En même temps ils sautaient et prenaient diverses postures, en suivant la mesure; et toutes les fois qu'ils s'arrêtaient, ils avaient leurs talons tournés l'un vers l'autre et très-rapprochés. Ils hurlaient ou mugissaient à l'imitation des animaux; celui qui pouvait crier le plus longtemps passait pour le plus habile. Les femmes laissaient pendre leurs

bras comme si elles n'eussent pas eu la force de les remuer.

» Quelques-uns de ces sauvages portent leurs cheveux très-longs et épars; les autres ont une grande tresse pendante par derrière, et le reste de la chevelure coupée si court que les oreilles sont entièrement découvertes. Quelques-uns ont la barbe longue et touffue; la plupart s'épilent le menton. Les hommes ont sur chaque joue deux lignes tatouées, les uns en bleu, les autres en noir, de l'oreille au nez. La cloison des narines est percée d'un trou, dans lequel ils passent une plume d'oie ou un petit morceau de bois.

» Leurs vêtements sont en peaux d'élan ou de renne préparées; l'hiver ils les portent avec le poil : ce sont des blouses qui leur descendent jusqu'à mi-cuisse; de même que les autres sauvages, ils les ornent de broderies en piquants de porc-épic et en poils d'élan teints de diverses couleurs. Ils se couvrent d'un manteau ample orné d'une frange. Leurs guêtres tiennent à leurs mocassons. Les femmes sont vêtues comme les hommes.

» Ces sauvages portent des espèces de collerettes; ils ont au poignet et au-dessus du coude des bracelets de bois, de corne, ou d'os; ils font usage de jarretières et de ceintures. Ils ornent leur tête d'un bandeau de cuir large d'un pouce et demi, bordé en piquants de porc-épic, et auquel tiennent tout à l'entour des griffes d'ours et des serres d'oiseaux de proie renversées et ornées de glands de peau d'hermine. Leurs gants, quand ils ne s'en servent pas, pendent à leur cou.

» Leurs cabanes ressemblent à celles des autres peuplades de ces régions; leurs meubles consistent en quelques ustensiles de bois, d'écorce d'arbre ou de corne. Ils ont pour armes l'arc, la flèche, la lance, le coutelas et la pique. Leurs lignes à pêcher sont en nerfs de renne; les lacets à prendre des quadrupèdes sont en lanières de cuir d'élan ou de renne. Leurs haches sont d'une pierre noire. Ils font du feu en battant un morceau de pyrite contre un caillou, et, au lieu d'amadou, ils se servent de bois vermoulu. Tout cela se porte dans un petit sac.

» Ils tirent des Chipiouans et des Couteaux-Rouges du fer dont ils font des eouteaux. Leurs eanots, en éeoree de sapin, sont petits et légers. Ces Indiens nous apprirent que nous avions dépassé de nombreuses tribus qui habitent les montagnes à l'E. du fleuve. Ils nous promirent en même temps de rester sur la rive, en nous attendant jusqu'à la fin de la saison. »

Maekenzie trouva sueeessivement plusieurs familles d'Indiens qui tous aeeueillirent très-bien les voyageurs. Le 8, il fallut renvoyer le guide, et en prendre un autre dans une tribu appelée les Indiens-Lièvres, parce que cet animal fait leur nourriture ordinaire, et que sa peau leur sert à eonfectionner des vètements. Le seeours du guide fut efficace, pour se faire entendre d'une troupe d'Indiens qui, à l'approehe des eanots, hurlèrent comme des forcenés et renvoyèrent les femmes et les enfants, ce qui est toujours ehez ees peuples un signe d'hostilité. Quelques présents firent cesser leurs mauvaises dispositions. On les nomme *Digothi-Dinis*, ou querelleurs.

Malgré ce sobriquet, ils se montrent fort gais et sont toujours prêts à danser et à sauter. Ils ne cherchèrent à rien dérober; ils dirent qu'il n'y avait que peu de chemin à faire pour aller par terre à la mer en passant à l'E., et moins encore en allant par l'O. Malgré ces renseignements, le guide et les chasseurs voulaient abandonner Mackenzie. « Je les tranquillisai un peu, dit-il, en leur assurant que je ne continuerais à descendre la rivière que pendant sept jours encore, et que si alors nous n'étions pas arrivés sur le bord de la mer, nous nous en retournerions : il nous restait si peu de vivres, que c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse.

» Le 11 juillet, je restai debout toute la nuit à observer le soleil. A minuit, j'éveillai un de mes gens pour lui montrer un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux. En voyant le soleil, il crut qu'il était temps de s'embarquer, et il appela ses compagnons. Aucun d'eux ne pouvait croire que le disque de l'astre du jour ne fût pas descendu de sa

hauteur ordinaire, et qu'il ne fût qu'un peu plus de minuit. »

Dans un endroit où l'on débarqua, et où l'on compta plus de trente emplacements de foyers, on trouva des ossements de baleines, du cuir bouilli, des débris de canots. On vit plus loin des huttes d'Esquimaux creusées en terre ; elles y sont enfoncées d'un pied : la moitié est jonchée de branches de saule qui servent probablement de lit ; au milieu de l'autre moitié est un trou de quatre pieds carrés et revêtu de morceaux de bois. Des chevrons supportés par des troncs de petits arbres, et couverts de branchages et d'herbes sèches, forment le toit. Il est percé d'un trou qui sert de passage au jour et à la fumée, et même quelquefois de porte.

Le 12, on débarqua sur une île au milieu d'un petit lac tout couvert de glace. Dans la nuit, on fut obligé de changer le bagage de place, parce que l'eau gagnait les tentes. Le vent avait soufflé avec beaucoup de force. Le 14, un des chasseurs aperçut plusieurs gros poissons qu'il prit d'abord pour des glaçons

flottants. On réveilla Mackenzie, qui reconnut aussitôt que c'étaient des baleines. On s'embarqua pour aller à leur poursuite, « entreprise très-imprudente, remarque le voyageur, et nous fûmes heureux de ne pouvoir les joindre, car un coup de leur queue aurait mis nos frêles canots en pièces. Une brume épaisse nous arrêta. Notre guide nous dit que c'était de cette espèce de poisson que les Esquimaux se nourrissaient principalement. Cette circonstance me fit nommer ce lieu *île de la Baleine;* elle a sept lieues de long de l'E. à l'O., et tout au plus une demi-lieue de large.

» M'étant réveillé le 15 à quatre heures du matin, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusqu'à notre bagage. Cependant le vent ne soufflait pas; ainsi nous jugeâmes que c'était la marée. Cette observation confirmait celle faite précédemment à l'autre extrémité de l'île; mais alors nous pensions que c'était un effet du vent. »

Mackenzie fit planter un poteau sur lequel il inscrivit son nom, la latitude du lieu,

69° 14', le nombre de personnes qui l'accompagnaient, et la durée de son séjour dans l'île.

On côtoya pendant quelques jours la terre aux environs de l'île; nulle part on n'aperçut les Esquimaux, mais on vit en divers endroits leurs huttes, leurs ustensiles, des débris de leurs traîneaux et de leurs canots, faits de côtes de baleine.

Le guide s'était évadé, le temps devenait plus froid, les brouillards étaient fréquents et épais, les provisions diminuaient; en conséquence, Mackenzie, satisfait d'être arrivé jusqu'à la mer, commença le 21 à retourner au sud, et le soir il aborda au même endroit où il avait campé douze jours auparavant.

Les Indiens ne tardèrent pas à arriver. Les gens de Mackenzie se couchèrent, mais lui resta éveillé pour avoir l'œil sur les sauvages, dont l'étonnement fut vif lorsqu'ils le virent écrire. Ils essayèrent de dérober la viande qui cuisait dans une chaudière : c'était la première fois qu'ils cherchaient à voler.

Le lendemain, il accompagna les Indiens à leurs huttes, qui étaient grandes et construites en bois flotté sur le penchant du rivage; la terre était creusée dans l'intérieur de manière à ce que le sol fût de niveau. Des poteaux de grandeur inégale portaient des poissons fendus qui séchaient; il y avait des feux allumés auprès pour activer l'opération. Ils vendirent tout le poisson qu'on voulut pour quelques grains de verroterie.

Cette tribu est très-nombreuse; elle vit presque toujours en mésintelligence avec les Esquimaux, qui profitent de toutes les occasions pour attaquer ceux qui ne sont pas en état de se défendre. Peu de temps avant le passage de Mackenzie, les Esquimaux, après avoir juré amitié à ces Indiens, en avaient néanmoins surpris quelques-uns, et les avaient ensuite massacrés. Les Indiens prirent alors la résolution de ne plus se fier à la parole des Esquimaux, et de rassembler toutes leurs forces, afin de venger la mort de leurs frères.

Le retour de Mackenzie s'effectua paisiblement et ne fut marqué par aucun événement. Le 12 septembre, il aborda au fort Chipiouan, après un voyage qui avait duré cent deux jours.

Le savant géographe Eyriès termine l'extrait qu'il donne de cette relation par les réflexions suivantes : « Le résultat de cette excursion fit connaître que la mer bornait l'Amérique au nord, à une latitude qui ne différait pas beaucoup de celle que Hearne avait trouvée dans son expédition. La présence de cétacés, nageant dans la masse d'eau vue par Mackenzie, prouvait assez que ce ne pouvait être que la mer sur les bords de laquelle ils étaient parvenus. Cependant des écrivains, et surtout Barrow, soutinrent que Mackenzie n'avait pas vu les bords de la mer Glaciale. Ils dirent qu'il aurait dû tremper son doigt dans l'eau pour goûter si elle était salée, et rapporter cette circonstance qui seule pouvait être décisive. Ils le taxèrent même d'avoir manqué au public, en ne lui communiquant pas ce résultat, si vraiment

il avait fait l'épreuve. L'assertion du critique (Barrow) devient ridicule à force de malveillance. Il a donc oublié que Mackenzie et ses compagnons furent obligés de changer leur bagage de place, à cause du mouvement de l'eau qui les avait gagnés, et qu'ensuite elle s'était retirée. Cette marée ne s'élevait, il est vrai, que de dix-huit pouces; mais n'est-ce pas la hauteur commune à laquelle la marée monte dans les grands golfes ou mers méditerranées? »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

This book precedes and does not include the voyages of Franklin, Parry, etc









